861 A3d

John Carter Brown.

Rich no. 68. p. 207.

VOYAGES
DANS
LA MER DU SUD,
PAR LES ESPAGNOLS
ET LES HOLLANDOIS.
OUVRAGE

Traduit de l'Anglois de M. DALRYMPLE,

PAR M. DE FRÉVILLE.

A PARIS,

Chez { SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint Jean-de-Beauvais.
PISSOT, Libraire, Quai des Auguſtins près la rue Gilles-cœur.

M. DCC. LXXIV.

AVEC PRIVILÉGE DU ROI.

JOHN CARTER BROWN

AVERTISSEMENT.

LA collection des Voyages qu'on préſente ici au Public, eſt une traduction abrégée d'un Ouvrage en deux volumes *in*-4°. publié à Londres par M. le Chevalier d'Alrymple. Dans une matière déja très-connue, on a cru devoir ne rapporter que les détails propres à répandre de nouvelles lumières ſur cette partie intéreſſante du Globe, que les Géographes nomment Polyneſie. Ceux qui ont lu l'*Hiſtoire des Navigations aux Terres Auſtrales*, pourront d'abord penſer que cet Ouvrage ne peut rien offrir à leur curioſité qu'on ne trouve déja dans le ſavant recueil de M. le Préſident

Des Broſſes. Ils ſe tromperont. Pour les en convaincre, ou du-moins pour les engager à ſuſpendre leur jugement, il ſuffit de mettre ſous leurs yeux ce que M. Des Broſſes penſe lui-même de cet Ouvrage.

Dans une Lettre écrite à l'Auteur, & datée de Dijon le 18 Février 1767, il lui dit :

» Je ſuis charmé d'apprendre » que vous travaillez à raſſembler » tout ce que nous avons de con- » noiſſances géographiques, hiſ- » toriques & naturelles ſur la mer » du Sud. J'ai beaucoup d'em- » preſſement de voir votre Ou- » vrage auſſitôt que vous le ferez » paroître, & de vous procurer,

» autant qu'il me ſera poſſible, » les choſes qui pourront vous » être utiles. «

Dans une autre, datée auſſi de Dijon le 8 Juin 1769, il s'exprime ainſi :

» Je l'ai lû deux fois avec beaucoup d'empreſſement & de plaiſir. Il eſt rempli d'inſtruction, » d'exactitude & d'obſervations » qui montrent combien vous ſavez joindre les réflexions à l'expérience. «

Tel eſt ſur cet Ouvrage le ſentiment de l'ingénieux Auteur de l'Hiſtoire des Navigations. Son opinion énoncée d'une maniere ſi poſitive, nous a paru plus propre qu'une diſcuſſion, qui ſeroit

ici déplacée, pour rendre les Critiques circonſpects, elle leur impoſe dumoins la néceſſité de l'examen avant de hazarder aucun jugement.

L'Auteur a joint à la collection des Voyages quelques articles importans, même néceſſaires à l'intelligence des journaux des Navigateurs Eſpagnols & Hollandois, à qui nous ſommes redevables des premieres découvertes dans l'Océan Pacifique. Ces articles ſont:

1°. Principes qui ont ſervi à la conſtruction de la carte de la mer du Sud. Dans le giſſement des îles & des côtes qu'on trouve tracées ſur cette carte, M. le Chevalier

d'Alrymple ne s'eſt déterminé que d'après un judicieux examen de toutes les circonſtances rapportées dans les relations originales. Les ſituations qu'il a indiquées ſont donc celles qui lui ont paru les plus probables. Comme les Navigateurs n'ont fait aucune obſervation aſtronomique pour déterminer la poſition des terres de leur découverte, ni même pour fixer les limites occidentales de l'Océan Pacifique, les relevemens qu'ils ont donnés ne ſont fondés que ſur une eſtime très-incertaine. Auſſi, ne ſe flatte-t-il pas d'avoir fixé avec préciſion les longitudes des Terres que ces Navigateurs ont reconnues.

Pour ne pas interrompre le fil de ſa narration par une diſcuſſion de ce genre, il a raſſemblé ſous un même chapitre les raiſons qui l'ont conduit à des déterminations différentes de celles auxquelles les Géographes avoient cru devoir s'arrêter. Nous avons placé cet article curieux & neuf à la ſuite de la collection de ces Voyages.

2°. Eſſai ſur les îles de Salomon. Cette diſcuſſion, ſi intéreſſante pour les Navigateurs, pourra paroître d'une grande ſechereſſe à un grand nombre de Lecteurs. Il s'en trouvera peu qui prendront la peine de lire ce mémoire avec l'attention néceſſaire

pour le bien comprendre. Néanmoins, ſi jamais on entreprend de faire reconnoître particulierement la Nouvelle Bretagne, on découvrira peut-être que cette terre n'eſt pas une ſeule île, mais un groupe de pluſieurs îles, telles qu'on les voit deſſinées dans pluſieurs anciennes cartes.

Dans la vue de ne pas groſſir ce volume de choſes étrangères à l'objet principal, qui eſt de faire connoître les anciennes découvertes dans l'Océan Pacifique, on a retranché divers articles qui n'y ont pas un rapport immédiat. Entre les différentes cartes dont l'Ouvrage Anglois eſt enrichi, on n'en a inſeré que trois. La

premiere repréſente les découvertes faites dans la partie auſtrale de la mer du Sud avant l'année 1764. La ſeconde eſt une copie de la carte de Dampierre, depuis le cap de Bonne-Eſpérance, ſitué à l'extrémité occidentale de la terre des Papous, juſqu'à la Nouvelle Bretagne. La troiſiéme eſt intitulée, Carte d'une partie de la terre des Papous & de la Nouvelle Bretagne, ou des Iſles de Salomon, copiée de Dampierre, & comparée avec de Bry, Herrera, &c.

M. de Vaugondy, qui a été chargé de l'inſpection pour la gravure de ces cartes, n'a fait aucun changement aux deux pre-

mieres, ſinon la graduation des latitudes & des longitudes qu'il a appliquée à la ſeconde, en partant pour la longitude du méridien de l'île de Fer, qui eſt à l'Oueſt de celui de Londres de dix-ſept dégrés trente-cinq minutes, & de vingt dégrés de celui de Paris; ce qui donne entre ces deux villes une différence en longitude de deux dégrés vingt-cinq minutes. Il a de même réduit la graduation de la premiere au même point de l'île de Fer, qu'il a indiquée ſur le bord inférieur de la carte, en conſervant ſur le bord ſupérieur la ſupputation Angloiſe, qu'on a ſuivie dans la traduction.

Quant à la troiſiéme carte ; dans laquelle la Nouvelle Bretagne porte le nom de Dagoa, comme de Bry, en 1596, l'indique avec pluſieurs îles à l'Orient, M. de Vaugondy a été ſurpris d'y voir tracé le canal de Saint George, dont on ne connoiſſoit l'entrée que ſous le nom de Baie de Saint George. Depuis Mendana, ce canal n'a été reconnu que par le Capitaine Carteret.

M. de Vaugondy n'a pas jugé à propos de ſuivre à la lettre la configuration & l'aſſemblage des îles de cette troiſiéme carte originale. Il a cru devoir tracer la côte méridionale de la Nou-

velle Bretagne, la Nouvelle Irlande & les îles circonvoiſines, d'après les noms des cartes des derniers Navigateurs. C'eſt ce qu'auroit fait le Chevalier Dalrymple lui-même, ſi ſon Ouvrage eût été poſtérieur à ces nouvelles découvertes. C'eſt auſſi ſuivant le ſyſtême de ce ſavant Anglois qu'il a diſtribué les îles, à quelques différences près, que l'Auteur pourroit bien ne pas deſapprouver.

Les côtes ombrées déſignent celles qui ont été reconnues : l'on a marqué d'un trait ſimple & ſans ombres les îles auxquelles l'Auteur donne le nom d'Iſles de Salomon.

L'opinion du Chevalier d'Al-

rymple, ſur la poſition des îles de Salomon, a toujours été celle de M. Vaugondy, qui paroît avoir profondément étudié cette partie du Globe. Dans ſa belle carte de l'Hemiſphère Auſtral, ouvrage qui lui aſſigne le premier rang entre les Géographes modernes, on voit que, pour ne paroître rien oublier, il a indiqué par des points la poſition des îles de Salomon, dans une partie traverſée par le Commodore Byron, avec cette note : *Ici on mettroit à tort les îles de Salomon.*

La partie orientale de la Nouvelle Guinée au Sud de ces îles a été reconnue en 1705 par un vaiſſeau Hollandois, nommé le

Pinſon Jaune. La pointe la plus orientale qui en porte le nom paroît être la même que celle à laquelle M. de Bougainville a donné le nom de l'Averdy. M. de Vaugondy a cru qu'il convenoit d'y ajouter la côte méridionale découverte par ce Navigateur François. Cette côte, qui ſemble ſe lier avec la précédente, s'étend depuis le cul-de-ſac de l'Orangerie, dans le golphe de la Louiſiade, juſqu'au cap de la Délivrance. M. le Chevalier d'Alrymple qui, dès l'année 1767, avoit indiqué cette terre, lui donne le nom de Guadalcanar.

Pour ce qui concerne la partie Nord-Eſt de la Nouvelle Gui-

née, il n'y a eu rien de changé jusqu'au port nommé *Puerto Primeiro* ; d'où, jusqu'au-delà d'un détroit indiqué dans les anciennes cartes, c'est-à-dire, depuis les deux Cyclopes jusqu'au Geant Moulineau, cette partie a été prise de la carte de M. de Bougainville.

La Terre des Papous, que les anciens Géographes ont toujours distinguée de la Nouvelle Guinée, termine cette carte, qui, comprenant les îles Arou, Irey, Salawaty, Patenta, une partie de l'île de Ceram & le détroit de l'Endeavour, paroît faire un morceau complet & intéressant pour cette partie de notre Globe.

TABLE
DES MATIÉRES
Contenues dans ce Volume.

Voyage de Magellan. Page 1
Voyage de Ferdinand Grijalva & Alvarado. 67
Découvertes faites par les Eſpagnols. 77
Premier Voyage de Mendana. 89
Voyage de Juan Fernandez. 125
Second voyage de Mendana. 131
Theodore Gerard. 200
Voyage de Pedro Fernandez de Quiros. 201
Extrait d'un Mémoire de Quiros. 273
Extrait d'un autre Mémoire de Quiros. 281
Découvertes de Jacques le Maire & Guillaume Shouten. 291
Découvertes d'Abel Taſman. 324
Terre de Davis, découverte en 1687. 358
Voyage de l'Amiral Roggewein. 366
Conduite des Navigateurs. 390
Les Iſles de Salomon. 412

Table des Matieres.

Principes ſur leſquels on a dreſſé la Carte de la Mer du Sud. 427

Lettre de M. d'Alrymple à M. Hawkeſworth. 469

Fin de la Table.

VOYAGES
FAITS
PAR LES NAVIGATEURS
ESPAGNOLS ET HOLLANDOIS,
DANS LA MER DU SUD.

LES premiers voyages des Espagnols dans la mer Pacifique ne nous ont pas été transmis avec beaucoup de précision : peut-être en conserve-t-on des relations mieux circonstanciées dans les Archives de l'Espagne ; mais de toutes celles qui ont été publiées, il n'y en a pas une, antérieure au Voyage d'Alvaro Mendana de Nayra, en 1595, dans laquelle la route des navigateurs soit exactement tracée. Néanmoins ces

expéditions hardies, ſans avoir le dégré d'utilité qu'on devoit s'en promettre, ſeront à jamais un objet de curioſité pour tous les hommes. Nous allons donc mettre ſous les yeux du Lecteur une expoſition ſuccincte de ces entrepriſes brillantes.

L'immortel Magalhanes, que nous nommons Magellan, fut le premier navigateur qui traverſa le vaſte Océan Pacifique. Cet homme, d'un génie ſupérieur, fut mépriſé à la Cour de Liſbonne ; mais ſa mémoire ſera révérée dans tous les âges, tandis que dans quelques ſiècles, le nom même d'Emanuel tombera dans l'oubli.

Quoique le voyage de Magellan ne contienne pas des découvertes bien importantes dans la mer du Sud, la navigation autour du Globe eſt un événement ſi remarquable dans l'hiſtoire de l'humanité, qu'une diſcuſſion particulière de la vie & du caractère du héros qui oſa l'entreprendre, ne

paroîtra pas ici déplacée. L'Hiſtorien qui eſt entré dans les plus grands détails au ſujet de Magellan, eſt Fray Gaſpar, dans ſon hiſtoire de la conquête des Philippines.

Je vais donc traduire ſon introduction au voyage de Magellan; & j'y joindrai pluſieurs autres particularités intéreſſantes, rapportées dans l'hiſtoire générale de Herrera & de Barros.

» Le 25 ſeptembre 1513, Baſco Nunez de Balbou eut la vue de la mer Pacifique, du ſommet des montagnes de Pancas, dans la province de Panama.

» Le vingt-neuf il deſcendit dans la mer, y entra juſqu'à la ceinture, &, mettant l'épée à la main, il en prit poſſeſſion au nom du Roi d'Eſpagne.

» Le rapport de cette découverte fit beaucoup de bruit en Europe, & inſpira à pluſieurs navigateurs le deſir de faire une expédition ſur cette mer inconnue. Mais communiquoit-elle avec la mer du Nord? Cette queſtion,

qui piquoit la curioſité de tous les Savans, demeuroit ſans ſolution ; aucun d'eux ne s'offroit pour aller ſur les lieux conſtater l'exiſtence de ce paſ-
1520. ſage incertain. Magellan, noble Portugais, ſe préſenta pour tenter cette entrepriſe hazardeuſe. Ce n'étoit pas en lui pure témérité ; il fondoit le ſuccès de ſon voyage ſur pluſieurs préſomptions. Il étoit très-inſtruit dans toutes les parties des mathématiques qui ont rapport à la navigation : il avoit d'ailleurs acquis une longue expérience de cet art ſur la mer des Indes. Il avoit porté les armes ſous le fameux Capitaine Alphonſe d'Albuquerque, & s'étoit particulierement ſignalé dans l'expédition de Malacca, qui fut enfin forcée de reconnoître la domination portugaiſe.

» Il profita de ſon ſéjour parmi ces Peuples Orientaux pour prendre les plus exactes informations ſur l'état des affaires de cet Archipel ; mais ce qui

lui en donna une parfaite connoiſſance, ce fut ſa liaiſon intime avec Franciſco Serrano, qui, en 1511, avoit été envoyé avec Antonio de Abreu, pour découvrir les Moluques. Serrano ayant reconnu ces iſles, dépêcha Pedro Fernandez pour inſtruire le Roi de Portugal de la découverte des Moluques & de leurs riches productions. 1520.

» Magellan apprit, de la bouche même de Serrano, tout ce qui s'étoit paſſé dans cette expédition. Serrano s'étant enſuite embarqué pour retourner en Portugal, mourut dans la traverſée.

» Lorſque Fernandez arriva en Portugal, Magellan s'étoit déja rendu à Liſbonne pour y ſolliciter la récompenſe de ſes ſervices. On lui remit un paquet de Franciſco Serrano, où il trouva un mémoire détaillé de la découverte des Moluques. Ces nouvelles lumieres lui inſpirerent un deſir vif de ſe rendre celèbre, & de n'être pas

1520. inférieur à ſon ami Serrano. Il réſolut de pourſuivre ces importantes découvertes & d'en faire de nouvelles. S'étant lié d'amitié avec Martin de Boheme, de l'iſle de Fayal, & un Portugais, Ruy Falero; ces deux ſavans Géographes, qui s'étoient rendus fameux dans l'Aſtrologie judiciaire, le fortifierent dans la réſolution de s'ouvrir un paſſage dans la mer du Sud.

» Magellan, de concert avec Ruy Falero, dreſſa le plan des découvertes qu'il méditoit. Il préſenta ſon mémoire au Roi, Don Emanuel de Portugal. Ce Prince, ſans aucun égard à la réputation que Magellan s'étoit acquiſe par ſa valeur, rejetta ſes offres avec mépris. Magellan, indigné d'un refus ſi humiliant, & d'un traitement ſi peu mérité, crut devoir porter ſon projet & ſes eſpérances à la Cour d'Eſpagne.

» Charles V. tenoit alors ſa Cour à Valladolid. Magellan n'y ayant point

trouvé l'Empereur, s'adreſſa à Don Juan Rodriguez de Fonſeca, Evêque de Burgos, chargé du département des Indes. Ce Miniſtre l'écouta avec attention, & le préſenta au grand Chancelier, qui, approuvant ſes vues, en informa l'Empereur & M. de Gerbes. Il les inſtruiſit que ce Portugais s'offroit de démontrer que les Moluques & les autres îles, d'où le Portugal tiroit tant de précieuſes épices, appartenoient à l'Eſpagne, conformément à la ligne de marquation du Pape Alexandre VI, qui devoit conſtater les propriétés réciproques de l'Eſpagne & du Portugal; & qu'il ſe propoſoit d'y trouver un paſſage par la mer de l'Oueſt, oppoſé à celui des Portugais, qui s'y rendoient par la route des Indes, en cherchant à s'ouvrir la mer du Sud par un détroit alors inconnu. 1520.

On trouve dans Herrera (*a*) que

(*a*) Herrera, decad. 2. l. 2. c. 19.

1520. Magellan préſenta au Roi d'Eſpagne un Globe ingénieuſement enluminé; la route qu'il ſe propoſoit de ſuivre pour ſe rendre aux Moluques étoit ponctuée, mais il avoit laiſſé le détroit en blanc, pour empêcher, en cas de refus, qu'on ne profitât de ſes lumières, & qu'on ne lui enlevât la gloire de cette découverte.

» Le projet de Magellan fut longtems diſcuté à la Cour d'Eſpagne. Les Miniſtres lui demanderent quelle route il prétendoit faire: il répondit qu'arrivé à la hauteur du cap Sainte Marie, ſur la riviere de la Plata, il prolongeroit la côte juſqu'au détroit dont il préſumoit l'exiſtence.

» Dans la ſuppoſition que ce détroit n'exiſtât pas, on lui demanda comment il imaginoit ſe rendre dans la mer du Sud. Il m'eſt impoſſible, repliqua Magellan, de douter de la réalité du détroit; mais, dans cette ſuppoſition même, je reprendrois la route

des Portugais : ils ne ſeront pas en droit de s'en plaindre ; on pourra toujours leur prouver que les Moluques ſont ſituées dans les limites aſſignées à l'Eſpagne par la déciſion du Pape. « 1520.

Avant de revenir à la relation de Fray Gaſpar, je placerai ici les particularités que Barros a recueillies touchant cet événement.

Il nous apprend (*a*) » que Magellan, intime ami de Franciſco Serrano, depuis qu'ils s'étoient trouvés enſemble aux Indes, & particulierement à la priſe de Malacca, en avoit reçu pluſieurs lettres ſur les Moluques.

» Le principal deſſein de Serrano étoit de ſe recommander à Emanuel : il repréſentoit donc les Moluques comme une acquiſition bien plus riche que Malacca ; & il exageroit ſes ſervices au point de faire croire que ſon expédition dans les Moluques étoit

(*a*) Decad. 3. l. 5. c. 8. fol. 139. édit. 1628.

1520. d'une toute autre importance que la découverte des Indes par Vasco de Gama.

» Magellan, qui tiroit vanité de l'amitié de Serrano, montra ses lettres, & parloit en toute occasion des services essentiels que son ami avoit rendus à la Cour de Portugal. En cela, il songeoit à faire agréer le nouveau dessein qu'il avoit formé; comme on l'apprit depuis par ses lettres, trouvées par Antonio de Brito, dans les papiers de Serrano. Dans ces lettres, Magellan informoit Serrano qu'il espéroit bientôt le rejoindre; que l'état de ses affaires le forçoit à ce voyage; que s'il ne pouvoit réussir à le faire au service de Portugal, ce seroit à celui d'Espagne; & qu'enfin il ne doutoit pas que leur réunion ne resserrât encore les nœuds de leur ancienne amitié.

» Il est des circonstances malheureuses où les hommes de génie, dominés par un penchant irrésistible, s'écartent

des devoirs les plus sacrés. C'est ce qui 1520.
arriva à Magellan ; se croyant offensé, il renonça au service de sa Patrie. Les causes qui le porterent à prendre cette résolution blâmable méritent d'être rapportées.

» Magellan étant à Azamor, Jean Soares, qui y commandoit, fit une incursion sur les Maures. Magellan y reçut, dans le gras de la jambe, une blessure qui, ayant effleuré le nerf, le rendit boiteux.

» Quelque tems après, Soares entreprit une autre expédition : il en donna le commandement à Magellan & à Alvaro Monteiro. Ils firent 890 prisonniers, & prirent 2000 têtes de bestiaux : ces Chefs en revendirent aussitôt 400 à quelques Maures, à qui ils conseillerent de marcher dans la nuit à leur poursuite, jusques sous les murs de la Ville ; ce que les Maures exécuterent. Quand Magellan & son Compagnon crurent que les Mau-

1520. res n'étoient plus en danger d'être coupés, ils firent sonner l'allarme, & publierent que les Maures avoient enlevé le bétail. Plusieurs habitans de la Ville, intéressés au butin, se plaignirent de cette infidélité; mais on ne fit aucune attention à leurs plaintes. Soares, rappellé par la Cour, fut remplacé par Pedro de Souza, qui obtint dans la suite le titre de Comte de Prado; & Magellan retourna en Portugal sans la permission du nouveau Commandant.

» Magellan, noble d'extraction, ne fut pas plutôt arrivé à la Cour, qu'il fit valoir ses services auprès du Roi, & sollicita une augmentation de paye.

» L'augmentation de solde a causé beaucoup de trouble dans la Noblesse Portugaise. L'opinion généralement reçue étant que ces récompenses ne sont accordées qu'à la considération des services, la justice exige de les répandre indistinctement sur ceux qui

s'en sont rendus dignes par leurs belles actions. Un Gentilhomme, que ses services autorisent à demander cette gratification, peut bien en souffrir le refus avec patience; mais il ne manquera pas d'éclater en reproches, & de crier à l'injustice, s'il apprend qu'un autre est parvenu à l'obtenir, moins par un titre légitime que par la brigue & la faveur. De là l'indignation, la haine & le desespoir qui le portent quelque fois à commettre des actions aussi injurieuses à lui-même que nuisibles à sa Patrie. 1520.

» Magellan étoit bien moins offensé du refus qu'il éprouvoit que du bruit qu'on faisoit courir dans Lisbonne: ceux qui avoient été avec lui à Azamor, publioient qu'il étoit réellement coupable de vol, & que sa claudication n'étoit qu'une feinte. Ces rapports, & quelques autres motifs, porterent le Roi à lui refuser sa demande. Magellan ressentoit un chagrin plus

1520. vif encore : Souza, Commandant d'Azamor, avoit écrit au Roi que Magellan étoit parti ſans congé, & prioit Sa Majeſté de faire informer contre lui ſur les plaintes portées par les habitans d'Azamor. Magellan voulut ſe juſtifier devant le Roi; mais il eut ordre de retourner ſans délai à Azamor, pour y être jugé. Il obéit, & fut déchargé d'accuſation, ſoit parce qu'en effet il n'étoit pas coupable, ſoit parce que les habitans d'Azamor ne vouloient pas le perdre.

» Il revint à Liſbonne; mais malgré ſa juſtification, le Roi ne crut pas devoir lui accorder l'augmentation de ſolde qu'il ſollicitoit. Magellan aigri ne ſongea plus qu'à exécuter le projet qu'il avoit autrefois confié à Serrano.

» La diſgrace que Magellan venoit d'eſſuyer l'engagea à paſſer en Eſpagne; mais il eſt vraiſemblable qu'il avoit déja médité ſa déſertion. Longtems avant, il ne fréquentoit que des

Marins, tous ſes diſcours rouloient ſur l'Ydrographie; ſon unique étude étoit de trouver les longitudes en mer; problême que les Savans n'ont encore pu réſoudre. 1520.

» Magellan partit de Portugal avec Ruy Falero. Ce Falero faiſoit profeſſion d'Aſtrologie judiciaire: il croyoit avoir auſſi à ſe plaindre du Roi, qui n'avoit pas voulu le prendre à ſon ſervice en qualité d'Aſtrologue.

« Suivis de quelques Pilotes, à qui ils avoient perſuadé de quitter le Portugal, ils arriverent à Seville, où ils trouverent quelques Marins Portugais qu'y avoit attiré l'armement de la flotte deſtinée pour les Antilles.

» Diego Barboſa, Portugais de nation, fit à Magellan le plus obligeant accueil. Ce Barboſa avoit été aux Indes avec John de Nova, dans la premiere expédition faite en 1501; il avoit enſuite commandé un vaiſſeau appartenant à Don Alvaro, frere de Don

1520. Ferdinand, Duc de Bragance : & Don Alvaro l'avoit fait nommer Gouverneur du Château de Seville. La réputation de Magellan étoit déja connue à la Cour d'Eſpagne, & Barboſa, ſon parent, obtint aiſément la permiſſion de lui faire épouſer ſa fille.

» L'Empereur étoit alors à Saragoce : informé des propoſitions de Magellan, il le fit venir, lui donna audience en préſence de ſes Miniſtres, & lui fit rendre de grands honneurs. Magellan & Ruy Falero furent faits Chevaliers de l'Ordre de Saint Jacques, & Capitaines des Vaiſſeaux du Roi.

» Le Conſeil de Saragoce dreſſa, au ſujet de cette expédition, les articles ſuivans.

» Magellan s'engage à découvrir les Moluques & les îles occidentales, dans les limites aſſignées à l'Eſpagne par la ligne de marquation, & de s'y frayer une route par la mer de l'Oueſt.

» L'Empereur

» L'Empereur lui promet que pendant dix ans il ne permettra à aucun Navigateur, ſujet de l'Eſpagne, d'aller ſur les traces de ſes découvertes. 1520.

Il accorde à Magellan le vingtiéme de toutes les richeſſes qu'on retirera des nouvelles découvertes, déduction faite des frais de l'armement.

» Magellan & ſes deſcendans nés en Eſpagne, auront le titre de Général de tous les pays qui ſeront découverts.

» Ils auront auſſi le droit d'envoyer chaque année des marchandiſes pour la valeur de mille ducats, dans les vaiſſeaux du Roi qui en feront les retours; ſans autres frais que la taxe ordinaire.

» Si les îles qu'il découvrira excédent le nombre de ſix, la quinziéme partie du revenu de deux de ces îles lui ſera accordée, tous les frais déduits.

» Il recevra en outre le cinquiéme

1520. de toutes les cargaisons qu'il aura fait partir pour l'Espagne.

» L'Empereur donnera des ordres pour faire équiper cinq vaisseaux destinés à cette expédition : deux de 130 tonneaux chacun, deux autres du port de 90, & le cinquiéme de 60. La flotte aura 234 hommes d'équipage, payés & nourris pendant deux ans.

» Telles furent les conditions faites à Saragoce, touchant cette fameuse expédition.

» Le dessein de Magellan fut d'abord traversé par l'Ambassadeur Portugais, Alvaro de Acosta. Il sentit combien le succès de cette entreprise nuiroit aux intérêts du Portugal ; il s'efforça de la prévenir ; & en même tems il assura Magellan, que, s'il vouloit retourner en Portugal, le Roi le chargeroit de ces mêmes découvertes, en lui accordant de bien plus grands avantages ; & que la résolution en avoit été prise dans le Conseil : mais Ma-

gellan, ſans ſe laiſſer perſuader, ſe conduiſit ſi adroitement qu'Alvaro de Acoſta ne put détourner le Conſeil d'Eſpagne de faire exécuter ſon projet. Il partit de Saragoce avec les dépêches néceſſaires pour faire armer à Seville la flotte qui devoit faire le voyage projetté. « 1520.

On lit dans Herrera, » que pour accélérer cet armement, Alonzo Gutierrez, Tréſorier, & Chriſtoval de Aro Burgales, avancerent leur propre argent; & qu'en conſidération de l'Evêque de Burgos, quelques Marchands ſuppléerent à ce qui manquoit. «

L'armement ſe faiſoit avec la plus grande diligence: il ne reſtoit déja plus qu'un vaiſſeau à lancer en mer, quand, en préſence de Sancho de Matienco, Tréſorier du Conſeil du Commerce, on envoya chercher deux pavillons du Roi, qui ne ſe trouverent pas encore prêts. Quatre pavillons aux Armes de Magellan furent arborés ſur le bâton

1520. de l'arrière de chaque vaiſſeau, ſuivant l'uſage. Mais le Lieutenant de l'Amiral de Caſtille ordonna de les ôter, diſant que les Armes de Portugal ne devoient point paroître ſur les vaiſſeaux du Roi d'Eſpagne.

Magellan, à qui on porta cet ordre, fit obſerver que ces Armes n'étoient pas celles de Portugal, mais les ſiennes. L'Alcade inſiſta ſur ce que les pavillons fuſſent ôtés, & Sancho de Matienco s'y oppoſa ; mais ne pouvant lui réſiſter d'autorité, il fit prier Magellan de conſentir à ce qu'exigeoit l'Alcade. Magellan ne crut pas devoir s'y refuſer.

On ne doutoit pas qu'il ne reſſentît vivement cette injure ; car un émiſſaire du Roi de Portugal ſaiſit cette occaſion pour l'engager à retourner dans ſa Patrie, où il ſeroit comblé de graces. Cependant Matienco, ne ſe voyant point ſoutenu par le Magiſtrat, fit ôter les pavillons, du conſentement de Magellan, & rendit compte au Roi du

trouble qui étoit arrivé. 1520.

Le Roi écrivit à Magellan, pour l'assurer qu'il étoit fâché qu'on lui eût donné ce mécontentement, désapprouva la conduite du Corrégidor & de l'Alcade, & donna ordre aux Officiers du Conseil du Commerce de prendre connoissance de cette affaire & de punir les coupables.

» La flotte étoit prête à mettre en mer : il s'éleva un différent entre Magellan & Ruy Falero : il s'agissoit de savoir auquel des deux seroit confié le droit de porter l'Etendard royal & le Fanal. Le Roi ordonna que Ruy Falero resteroit en Espagne pour y rétablir sa santé, jusqu'au prochain voyage ; que Louis de Mendoça, Trésorier, qui avoit fait des difficultés à Magellan, lui obéiroit en tout ; que Magellan ne prendroit pas avec lui Martin de Mezquita, ni Pedro de Abreo, connus par la violence de leur caractère ; & qu'il lui seroit permis de se

1520. choisir dix compagnons de voyage entre les Portugais, sans pouvoir excéder ce nombre.

» Sancho Martinez de Leyva, Corrégidor de Seville, eut ordre de délivrer à Magellan l'Etendard royal dans l'église de Sainte Marie de la Victoire, & de lui faire prêter serment, suivant la coutume d'Espagne, que dans cette expédition il se conduiroit avec la fidélité d'un vrai serviteur du Roi. Magellan reçut ce même serment de tous les Officiers de sa flotte, qui lui jurerent de le suivre partout où il voudroit les conduire, & de lui obéir en tout. Le Roi accorda des gratifications à Donna Beatrix Barbosa, épouse de Magellan, à Francisco Falero, & à Ruy Falero, qui solliciterent un nouvel armement pour suivre Magellan.

» Magellan se rendit à bord. La flotte étoit composée de quatre vaisseaux : la Trinité, c'étoit la Capitane, montée

par Magellan, Capitaine Général; le Maître, Jean-Baptiſte de Poncevera, Gênois; le Contre-maître, Franciſco Calvo. 1520.

» Le Saint Antoine, Capitaine, Juan de Cartagena, Contrôleur de la flotte. On lui avoit expédié une Commiſſion d'Alcade du premier Fort qu'on érigeroit dans les contrées découvertes. Le Maître, Juan Elloriaga Vizcaino; le Contre-maître, Pedro Hernandez, habitant de Seville.

» La Victoire, Capitaine, Luys de Mendoça, Tréſorier de la flotte; le Maître, Antonio-Salomon de Palermo, le Contre-maître, Miguel de Rhodas, habitans de Seville.

Ce vaiſſeau revint ſeul de cette grande expédition.

» La Conception, Capitaine, Gaſpar de Queſada; le Maître, Juan-Sebaſtien del Cano, habitant de Seville, né à Guetaria, dans la province de Guipuzcoa; ſon nom eſt à jamais celèbre;

1520. le Contre-maître, Juan de Acurio de Bermeo.

» Le Saint Jacques, Capitaine, Juan Rodriguez Serrano, qui étoit auſſi le premier Pilote; le Maître, Balthazar, Gênois; le Contre-maître, Barthelomé Prior.

» Antonio de Coco étoit Commiſſaire de la flotte. Les autres Pilotes furent, Eſtevan Gomez, Portugais, Andrés de Saint Martin, Juan Rodriguès Mafro, Baſco Gallego, & Carvallo, Portugais, auxquels on accorda l'exemption de logement, lors même que la Cour feroit à Seville, les priviléges des Chevaliers à leur retour, & une année de paye d'avance. L'Alguaſil Mayor, Geronimo Gomez d'Eſpinoſa. Leon Deſpeleta, Geronimo Guerra, Sancho de Heredia, Antonio de Acoſta, & Martin Mendez, étoient les Aumoniers.

» Le départ de la flotte fut retardé juſqu'à l'arrière ſaiſon, par les vives inſtances que faiſoit le Roi de Portu-

gal pour détourner l'Empereur de cette entrepriſe : mais Charles Quint déclara que ſon intention étoit de ne rien uſurper ſur les poſſeſſions accordées au Portugal par la capitulation ; & qu'il avoit donné à ſes Capitaines des ordres très-précis de ne point ſe mêler des affaires des Portugais. 1520.

» Les Portugais publioient que le Roi d'Eſpagne en feroit pour les frais de cet armement : que Magellan étoit d'un caractère trop inconſéquent pour pouvoir fonder ſur lui la plus légère eſpérance ; & qu'il ne tiendroit en aucune manière les promeſſes qu'il avoit faites. «

Herrera ajoute, » il a été rapporté que deux vaiſſeaux, où Magellan s'étoit embarqué, faiſant voile des Indes en Portugal, ſe briſerent contre des écueils. Tout l'équipage arriva dans les batteaux avec une grande partie des proviſions, ſur une petite île voiſine. Là on convint de ſe ren-

1520. dre à un certain port des Indes, éloigné de quelques lieues. Mais comme il étoit impoſſible de tranſporter tout le monde à la fois, il s'éleva une grande diſpute : les Capitaines & les perſonnes les plus conſidérables vouloient paſſer les premiers, & les Matelots s'y oppoſoient. Magellan, pour appaiſer une querelle dont les ſuites pouvoient être funeſtes, adreſſant la parole aux Matelots, leur dit, *Laiſſez-les partir, nous reſterons ici, s'ils veulent nous promettre qu'à leur arrivée ils nous renverront auſſitôt les bateaux.* Les Matelots, ſatisfaits d'être avec Magellan, n'inſiſterent plus. Au moment du départ, il étoit entré dans un batteau pour prendre congé de ſes amis; un Matelot lui cria : *Ho, Seigneur Magellan, ne nous aviez-vous pas promis de reſter avec nous? Oui*, repliqua Magellan en ſautant à terre, *vous voyez que je tiens parole.* Il s'étoit toujours montré un homme plein de franchiſe, de

courage, & d'une intrépidité qui le 1520.
rendoit propre aux plus grandes actions ; mais la réflexion & la prudence étoient ſes guides : ſon extérieur n'impoſoit pas, étant d'une taille peu avantageuſe. «

L'Eſcadre quitta Seville le 10 d'Août 1519, & deſcendit à Saint Lucar de Barameda, à l'embouchure du Guadalquivir, d'où elle fit voile le 21 Septembre : elle toucha à Teneriffe, une des îles Canaries, & elle en partit le 2 Octobre.

En cet endroit il furent joints par une caravelle. Cette barque, ſuivant Herrera, étoit chargée d'une proviſion de poiſſon pour la flotte, mais ſi l'on en croit Barros, elle étoit envoyée à Magellan, pour lui conſeiller d'être ſur ſes gardes, & l'informer que les autres Capitaines ſe propoſoient de ne point lui obéir. Barros ajoute : » ſi dans la ſuite ces Capitaines refuſerent de ſouſcrire à ſes ordres, il eſt vraiſem-

1520. blable que leur désobéissance fut occasionnée par les manieres dures & la conduite impérieuse de Magellan à leur égard; car après avoir passé la riviere de la Plata, le climat devenant toujours plus froid, ils demanderent à Magellan quelle route il prétendoit faire, & quel étoit son dessein, puisqu'on ne découvroit ni détroit ni cap. Magellan leur dit de n'avoir point d'inquiétudes; qu'il savoit très-bien la route qu'il falloit tenir; & qu'enfin ce n'étoit pas eux, mais lui qui répondroit des événemens.

On découvre dans ce discours toute la haine de Barros pour Magellan. Il paroît d'abord que Luys de Mendoça étoit coupable de désobéissance avant leur départ, puisqu'il en avoit reçu des reproches du Roi; en second lieu, d'après les paroles mêmes de Barros, la réponse de Magellan n'est ni dure ni impérieuse, quoiqu'il pût s'appercevoir que les questions indiscretes de ses

Capitaines annonçoient un eſprit de révolte. 1520.

» Après avoir fait voile des Canaries, * la Capitane gouverna au Sud, & quelque fois au Sud-Eſt. Dans le premier quart, les Capitaines s'approcherent pour lui demander quelle route il vouloit faire. Le Pilote répondit, Sud-quart-Sud-Oueſt. Cet ordre, dit Juan de Cartagena, n'eſt point conforme aux inſtructions données à Seville, & ſignées par Magellan : il avoit été réſolu de courir au Sud-Oueſt juſqu'au vingt-quatriéme degré de latitude Nord, pourquoi donc vouloir changer la direction de la route ? Laiſſez-là les queſtions, reprit Magellan, votre devoir eſt de me ſuivre. Cartagena lui repréſenta qu'il auroit dû prendre le conſeil de ſes Officiers, & ne pas agir ainſi d'autorité ; qu'il n'étoit pas juſte de décider une choſe & d'en faire une autre ; & qu'il étoit dumoins inutile de leur

* Herrera.

1520. avoir donné la route par écrit.

» Vous êtes dans l'erreur, dit Magellan ; la route par écrit vous devient utile dans le cas où des vents forcés vous écarteroient de l'Eſcadre ; mais tant que nous marcherons de compagnie, mon pavillon, dans le jour, & mon fanal, dans la nuit, doivent vous ſervir de guides.

» Le 13 Décembre, ils arriverent à Rio Janeïro, ſur les côtes du Breſil. Les Naturels ſe préſenterent dans des pirogues chargées de divers raffraichiſſemens : ils échangerent des volailles & des fruits pour du papier : ils offroient un eſclave pour une hache : mais le Général défendit, ſous peine de mort, d'acheter des eſclaves, pour ne pas donner lieu à une trop grande conſommation de vivres.

» Ils remirent en mer le 17 Décembre, & ſe trouverent à la hauteur du cap Sainte Marie, le 11 Janvier 1520. Caravallo reconnut ce cap, à trois

moudrains, qui de loin préſentent l'apparence de trois îles, d'après la relation de Juan de Liſboa, Pilote Portugais, qui étoit venu ſur cette côte. 1520.

» Le Lundi * 16 Janvier, ils appareillerent de la riviere de la Plata, & entrerent dans la riviere Saint Julien la veille de Pâques. ** Le Général ordonna que l'équipage deſcendroit à terre pour entendre la Meſſe le jour de Pâques. Tout le monde ſe rendit à terre, à l'exception de Luys de Mendoça, Capitaine de la Victoire, & de Gaſpar de Queſada, Capitaine de la Conception. Juan de Cartagena étoit aux arrêts, pour quelques inſultes qu'il avoit faites au Général. Magellan ne put s'empêcher de croire que les deux Officiers, qui étoient reſtés à leur bord, contre ſes ordres, n'euſſent de mauvais deſſeins. « *** *Gaſpar. ** 2 Avril. Barros. *** Herrera.

Barros dit; » L'Eſcadre arrivée à la riviere Saint Julien, les Capitaines examinerent la route qu'ils avoient déja

1520. faite, & celle qui reſtoit encore à faire; ſur ce dernier point les opinions furent partagées; mais Magellan ne voulut entendre aucune objection contre la pourſuite du voyage : il annonça qu'il hiverneroit dans le port Saint Julien; & que dans le printems ſuivant il continueroit ſa route juſqu'au ſoixante-quinziéme degré de latitude Sud, pour trouver le cap ou le détroit qu'il s'étoit propoſé de chercher. Il ajouta que les mers de Norvege & d'Iſland, nétoient pas moins navigables que celles d'Eſpagne, quoiqu'elles fuſſent ſituées à une bien plus grande latitude, & qu'il ne voyoit pas de raiſon de croire que les mers, qu'ils alloient viſiter, fuſſent moins praticables.

» La ſupériorité, l'indépendance qu'affectoit Magellan dans cette converſation, exciterent de grands murmures parmi les Capitaines & les Pilotes, dont il ſembloit mépriſer les conſeils. Ils diſoient hautement que cette

cette découverte n'étoit d'aucune utilité à l'Eſpagne ; que dans la ſuppoſition même qu'on trouvât, par le cinquantiéme degré, un détroit, ou la mer ouverte, un pareil climat étoit peu propre à y faire de fréquens voyages ; qu'ils vouloient bien convenir, comme l'aſſuroit Magellan, qu'on navigeoit ſur les côtes de Norvège & d'Iſlande ; mais que ces parages n'étoient fréquentés que par les peuples mêmes de la contrée, ou des contrées aſſez voiſines pour y arriver en une quinzaine de jours ; au lieu qu'il ne faudroit pas moins de ſix mois pour faire voile de l'Eſpagne dans ces régions perdues : que quand même il ſeroit poſſible de doubler la pointe méridionale de l'Amérique, & de remonter le long de la côte oppoſée, ce qui étoit encore incertain, les profits qu'on pouvoit ſe promettre des Moluques ne contre-balanceroient jamais la perte d'hommes qu'entraîneroit néceſſairement 1520.

1520. cette navigation, & moins encore les dépenſes de pareilles entrepriſes. Tels étoient les diſcours des Officiers les plus intelligens; mais les autres imaginoient que Magellan, pour regagner la faveur du Roi de Portugal, les abandonneroit dans quelque île déſerte, où leur perte ſeroit inévitable, & qu'enſuite il retourneroit en Portugal. «

Herrera ne fait aucune mention de la tenue de ce Conſeil; il dit ſeulement, » que la flotte étant parvenue à la baie de Saint Julien, le Général jugea à propos d'y paſſer l'hiver, & crut devoir régler la diſtribution des vivres. Sous le prétexte du grand froid, l'équipage le ſupplia, puiſque la contrée paroiſſoit s'étendre juſques ſous le pole antarctique, ſans laiſſer l'eſpoir de trouver un détroit ou un cap, de vouloir retourner, alléguant que l'intention du Roi n'étoit pas qu'ils trouvaſſent un détroit où il n'en exiſtoit point;

que c'étoit assez d'être venu où aucun navigateur n'avoit jamais pénétré ; que s'avancer plus loin sous le pole, c'étoit s'exposer, sans aucun fruit, à la fureur des tempêtes, qui les briseroient contre quelques rochers, ou les jetteroient sur quelques côtes inhabitées pour y trouver la mort. 1520.

» Magellan, en homme qui a prévu toutes les difficultés & que rien n'ébranle, répondit : Je préfere la mort à la honte de manquer à ma promesse : l'Empereur m'a chargé de ses ordres, je les exécuterai. A tout événement, mon dessein est de suivre cette entreprise, jusqu'à ce que je trouve un détroit ou la mer ouverte à l'extrémité du continent ; & je ne puis douter de l'un ou de l'autre. La navigation, périlleuse sans doute en hiver sur cette côte, redevient facile au retour du printems. Rien alors ne pourra nous empêcher de prolonger le continent jusques sous le pole. Ignorez-vous que

1520. nous arriverons dans des lieux où nous jouirons, ſans interruption, de la lumière du ſoleil pluſieurs mois de ſuite? Des hommes, des Eſpagnols, pourroient-ils donc à ce point manquer de connoiſſance? Ce n'eſt pas la faim que vous avez à redouter: ſur ce rivage nous aurons en abondance l'eau douce, d'excellens poiſſons, & du gibier de tous les gouts. Juſqu'à préſent le vin & le biſcuit ne nous ont pas manqué, & ces alimens ſeront toujours pour nous une reſſource au beſoin, ſi vous conſentez qu'on en regle ici la diſtribution. Notre retour ſeroit d'autant plus honteux, que nous n'avons encore rien fait pour la gloire. Nous ne ſommes qu'à cette même hauteur de pole où les Portugais ſont tant de fois arrivés avant nous. Paſſons ici l'hiver, & dès qu'une ſaiſon plus favorable nous permettra de remettre en mer, ſoyez ſûrs que nous trouverons un monde inconnu, riche en or,

en épices, & où chacun de vous pourra s'enrichir. 1520.

» Comme la multitude se laisse aisément persuader, ce discours fit cesser les murmures de l'équipage. Néanmoins, il restoit des mécontens. Magellan en fit punir quelques uns des plus mutins; mais il regnoit toujours un esprit de sédition.

» Le Général ayant envoyé sa chaloupe au Saint Antoine, afin d'y prendre quatre hommes pour faire de l'eau, un soldat du vaisseau cria aux gens de la chaloupe de ne pas avancer; que Gaspar de Quesada y commandoit en chef; qu'il s'étoit assuré d'Alvaro de Mesquita. (*a*)

» A cette nouvelle, Magellan ordonna à la chaloupe de retourner au Saint Antoine & aux autres vaisseaux, & de leur demander s'ils ne reconnois-

(*a*) C'étoit le cousin de Magellan, qu'il avoit nommé Capitaine du Saint Antoine, sur la démission de Juan de Cartagena.

1520. ſoient pas un chef. Gaſpar de Queſada répondit que c'étoit le Roi, & perſonne autre. Luys de Mendoça, dans la Victoire, & Juan de Cartagena, Capitaine de la Conception depuis qu'on l'avoit mis en liberté, firent la même réponſe. Juan Rodriguez Serrano, Capitaine à bord du Saint Jacques, répondit qu'il étoit aux ordres de Magellan. Il ignoroit abſolument ce qui s'étoit paſſé dans les autres vaiſſeaux la nuit précédente.

» Ces réponſes furent rapportées à Magellan. Dans une circonſtance ſi critique, il crut qu'une action téméraire en impoſeroit aux ſéditieux. A l'inſtant il fit armer tous les gens de la Capitane; il mit trente hommes de choix dans la chaloupe, & cinq dans l'eſquif; il ordonna à ces derniers d'aller à la Victoire, de remettre une lettre à Luys de Mendoça, (*a*) &

(*a*) Barros dit que la Victoire étoit mouillée à

tandis qu'il la liroit, de le poignarder hardiment ; les assurant qu'ils feroient en même tems soutenus par les gens de la chaloupe, qui se rendant à bord, acheveroient de soumettre les séditieux. Magellan savoit que dans ce vaisseau il y avoit plusieurs personnes de son parti. Ses ordres furent ponctuellement exécutés, & la Victoire rentra dans le devoir sans faire aucune résistance. 1520.

» Après ce coup d'autorité, il fit distribuer des rafraichissemens aux équipages, donna ordre à chacun de se tenir à son poste, & de faire toute la nuit une bonne garde, pour empêcher les autres vaisseaux de sortir de la riviere. Quelque tems après, on vit le Saint Antoine qui dérivoit sur la Capitane & la Victoire : on ne

l'embouchure de la riviere ; & que la personne, chargée de tuer Mendoça, fut Gonçalo Gomez Spinosa, Appariteur de la flotte.

1520. douta pas que ſon intention ne fût de combattre; mais c'étoit la force du courant qui faiſoit chaſſer le vaiſſeau ſur ſes ancres. Magellan, qui avoit tout diſpoſé pout le combat, obſervoit attentivement les manœuvres du vaiſſeau. On ne vit paroître que le Capitaine Queſada, qui, armé d'une lance & d'un bouclier, appelloit ſes gens à haute voix; mais perſonne n'oſoit ſe montrer ſur le pont, que foudroyoit l'artillerie de la Capitane. Une balle entra dans la chambre où Juan Rodriguez Mafra étoit priſonnier, elle lui paſſa entre les jambes ſans le bleſſer. Magellan s'étant approché, avec la Capitane & la Victoire, du Saint Antoine, en vint à l'abordage. Ses gens ſauterent dans le Saint Antoine, ſe ſaiſirent de Queſada & des coupables, & les conduiſirent ſur la Capitane. On remit en liberté Alvaro de Meſquita & Juan Rodriguez Mafra. Enſuite Magellan envoya la chaloupe

avec cinquante hommes, s'informer pour qui tenoit encore la Conception. On répondit, *pour Magellan.* Les gens de la chaloupe demanderent s'ils pouvoient en ſûreté monter à bord. Sur les aſſurances qu'on leur en donna, ils s'y rendirent, s'aſſurerent de Juan de Cartagena & le ramenerent à bord de la Capitane. « 1520.

Barros dit que » les trois Capitaines, Cartagena, Queſada & Mendoça, délibérerent enſemble, & réſolurent d'arrêter Magellan ou de le tuer, de retourner enſuite en Eſpagne, d'expoſer au Roi tout ce qui s'étoit paſſé dans le voyage, & de lui repréſenter Magellan comme un homme téméraire, intraitable, d'un caractère dur & inflexible. «

» Le lendemain, * Magellan ordonna que Luys Mendoça, qui avoit été tué dans la Victoire, fût écartelé; & il employa quelques jours à l'examen de cette affaire. Il en trouva plus de * Herrera.

1520. quarante qui avoient mérité la mort. Il crut devoir leur pardonner. Il avoit non seulement besoin de leurs services, mais il craignoit qu'une punition trop rigoureuse ne le rendît odieux au reste de l'équipage. Quesada & un de ses domestiques furent condamnés à être pendus & écartelés, & Juan de Cartagena à être abandonné sur le rivage. N'y ayant point de Bourreau sur la flotte, le domestique, pour avoir sa grace, consentit à faire cette exécution.

» Ce terrible exemple n'empêcha pas un Prêtre François, qui étoit dans le Saint Antoine, de chercher à soulever l'équipage. Personne ne voulut se joindre à lui; il fut découvert, arrêté & jugé à rester sur la côte avec Juan de Cartagena.

» Comme on alloit entrer dans le printems, Magellan donna ordre au Capitaine Juan Serrano de prolonger la côte, & de la ranger d'assez près

pour reconnoître s'il y avoit un détroit ; & de revenir, s'il ne le découvroit pas à une certaine distance. 1520.

» Juan de Serrano fit voile le long de la côte. Ayant couru vingt lieues, il arriva par le travers d'une belle riviere qui avoit une lieue de large. Elle fut nommée Sainte Croix, en l'honneur de la fête du jour. La riviere étoit fort poissonneuse : il tua un veau marin du poids de dix-neuf arobes, sans la peau, la tête & les pieds. S'étant arrêté six jours dans cette riviere, il voulut continuer ses découvertes : mais il avoit à peine fait trois lieues qu'un coup de vent d'une violence inouie déchira toutes les voiles ; le tangage étoit si terrible, qu'il perdit son gouvernail, &, avant qu'il pût gagner le rivage, le vaisseau échoua. Comme on étoit encore dans le flot, l'arrière du vaisseau étoit sous l'eau : tout l'équipage parvint à se sauver ; mais le vaisseau fut brisé, sans pouvoir rien retirer de ce qu'il contenoit.

1520. » L'équipage vécut huit jours de coquillages sur les rochers. Ils songeoient à rejoindre la flotte ; mais il falloit traverser la riviere Sainte Croix, & ce n'étoit pas une chose aisée. Ils trouverent quelques planches sur la côte : ils les chargerent sur leur dos pour les porter sur le bord de la riviere. Ils n'en étoient qu'à six lieues ; mais ne vivant que de mauvaises racines, ils se trouvoient dans un tel état de foiblesse, que la plupart furent contraints d'abandonner ces fardeaux. Tout ce qu'ils purent faire, fut une foible embarcation.

» Le radeau achevé, deux, de trente-sept qu'ils étoient, passerent la riviere. Ils marcherent ensuite deux jours, au milieu des neiges, exposés à la rigueur du froid, & ne trouvant rien à manger. Forcés par la faim, ils se traînerent sur les rochers, où ayant ramassé quelques coquillages, ils rentrerent dans les terres & continuerent leur route. Enfin après onze

jours de marche, de fatigues & de misère, ils arriverent à la flotte. Ils parurent si défaits, si maigres, qu'ils n'étoient pas reconnoissables. 1520.

» Magellan regretta la perte du vaisseau, mais il se réjouit de savoir que l'équipage s'étoit sauvé. Il leur envoya un bateau chargé de rafraichissemens. La mer étoit devenue impratiquable, & il fallut songer à revenir par terre. Ces malheureux avoient éprouvé toutes les horreurs de la famine, forcés, pour se rafraichir, de sucer des flocons de glace. Il y avoit trente-cinq jours qu'ils étoient dans cette affreuse misère, lorsque le bateau arriva. On fut deux jours à leur faire passer la riviere. Ils se rendirent tous à la flotte. Magellan nomma Juan Serrano Capitaine de la Conception, & distribua l'équipage sur les autres vaisseaux.

» Magellan fit construire sur le rivage une maison en pierre, où il éta-

1520. blit la forge. Son deſſein en cela étoit de mettre en ſûreté les travailleurs, quoi que la côte parût déſerte. Le froid étoit ſi vif, que trois hommes en perdirent l'uſage de leurs membres. La riviere Saint Julien eſt par les quarante-neuf degrés & demi de latitude méridionale ; & l'on ſe trouvoit alors dans les jours les plus courts de l'année.

» Cependant le Général envoya quatre hommes pour reconnoître le pays, avec ordre de s'avancer juſqu'à trente lieues dans les terres ; mais n'ayant trouvé qu'une contrée en apparence déſerte & ſans eau douce, ils ne tarderent pas à rejoindre l'Eſcadre.

» Il y avoit environ deux mois que la flotte étoit à la baie de Saint Julien, lorſqu'on vit paroître ſix Indiens. « Mais comme les circonſtances qui n'ont pas un rapport direct au voyage de Magellan, ſont étrangères à cet ouvrage, j'obſerverai ſeulement

qu'Herrera nous dit, » que le plus petit de ces Indiens étoit plus grand & plus gros qu'aucun Eſpagnol de la flotte. « 1520.

» Après un ſéjour de près de cinq mois dans le port Saint Julien, Magellan donna des ordres de ſe tenir prêt à remettre en mer.

» Le 21 de Juillet, André de Saint Martin obſerva à terre la hauteur méridienne du ſoleil : l'ombre du fil ſe dirigea au Sud-quart-Sud-Eſt, trois degrés Sud = huit degrés du Sud vers l'Eſt. Le Dimanche, 22, il fit la même obſervation à bord, & eut le même réſultat. Prenant la hauteur à bord, le 24 Août, on la trouva de trente-deux degrés quarante minutes ; la déclinaiſon du ſoleil étant ce jour-là de huit degrès deux minutes, la hauteur de l'équateur ſe trouvoit être de quarante degrés quarante-deux minutes, & par-conſéquent la latitude de quarante-neuf degrés dix-huit minutes Sud.

» La flotte étant ſur le point de faire

1520. voile, Magellan fit mettre à terre Juan de Cartagena & le Prêtre François, que Barros nomme Pedro Sanchez de Reina, pour y être délaiſſés, en exécution de la ſentence portée contr'eux. Il leur fit donner une certaine quantité de vivres; & dans cet état, ils reçurent les triſtes adieux de leurs compagnons de voyage.

» L'Eſcadre quitta le port Saint Julien le 24 d'Août, & entra dans la riviere Sainte Croix, découverte par Juan Serrano; elle y ſéjourna juſqu'à la fin d'Octobre.

Fray Gaſpar nous apprend » que l'Eſcadre fit de l'eau & du bois dans la riviere Sainte Croix; qu'elle en partit vers la fin d'Octobre, & que ſans écarter la côte, elle continua de porter au Sud, juſqu'au cap des Vierges, ainſi nommé par Magellan, parce qu'on le découvrit le jour de Sainte Urſule. «

Herrera raconte qu'en découvrant

ce

ce cap, » Magellan envoya deux vaiſ- 1520.
ſeaux pour reconnoître le grand enfoncement qui ſe préſentoit, & il leur ordonna d'être de retour en cinq jours. Ils revinrent : l'un n'avoit rien vû que quelques petites îles, & une mer ſemée d'écueils & de bas-fonds : l'autre avoit trouvé un détroit dans lequel il avoit fait voile pendant trois jours ſans en découvrir la fin. Dans les différentes ſondes, il avoit quelque fois trouvé la mer ſans fond. Ayant obſervé que le flot étoit toujours plus conſidérable que le juſant, il étoit impoſſible que ce bras de mer, ou ce détroit, ne s'étendît pas beaucoup plus loin.

» D'après ce rapport, Magellan entra dans le détroit. Il s'avança environ une lieue, & ſe mit à l'ancre. Il envoya l'eſquif, avec dix hommes, faire une deſcente & reconnoître la contrée. Ils avoient à peine fait un tiers de lieue dans les terres, qu'ils trouverent une maiſon où étoient environ

1520. deux cent graves Indiens. Leur coutume eſt d'habiter les bords de la mer dans le printems, d'y enterrer les morts, & de retourner en hiver dans l'intérieur des terres. En revenant aux vaiſſeaux, les Eſpagnols virent une baleine morte, échouée ſur le rivage, & pluſieurs os de ces monſtrueux poiſſons; ce qui leur fit croire que ces parages devoient être expoſés à de terribles tempêtes.

» La hauteur méridienne du ſoleil, priſe le 22 Octobre, donna cinquante-deux degrés cinquante-ſix minutes de latitude auſtrale. On étoit à l'Oueſt dans un éloignement de trois lieues du cap Saint Severin.

» Magellan ne pouvoit s'empêcher de croire que ce détroit, qu'il avoit découvert, courant de l'Eſt à l'Oueſt, ne fût le paſſage qu'il cherchoit. Pour s'en aſſurer mieux, il donna ordre au Saint Antoine de le reconnoître. Ce vaiſſeau courut cinquante lieues ſans en

appercevoir le débouquement ; mais jugeant qu'il communiquoit avec la mer du Sud, il revint sur ses pas. Cette nouvelle fut reçue de toute la flotte avec joie. 1520.

» Magellan ayant assemblé ses principaux Officiers, leur ordonna d'examiner l'état des provisions de leur bord ; car il ne doutoit plus que le passage aux Moluques ne fût assuré. Il se trouva sur chaque vaisseau des provisions pour trois mois. Dès lors tous les murmures cessèrent. L'opinion générale fut qu'il convenoit de poursuivre l'entreprise dans laquelle on s'étoit engagé ; & qu'il seroit honteux de l'abandonner au moment où l'on alloit jouir des fruits du voyage. Estevan Gomes, Pilote du Saint Antoine, dit que puisqu'on avoit trouvé le détroit pour passer aux Moluques, il étoit prudent de retourner en Espagne pour y équiper une nouvelle flotte, parce qu'ayant à traverser une vaste mer, on s'expo-

1520. soit à périr, si l'on étoit surpris par des calmes ou des tempêtes.

» Magellan répondit que la certitude même de manger les cuirs du vaisseau ne le détourneroit pas de faire ce qu'il avoit promis à l'Empereur. J'ose croire, ajouta-t-il avec cet air de confiance qui semble répondre du succès, que je conduirai cette entreprise à une heureuse conclusion.

» Il défendit à tout l'équipage, sous peine de mort, de parler de retour; & donna ses ordres pour signaler l'appareillage le lendemain à la pointe du jour. En cela, il ne montra pas moins de prudence que de fermeté; car la réputation de grand homme de mer, que s'étoit acquis d'Estevan, auroit infailliblement entraîné l'équipage.

» Les feux qu'on vit briller dans la nuit sur la côte opposée au continent, lui firent donner le nom de Terre de Feu.

» En faisant route, on découvrit un

nouveau canal; Magellan ordonna au Saint Antoine d'y faire voile pour le reconnoître, & de revenir en trois jours. Le vaisseau partit; & le Général ayant continué sa marche encore un jour, se mit à l'ancre pour attendre le Saint Antoine. 1520.

» Six jours s'étant écoulés sans le voir reparoître, il envoya la Victoire à sa recherche. Ce fut envain: on n'en eut aucune nouvelle; & l'on présuma qu'il étoit retourné en Espagne. Cette désertion causa un vif chagrin à Magellan: ce vaisseau emportoit une partie considérable de ses provisions.

» Il continua son voyage dans le détroit avec les trois autres vaisseaux: & après une navigation de vingt jours, il entra dans la vaste mer du Sud. La découverte de ce terrible détroit a rendu le nom de Magellan immortel. «

Barros dit: » Le départ du Saint Antoine, où se trouvoit Alvaro de

1520. Mezquita & plusieurs autres Portugais, fit d'autant plus de peine à Magellan, qu'il ne lui restoit que le Capitaine Barbosa & quelques autres qui lui fussent sincerement attachés : le reste des Espagnols le haïssoient, comme l'auteur de toutes les fatigues qu'ils avoient essuyées. Il ne fut d'abord que résoudre. Pour sa justification, il écrivit deux ordres de la même teneur, qu'il envoya aux deux vaisseaux; ne jugeant pas à propos que les principaux Officiers se rendissent à son bord, de peur qu'étant assemblés, il ne s'élevât quelques contestations, sur le retour en Espagne, dont il ne vouloit pas entendre parler. «

» André de Saint Martin, ajoute Barros, mit sur son regiſtre l'ordre adressé au vaisseau, où commandoit Barbosa, & la réponse qu'il fit à Magellan. Après sa mort, qui arriva aux Moluques, ce regiſtre me tomba entre les mains, avec quelques autres pa-

piers. Ces deux piéces ne paroîtront pas étrangères à l'hiſtoire de Magellan. En voici la traduction littérale. 1520.

» Ferdinand Magellan, Chevalier » de l'Ordre de Saint Jacques, Capi- » taine Général de la flotte envoyée » par Sa Majeſté pour découvrir les » îles qui produiſent les épices, &c. A » Édouard Barboſa, Capitaine du vaiſ- » ſeau la Victoire, & à ſes Pilotes, » Maîtres & Contre-maîtres. Je m'ap- » perçois que ma réſolution de pourſui- » vre notre entrepriſe, ſemble vous faire » craindre d'être expoſés, ſans eſpoir de » ſuccès, aux plus grands dangers. Il » vous paroît qu'il nous reſte trop peu » de tems pour l'entière exécution de » ce voyage. Je n'ai jamais rejetté l'opi- » nion ni mépriſé les conſeils de per- » ſonne : les affaires ont toujours été » diſcutées dans une aſſemblée géné- » rale ; & dans toutes les délibérations, » chacun a toujours pu dire librement » ſon avis. Mais, d'après ce qui eſt ar-

1520. » rivé au port Saint Julien, où j'ai été
» forcé de faire punir de mort Luys
» de Mendoza & Gaſpar de Queſada,
» & de banniſſement Juan de Carta-
» gena & Pedro Sanchez de Reino,
» Prêtre, j'ai cru qu'il étoit plus pru-
» dent de prendre vos avis ſéparément,
» que de convoquer une aſſemblée.
» Je vous preſcris donc de me dire,
» par écrit, tout ce qui peut vous pa-
» roître utile pour le ſervice de Sa Ma-
» jeſté, & la ſûreté de la flotte : je
» vous engage ſurtout à ne me rien
» conſeiller de contraire au ſervice de
» l'Empereur, notre Maître, & au ſer-
» ment que vous m'avez prêté. En con-
» ſéquence, je vous ordonne, de la
» part du Roi, & comme votre chef,
» de me faire ſavoir tout ce que vous
» penſez relativement à notre voyage ;
» de m'expoſer vos raiſons par écrit
» ſans rien me diſſimuler, & je vous
» communiquerai mes dernieres vo-
» lontés.

» Du canal de tous les Saints, 1520.
» Mardi 24 Novembre 1520 :
» Par ordre du Capitaine Général
» Ferdinand Magellan.

» Réponse d'André de Saint Martin,
» à la lettre de Magellan.

» Mon Général :

» J'ai reçu l'ordre que Votre Excel-
» lence m'a adressé par Martin Men-
» dez, Écrivain du vaisseau la Victoire.
» Vous m'ordonnez de vous dire libre-
» ment mon avis, & de ne point vous
» dissimuler ma manière de penser sur
» ce qu'il seroit expédient de faire
» dans ce voyage, soit pour l'entière
» exécution de l'entreprise, soit pour
» le retour. Je réponds que malgré le
» doute où je suis qu'on parvienne par
» ce canal à trouver un passage pour
» les Moluques, rien n'empêche que
» nous ne profitions du printems pour
» suivre cette découverte. Votre Ex-
» cellence fera très-bien d'employer

1520. » cette saison à reconnoître ce canal;
» mais il conviendroit, dans le mois
» de Janvier prochain, de songer à re-
» tourner en Espagne. Les jours alors
» diminuent, & la navigation devient
» de plus en plus périlleuse. Mainte-
» nant que les jours sont de dix-sept
» heures, sans y comprendre le tems
» des crépuscules, nous essuyons des
» vents violens & de fréquens orages:
» quel tems devons-nous espérer en
» hiver? La prudence exige donc que
» nous sortions de ce détroit en Jan-
» vier, & qu'après avoir fait de l'eau
» & du bois, nous reprenions la route
» de Cadiz, ou de Saint Lucar d'où
» nous avons fait voile.

» Mais j'avoue qu'il ne me paroît
» pas possible que, conformément aux
» instructions que Votre Excellence
» donna aux Capitaines dans la riviere
» de Sainte Croix, nous puissions nous
» avancer plus loin vers le Sud; si à
» ce degré de latitude nous sommes

» journellement exposés à des vents 1520.
» forcés & à des tempêtes, que sera-
» ce si nous arrivons par le soixante-
» quinziéme dégré, ou même plus
» vers le pôle, comme Votre Excel-
» lence se le propose, pour s'ouvrir un
» passage aux Moluques par l'Est &
» l'Est-Nord-Est, en doublant ensuite
» le cap de Bonne-Espérance. Je ne
» pense point que cela soit praticable:
» nous ne pourrions jamais y arriver
» avant l'hiver, & l'équipage, déja
» épuisé, succomberoit sous les fati-
» gues: nos subsistances ne sont ni en as-
» sez grande quantité, ni propres à faire
» prendre à l'équipage de nouvelles
» forces. J'observe que ceux qui tom-
» bent malades recouvrent difficile-
» ment la santé.

» Nos vaisseaux sont, à la vérité, en
» très-bon état & bien armés; mais tous,
» & particulierement la Victoire, man-
» quent de cables; & j'ai déja fait re-
» marquer à Votre Excellence que nos

1520. » Matelots ſont exténués de fatigues ;
» & que nos proviſions ſont inſuffiſan-
» tes pour aller par ce chemin aux
» Moluques, & de là en Eſpagne.

» Il conviendroit auſſi que Votre
» Excellence voulût ne pas naviger de
» nuit ſur ces côtes, tant pour la ſûre-
» té des vaiſſeaux, que pour donner
» quelque repos à l'équipage. Après
» dix-neuf heures de jour & de travail,
» vous pouvez ordonner qu'on de-
» meure à l'ancre durant quatre ou
» cinq heures de nuit. Il faudroit jet-
» ter l'ancre après le coucher du ſoleil,
» ne fût-ce que pour éviter les écueils,
» au milieu deſquels on ne peut navi-
» ger, même en plein jour, qu'avec
» les plus grands dangers.

» Je viens d'expoſer ce que je penſe
» des inconvéniens de ce voyage. Le
» devoir & l'honneur ne m'ont point
» permis de rien diſſimuler. C'eſt à Vo-
» tre Excellence à peſer nos raiſons,
» & à prendre enſuite le parti qu'elle

» croira conforme à la prudence. Je 1520.
» prie Dieu pour la conſervation de
» ſes jours. «

» Magellan reçut les avis de tous ſes Officiers ; mais ce n'étoit qu'une ſimple marque de déférence qu'il paroiſſoit leur donner : il étoit très-décidé à pourſuivre ſon voyage ; & il n'y avoit point de prétexte capable de l'obliger au retour. Il connoiſſoit le mécontentement de la plûpart des Officiers : il ſavoit que l'exécution arrivée au port Saint Julien avoit fait ſur eux une impreſſion de terreur. Il crut donc devoir entrer dans les plus grands détails, pour répondre à leurs objections, & les engager, s'il étoit poſſible, par la voie de la perſuaſion, à ne pas renoncer à une entrepriſe dont le ſuccès étoit preſque déja aſſuré. Il jura par l'Ordre de Saint Jacques, que c'étoit l'expédient le plus ſûr pour le ſalut de la flotte ; & que la Providence, qui leur avoit fait découvrir ce ca-

1520. nal, les conduiroit heureuſement au terme de leurs vœux. «

Herréra dit : » Le Saint Antoine revint pour joindre l'Eſcadre. Il alla juſqu'au port des Sardines, où il laiſſa tomber l'ancre. Il tira quelques fuſées & quelques coups de canon ; on ne lui répondit par aucun ſignal. Alvaro de Mezquita propoſa d'aller à la recherche du Général ; mais le Pilote, Eſtevan Gomez, Portugais, & Geronimo Guerra, Écrivain du vaiſſeau, que Magellan avoit fait Tréſorier, ſe ſaiſirent de ce Capitaine & le mirent aux fers, ſous le prétexte qu'il avoit conſeillé au Général l'exécution qui s'étoit faite au port Saint Julien. Geronimo Guerra fut élu Capitaine du vaiſſeau, & il fit voile vers la Guinée pour retourner en Eſpagne.

» Au débouquement du détroit ; Magellan vit avec plaiſir que la côte couroit au Nord ; & dans la vue de s'éloigner promptement des climats

froids, il fit voile au Nord. 1520.

» Dans cette courſe, le tems fut preſque continuellement orageux juſqu'au 18 Décembre, que Magellan ſe trouva par les trente-deux dégrés trente minutes de latitude auſtrale. Les vents ne lui avoient jamais été plus contraires que depuis ſon entrée dans l'Océan Pacifique; mais à meſure qu'il s'approcha des climats chauds, ils devinrent plus maniables: & ayant enfin paſſé au Sud-Eſt, le Général fit porter au Nord-Oueſt, enſuite au Nord-Nord-Oueſt juſques ſous la ligne.

» Dans cette traverſée, il découvrit deux îles inhabitées, qu'il appella les îles Infortunées. Les différentes relations ne s'accordent point ſur la poſition de ces îles. La premiere fut nommée Ilha Primeira, au rapport de Barros; mais la Relation Portugaiſe, qui ſe trouve dans le recueil de Ramuſio, l'appelle St. Pedro. La ſeconde eut le nom de Tiburon: qui

1520. signifie Requin, parce qu'on en vit un grand nombre sur le rivage. Il convient de rapporter ici les différentes situations qu'on leur a données.

	Pigafetta.	Maximil.	Barros.	Portug.	Benzon.
Isle Premiere, ou St. Pierre.	15 d. S.	vers le tropique.	18 d. S. à 1500 lieues de l'embouchure du détroit.	18 d. S.	Conformément à le Maire.
Isle Tiburon.	9 d.		13 d.	14 d.	15 d. 17 m.

» On ne vit sur ces îles que des oiseaux & des arbres: près du rivage on trouve une mer très-profonde; & s'il faut en croire Maximilien, une pêche abondante engagea Magellan à s'y arrêter deux jours. «

Le dessein de cet ouvrage étant de ne rapporter du voyage de Magellan que ce qui est nécessaire pour faire connoître la route qu'il a suivie dans la mer du Sud, il suffira d'ajouter qu'après avoir reconnu les îles Marianes, il découvrit les îles auxquelles on a donné le nom de Philippines, en l'honneur

neur du Prince Philippe, fils aîné de l'Empereur Charles V. Ce fut dans une de ces îles, nommée Mactan, voisine de Zebu, que Magellan perdit la vie. L'Escadre alla ensuite visiter Borneo, & passa aux Moluques, d'où la Victoire retourna en Espagne par le cap de Bonne-Espérance, le 17 Septembre 1522. (*a*) 1520.

La Trinité, qui avoit une voie d'eau, revint aux Moluques, & tenta de passer à la Nouvelle Espagne; mais forcée de retourner du quarante-

(*a*) Herrera nomme les personnes qui sont revenues dans la Victoire: Juan-Sebastien del Cano, Miguel de Rodas, Maître; Martin d'Insaurraga, Pilote; Miguel de Rodas, matelot: Nicolas Griego, Juan Rodriguez, Basco Gallego, Martin de Judicibus, Juan de Santander, Hernando de Bustamente, Antonio Lombardo (Pigafetta), Francisco Rodriguez, Antonio Fernandez, Diego Gallego, Juan de Arratia, Juan de Apega, Juan de Acurio, Juan de Zubieta, Lorenzo de Yruna, Juan de Ortega, Pedro de Indarchi, Ruger Carpintete, Pedro Gasco, Alfonso Domingo, Diego Garcia, Pedro de Balpuesta, Ximeno de Burgos, Juan Martin, Martin de Magellanes, Francisco Alvo, Roldan d'Argote.

1520. deuxiéme dégré de latitude Nord ; elle ſe perdit dans le voiſinage des Moluques.

Je pourrai dans la ſuite décrire la route que tinrent Magellan & ſes compagnons à travers les Philippines & les autres îles orientales ; mais cette diſcuſſion, qui n'eſt pas liée avec le ſujet que je traite, ſeroit encore inintelligible ſans une carte plus exacte que toutes celles qu'on en a publiées juſqu'à préſent.

VOYAGE DE FERDINAND GRIJALVA ET ALVARADO.

CETTE expédition eſt ſuccinctement rapportée par Herrera: (*a*) il en eſt auſſi fait mention dans l'Hiſtoire de la conquête des Moluques, écrite en langue Eſpagnole par Leonard d'Argenſola; mais elle eſt beaucoup mieux détaillée par de Couto & Galvano. En comparant les Relations de ces deux Écrivains, on s'apperçoit qu'ils parlent de différens vaiſſeaux: Galvano, qui étoit alors Gouverneur des Moluques, a décrit, ainſi qu'Argenſola, 1537.

(*a*) Herrera, Decad. 5. l. 8. c. 10. & Decad. 7. l. 5. c. 9.

Bart. Leonardo de Argenſola, Conq. de las Malucos. Folio, Madrid, 1609, l. 2. p. 64.

De Couto, D. 5. l. 6. C. 5. Folio, Liſb. 1612.

Galvano, Diſcoveries of the World from their firſt original. Par Richard d'Haçluit. Lond. *in*-4°. 1601.

1537. le voyage d'Alvarado ; de Couto, celui de Grijalva.

Fernand Cortez, sans être découragé par l'injure qu'on lui avoit faite, en nommant Antonio de Mendoça Vice-Roi de l'Empire qu'il avoit conquis, fit équiper, en 1536, deux vaisseaux pour reconnoître les îles qui se trouvent sous la ligne jusqu'aux Moluques ; & cela, dans le tems même qu'il envoyoit d'autres vaisseaux en découvertes dans le Nord-Oueſt : mais informé que les affaires de Pizarro étoient dans une situation très-critique, les deux vaisseaux se rendirent d'abord à Saint Miguel de Tangarara, pour secourir Pizarro ; » & de là aux Moluques, en faisant voile sous la ligne, conformément à leurs instructions. «

De Couto dit en effet » qu'un des vaisseaux devoit retourner vers Cortez avec des dépêches, & que Grijalva eut ordre de continuer avec l'autre les découvertes de quelques îles dans

l'Oueſt, qu'on imaginoit être abondantes en or (*a*); & comme Cortez garda un profond ſecret ſur cette expédition, cela donna lieu au rapport que Grijalva avoit pris la fuite, pour ſe ſouſtraire au châtiment qui lui étoit réſervé. « 1537.

Il ajoute : » Grijalva partit de Payta, ſituée par les ſix dégrés de latitude

(*a*) Ortelius, dans ſa Mappemonde de l'Amerique, 1587, place trois îles ſemblables par les ſeize dégrés de latitude Sud, environ dix degrés à l'Oueſt du Callao, ou ſoixante-neuf dégrés vingt-cinq minutes du méridien de l'île de Fer, avec ces mots latins ; *Hic Uſpiam inſulas eſſe auro divites non nulli volunt.* Il eſt probable que ce ſont ces îles qui, dans l'origine, furent nommées îles de Salomon : car Herrera, après avoit fait l'hiſtoire des découvertes de Mendana, en 1567, ajoute : » Dans le voyage du Perou aux îles de Salomon, on découvrit une île à laquelle on donna le nom de Saint Paul, ſituée par les quinze dégrés de latitude Sud, à 700 lieues du Perou, & par les dix neuf dégrés Sud, à 300 lieues de la terre. On en a reconnu d'autres, qui furent peut-être celles qu'on nomma d'abord îles de Salomon. « Il n'eſt pas croyable que ce nom ait été donné à quelques îles à l'Oueſt de l'Amerique avant le voyage de Mendana, en 1567.

1537. Nord, au commencement d'Avril 1537. Il fit voile à l'Oueſt, enſuite au Sud-Oueſt, juſques par les vingt-neuf dégrés de latitude Sud, où ſon mât s'étant fendu, il porta vers la ligne. arrivé par le ſecond dégré Nord, ſon mât acheva de ſe rompre; & l'ayant réparé, autant qu'il fut poſſible, il courut juſqu'au vingt-cinquiéme dégré Nord. Il ſe propoſoit d'atterrir à la Californie; mais il n'eut aucune connoiſſance de la terre, & les vents étant Eſt & Nord Eſt, il gouverna ſur la ligne.

» Son équipage le preſſoit de ſe rendre aux Moluques: il ne voulut pas y conſentir, diſant qu'il ne pouvoit entrer dans les poſſeſſions Portugaiſes ſans ſe faire regarder comme un traître. Son refus occaſionna une révolte, où il fut tué avec ſon neveu Lopo Davalos. Le Maître qu'on élut Capitaine fit voile immédiatement pour les Moluques; mais ſurpris par les calmes, en

deux mois de navigation il ne put arriver qu'aux îles des Papous. Il ne lui reſtoit plus que ſept hommes; tous les autres étoient morts de faim & de fatigues. Le vaiſſeau, qui depuis dix mois tenoit la mer, faiſant eau de toute part, on fut forcé, pour ne pas ſombrer ſous voile à la vue de la terre, de ſe mettre dans la chaloupe. Ils cotoyerent une île appellée Creſpos; les habitans, qui ſont des Negres, vinrent en grand nombre, coulerent à fond la chaloupe, ſauverent les Eſpagnols, qu'ils firent eſclaves, & allerent les vendre dans les îles voiſines: quelques uns furent conduits aux Moluques, où Antonio Galvano paya leur rançon, & les renvoya en Eſpagne. (*a*) 1538.

Antonio Galvano dit: » Du Perou,

(*a*) Le titre du chapitre où Couto donne cette relation, eſt » chap. 5. D'un vaiſſeau Eſpagnol qui ſe perdit en allant aux Moluques. «

1538. ils coururent plus de mille lieues ſans avoir connoiſſance d'aucune terre. Par le ſecond dégré Nord, ils découvrirent une île appellée Aſea, qui paroît être une des îles qui produiſent les épices. De là, après une courſe d'environ cinq cent lieues, ils apperçurent la terre; c'étoit une île, qu'ils nommerent l'île des Pêcheurs. Pourſuivant leur courſe, ils eurent la vue d'une autre ile appellée Hayme, ſituée vers le Sud, & d'une autre encore nommée Apia. Ils arriverent enſuite à la vue de Seri: d'où portant au Nord, ils vinrent mouiller ſous le premier parallele à une île appellée Coroa; bientôt ils en reconnurent une autre ſous la ligne, que les Naturels nomment Meouſum, & de là à Bufu.

» Les habitans de toutes ces îles ſont noirs & ont des cheveux crepus. On y voit un oiſeau de la groſſeur d'une grue; il ne vole pas; ſes aîles ſeroient même peu propres à le ſoute-

nir : il court sur la terre comme un daim. Ils parent leurs Idoles des petites plumes de ces oiseaux. On y trouve aussi une herbe d'une vertu singulière : lavée dans l'eau chaude, si l'on en applique la feuille sur quelque membre, on peut, en passant la langue dessus, tirer d'un homme autant de sang qu'on le juge à propos. Les Naturels en font usage pour la saignée. 1538.

» Faisant voile de ces îles, ils en reconnurent d'autres, appellées Guelles, sous le premier parallele Nord ; elles gissent Est & Oueſt avec l'île de Ternate, où les Portugais ont un fort. Les Naturels de ces îles ont les mêmes cheveux que les habitans des Moluques : elles sont à cent vingt-quatre lieues d'une île appellée Moro, & entre quarante & cinquante de l'île de Ternate. De là ils toucherent à l'île Moro, d'où ils allerent visiter les Moluques, passant de l'une à l'autre : mais les habitans ne voulurent point leur permet-

1538. tre de descendre à terre, sans un ordre du Capitaine Antonio Galvano. «

Ce voyage est rapporté dans l'histoire des Moluques d'Argensola. Il dit. » Alvarado fut envoyé à Ternate par Cortez, qui, le connoissant pour un homme de courage, ne voulut point le laisser languir dans le repos. Il découvrit les îles des Papous, & eut à soutenir plusieurs combats avec les Indiens. Les Portugais attribuent cette découverte à Menesès en 1527. Le grand Alvarado reconnut encore d'autres îles nommées Gelles, sous le premier parallele Nord, qui gissent Est & Oueſt avec Ternate, & qui sont à cent vingt-cinq lieues de distance de l'île Moro. Les habitans des Gelles ressemblent à ceux des Moluques par la couleur, le vêtement & les coutumes. «

Lavanha (*a*), dans la relation qu'il a publiée du voyage de Menesès, dit

(*a*) Folio. Madrid 1615, p. 53.

que » les îles des Papous, nommées îles de Don Georges de Menesès, ſont à deux cent lieues à l'Oueſt des Moluques; que ce Capitaine les découvrit en faiſant voile de l'île Verſija, où il avoit paſſé l'hiver dans une bonne rade; que ſe conſervant toujours ſous la ligne, il avoit viſité une île que les naturels nomment Meunſu, & enſuite une autre, appellée Bufu, qui eſt plus à l'Eſt, à laquelle il donna le nom d'Iſle des Grains, à cauſe de la quantité de grain qui croît ſur cette terre. « 1538.

Il convient de ne pas omettre une autre obſervation ſur ce voyage; elle eſt tirée de Lavanha *: cet Auteur dit que Saevedra faiſant voile des Moluques pour la Nouvelle Eſpagne, toucha, le 14 Juin, à l'île Hamei, diſtante de Tidore de ſoixante-dix-huit lieues, pour y faire de l'eau & du bois. Ce paſſage de Lavanha donne la poſition d'une île de plus dans le voyage d'Alvarado. On ne peut pas douter

* P. 61.

1538. que cette île ne soit celle qu'Alvarado nomme Hayme. On doit observer encore que Saevedra comptoit deux mille lieues de Zivatlenejo aux Moluques.

DÉCOUVERTES FAITES PAR LES ESPAGNOLS, *Avant* 1595.

LES Moluques furent l'objet des premiers voyages que les Eſpagnols firent à l'Oueſt de l'Amerique ; mais dès que les affaires du Perou furent réglées, ils tenterent de nouvelles découvertes.

Il eſt néceſſaire, pour développer les obſcurités qu'on rencontre ſur ce ſujet, d'inſerer la liſte des premiers Vice-Rois du Perou dans un ordre chronologique. Tous les Écrivains s'accordent à fixer le premier voyage de ce genre, & la découverte des îles de Salomon au tems où Lopez Garcia de Caſtro gouvernoit le Perou. Herrera ſemble bien inſinuer que les îles, originairement nommées les îles de

Salomon, différent de celles qui furent appellées de ce nom par Mendana en 1567 ; mais cette assertion mérite d'autant moins de croyance, que ces prétendues premieres découvertes ne sont constatées par aucune autorité.

Francisco Pizarro partit de Panama en 1525, découvrit le Perou en 1526, se rendit en Espagne en 1528, fut renvoyé au Perou en 1529, y arriva en 1530, fit bâtir Lima en 1535, & fut assassiné le 26 de Juin 1541.

Après sa mort, le Perou fut pendant plusieurs années le théâtre de guerres civiles. Le successeur de Pizarro fut Christoval Baca de Castro.

Blasco Nunnez Vela vint à Lima en Mai 1544; il fut tué dans un combat en Janvier 1546.

Pedro de la Gasca quitta l'Espagne en Février 1546 ; il arriva à Panama en Septembre de l'année suivante ; d'où il se rendit au Perou. Il y rétablit

l'ordre, & retourna en Eſpagne en Janvier 1550.

Antonio de Mendoza ſe rendit à Lima en Septembre 1551 : il y mourut l'année d'après.

André Hurtado de Mendoza, Marquis de Cannete, gouverna le Perou depuis Juillet 1555 juſqu'en Avril 1561.

Diego Lopez Zunniga y Velaſco, Comte de Nieva, vint à Lima en Avril 1561 ; il y mourut ſubitement dans le courant de la ſuivante année.

Lopez Garcia de Caſtro occupa la Vice-Royauté depuis Septembre 1564 juſqu'en Novembre 1569.

Franciſco de Toledo, depuis Novembre 1569 juſqu'en Septembre 1581.

Ce fut ſous ſon gouvernement que ſe fit la découverte de l'île Saint Chriſtophe ; & Arias fixe cet événement en 1575. François Drake nous apprend qu'il vit à Valparaiſo, le 5 Décembre 1578, l'Officier Eſpagnol qui avoit dé-

couvert les îles Salomon, & qu'on l'appelloit le grand Capitaine du Sud; mais nous n'avons aucune relation des circonſtances de ce voyage.

Martin Henriquez gouverna le Perou depuis Septembre 1581, juſqu'en Novembre 1586.

Fernando de Torres y Portugal, Comte de Villar don Pardo, depuis Novembre 1586 juſqu'en Janvier 1590.

Durant cet adminiſtration, Thomas Candish fit une expédition dans la mer du Sud. On conſerve dans les Archives d'Eſpagne (*a*) une relation manuſcrite d'un armement fait au Perou en 1588, pour donner la chaſſe aux Anglois. Dans cette relation, on trouve ſur ce projet les avis de pluſieurs perſonnes de conſidération; mais de ce nombre, Alvaro de Mendana, Général des

(*a*) Penelo de Leon, Bibl. Orient. & Occid. p. 642.

îles

îles Salomon, eſt le ſeul qui ſoit nommé.

Garcia Hurtado de Mendoza, quatriéme Marquis de Cannete, fut Viceroi du Perou depuis Janvier 1590 juſqu'en Juillet 1596.

Durant ſa Viceroyauté, ſe fit l'expédition de Mendana, en 1595.

Louis de Velaſco, Marquis de Salinas, gouverna depuis Juillet 1596 juſqu'en Janvier 1604.

Ce fut à ce Viceroi que Quiros préſenta deux Mémoires pour faire l'armement d'une flotte propre à continuer les découvertes des terres méridionales. Le Viceroi prétendit qu'une pareille expédition excédoit les limites de ſon autorité ; il envoya Quiros en Eſpagne avec des lettres, par leſquelles il appuyoit fortement ſon projet.

Hacluit fait mention de la découverte accidentelle de quelques îles abondantes en argent, ſous l'adminiſtration de ce Viceroi.

Gaſpar de Zunniga y Açevedo, Comte de Monterrey, géra la Viceroyauté depuis Janvier 1604 juſqu'en Décembre 1607.

Pendant ſon adminiſtration, on entreprit en 1606 l'expédition qui rendit le nom de Quiros immortel.

Juan de Mendoza y Lita, troiſiéme Marquis de Monte Claro, fut Gouverneur du Perou depuis Décembre 1607 juſqu'en Décembre 1615.

Franciſco de Borja y Aragon, Prince d'Eſquilache, partit d'Eſpagne en 1614; Quiros, qui fit ce voyage avec ce Seigneur, pour ſe rendre à Lima, mourut à Panama. Le Prince d'Eſquilache occupa la Viceroyauté depuis Décembre 1615 juſqu'en Décembre 1621.

Nous n'avons point de plus anciennes relations des expéditions Eſpagnoles à l'Oueſt du Perou, aucune dumoins d'une autenticité reconnue.

Le premier voyage, pour tenter des découvertes à l'Oueſt du Perou, paroît avoir été entrepris en 1567. Il en eſt fait mention par pluſieurs Écrivains Eſpagnols; mais je n'en ai trouvé nulle part une relation ſuivie. Herrera nomme Mendoza, chef de cette expédition: c'eſt là ſans doute une erreur de nom; puiſque tous les Hiſtoriens s'accordent à attribuer ce voyage à Mendana. Plus on y réfléchit, & moins on peut s'empêcher de croire que c'eſt une méprise d'Herrera; car non-ſeulement Figueroa rapporte l'expédition de Mendana à l'année 1567, mais Lopez-Vaz, ſans faire mention de l'année, s'accorde néanmoins ſur le tems, en diſant qu'elle fut entrepriſe ſous la Viceroyauté de Lopez Garcia de Caſtro, qui quitta ce Gouvernement en 1569. D'ailleurs il eſt aſſez généralement reçu que les îles de Salomon furent découvertes en 1567. Et

enfin Acoſta, Arias & Gallego (*a*), penſent avec Figueroa & Lopez-Vaz, que la découverte de ces îles appartient à Mendana.

Les Auteurs conſultés, dans la relation ſuivante des découvertes faites par l'Eſpagne avant l'année 1595, ſont :

Antonio de Herrera. Deſcription de las Indias Occidentales, chap. 27, p. 59. Folio.

Joſeph Acoſta. L. 1, chap. 6 & 15. Quarto, 1590.

Lopez-Vaz. Hacluit, vol. III, p. 801.

Juan-Louis Arias. Mémoires, dans une collection de manuſcrits, & Mémoires imprimés.

Ovalle. Collection de Churchill.

(*a*) Penelo de Leon, p. 671. » Relation de Jornada y Viage pr' q'al deſcubrìemento de las iſlas de Salomon Hiço & Adelantado Alvaro de Mendana ſiendo el autor (Hernan Gullego) Piloto Mayor. «

Chriſtophe Suarez de Figueroa.

Il paroît que Mendana n'étoit pas aſſuré de la poſition des terres qu'il avoit découvertes dans ſon premier voyage : il n'eſt donc pas étonnant que les différentes relations qui en ont été publiées ſoient ſi peu d'accord. Il convient d'expoſer d'abord les poſitions différentes qu'on a données aux îles Salomon.

Herrera, dans le commencement de ſa *Deſcription de las Indias*, dit, » Les îles Salomon ſont à 800 lieues du Perou ; « & plus loin il ajoute ; » Ces îles ſont à 1500 lieues de la ville des Rois, ou de Lima ; elles s'étendent depuis le ſeptiéme juſqu'au douziéme dégré de latitude Sud. « Et enfin il fait mention d'une île appellée Saint Paul, qu'il place par les quinze dégrés de latitude Sud, à 700 lieues du Perou ; & de quelques autres à 300 lieues du continent, ſous le dix-neuviéme parallele.

Joſeph Acoſta met les îles Salomon à 800 lieues du Perou, mais il ne fait aucune mention de leur latitude.

Suivant Lopez-Vaz, Mendana trouva quelques îles par les onze dégrés Sud, à 800 lieues de Lima, & onze grandes îles entre le neuviéme & le quinziéme degré Sud. Il dit enſuite qu'on découvrit Guadalcanal par les dix-huit dégrés de latitude auſtrale. (*a*)

Ovalle, dans ſon hiſtoire du Chili, dit que les îles Salomon ſont à l'Oueſt du Perou, à la diſtance d'environ 7500 milles (125 dégrés), & s'étendent entre le ſeptiéme & le douziéme dégré Sud.

On trouve dans le fragment de Figueroa que Quiros prétendoit que Mendana avoit découvert les îles Salomon entre le ſeptiéme & le dou-

(*a*) Il eſt probable que dix-huit dégrés eſt une faute d'impreſſion, & que le manuſcrit portoit quinze dégrés Sud.

zième dégré de latitude Sud, à 1500 lieues de Lima.

Richard Hawkins dit avoir vu un manuscrit du Viceroi de Panama, dans lequel les îles de Salomon anciennement découvertes, sont placées à la hauteur de Santa (8 dégrés Sud), environ 2500 lieues à l'Oueſt.

Arias, dans ſon Mémoire, dit; » Le Général Alvaro de Mendana de Neyra, découvrit la Nouvelle Guadalcanal : cette île, d'une grande étendue, n'eſt pas éloignée de la Nouvelle Guinée. Quelques uns ont imaginé que ce que Mendana appelloit la Nouvelle Guadalcanal étoit une partie de la Nouvelle Guinée ; le milieu de ces grandes îles ſe trouvant entre le treiziéme & le quatorziéme dégré de latitude Sud.

» Mendana, après avoir découvert les îles Salomon, entre leſquelles il s'en trouve de grandes & de petites, reconnut encore trente-trois îles

d'un agréable aſpect, dont le milieu eſt par les onze dégrés de latitude Sud, conformément à ſa relation.

» Enſuite il découvrit, en 1575, l'île qu'il nomma Saint Chriſtophe. Cette île, qui n'eſt pas éloignée du premier Archipel, a 110 lieues de circuit, & ſon milieu eſt entre le ſeptiéme & le huitiéme dégré de latitude Sud. «

D'après Arias, il ſeroit difficile de dire ſi Mendana avoit fait un ou deux voyages avant 1575; mais d'autres autorités ſe réuniſſent pour faire croire qu'il n'en avoit fait qu'un ſeul.

Figueroa entre dans des détails ſi bien circonſtanciés du voyage de Mendana en 1567, qu'il eſt très vraiſemblable qu'il avoit en main les relations originales des deux voyages de ce Navigateur.

PREMIER VOYAGE DE MENDANA.

Traduit de Chriſtophe Suarez de Figueroa, Hechos de Don Garcia Hurtado de Mendoza, quarto Marques de Canete. Madrid 1656.

» En 1567, le Licentié Caſtro, Préſident du Conſeil & Gouverneur du Perou, fit embarquer Alvaro de Mendana, ſon neveu, avec le titre de Général. Cette expédition avoit pour objet la découverte des terres Auſtrales, dont on ſoupçonnoit l'exiſtence.

» Mendana appareilla du Callao le 10 Janvier 1568. Après une courſe de quatorze cent cinquante lieues, il découvrit une petite île par les ſix dégrés quarante-cinq minutes de latitude Auſtrale: ſes habitans étoient de couleur bronzée. Cette terre reçut le nom d'île de Jeſus. A cet hauteur, le tems de-

vint orageux : on eſſuya des coups de vent, de la pluie par grains, du tonnerre & des éclairs.

» A la diſtance de cent ſoixante-dix lieues de l'île de Jeſus, on eut connoiſſance de quelques recifs qui s'étendent du Nord-Eſt au Sud-Oueſt. Ces recifs, en-dedans deſquels on diſtinguoit pluſieurs petites îles, paroiſſent occuper un eſpace d'environ quinze lieues. On les nomma les Baſſes de la Chandeleur. Le milieu de ces Baſſes eſt par les ſix dégrés quinze minutes de latitude auſtrale. On fit voile pendant dix-ſept jours pour ſe rendre de l'île de Jeſus aux Baſſes de la Chandeleur, parce qu'on eut à vaincre la force des courans & des vents contraires.

» On eut alors la vue d'une autre terre ; on fit à l'inſtant route pour la reconnoître. On vint jetter l'ancre dans un port qui fut nommé Sainte Iſabelle de l'Étoile. On trouva ſur cette terre des habitans de couleur

bronzée : ils vont nuds, à l'exception des parties naturelles qu'ils couvrent : leurs cheveux ſont crêpus. On s'eſt apperçu qu'ils adoroient des ſerpens & d'autres reptiles. Les fruits & les racines ſont toute leur nourriture. Ils ne connoiſſent point les liqueurs fortes ; l'eau eſt leur unique boiſſon.

» Un préſent du Cacique ne permit pas de douter que les habitans ne fuſſent Antropophages : il envoya au Général un quartier d'homme, avec le bras & la main. Mendana fit enterrer cette portion de cadavre, en préſence de ceux qui l'avoient apportée : les Indiens en parurent confus & même offenſés.

» Ces habitans, ſéparés par petits diſtricts, ſont entr'eux continuellement en guerre. Le ſort des priſonniers eſt d'être eſclaves, pour être enſuite mis à la broche.

» Mendana fit dreſſer un Autel ſur le rivage pour y célébrer la Meſſe.

On conſtruiſit un brigantin, pour aller en découverte. Cette expédition fut confiée à Pedro de Ortega. Il avoit ſous ſes ordres Hernan Gallego, premier Pilote, avec dix-huit Soldats & douze Matelots.

Avec ce brigantin, on fit voile au Sud-Eſt, ſuivant la direction de la côte. On découvrit deux petites îles, diſtantes du port d'environ ſix lieues. Ces îles étoient couvertes de palmiers: elles ſont ſous le huitiéme dégré de latitude auſtrale. Dans cette navigation on eut connoiſſance de pluſieurs autres îles. Bientôt on reconnut une grande baie & huit petites îles, toutes peuplées: les habitans étoient armés de ſabres de bois, d'arcs & de fleches.

» Eſt & Oueſt avec cette grande baie, à quatre lieues de diſtance, on reconnut une île conſidérable, qui reçoit des Indiens le nom de Malaita. Au milieu ſont deux pointes, à chacune deſquelles il y a un petit îlot,

ſous le huitiéme dégré de latitude Sud. L'île reçut le nom de Ramos, *des Rameaux*, du jour de ſa découverte.

» Continuant de faire voile en rondiſſant le long de la côte de Sainte Iſabelle, on trouva à quatorze lieues de la baie précédente un port & un cap, par les neuf dégrés de latitude. Le cap fut appellé le Cap Noir; Cabo Prieto.

» A neuf lieues de ce cap, dans la direction du Sud-Oueſt, on reconnut pluſieurs îles. On vint mouiller à la premiere : elle a cinq lieues de circonférence : elle eſt entourée de recifs : on la nomma la Galere.

» A une lieue plus loin, & à neuf lieues Nord-Oueſt-Sud-Eſt avec le cap Noir, eſt une autre île de douze lieues de circuit. Elle eſt bien peuplée : on y vit des champs clos & cultivés : on la nomma Buena Viſta, parce qu'elle parut être extrêmement fertile. Sa la-

titude eſt de neuf degrés trente minutes. Autour d'elle étoient pluſieurs petites îles également peuplées ; & cinq autres îles formoient une chaîne qui s'étendoit de l'Eſt à l'Oueſt. On fit une deſcente ſur la premiere : ſes habitans ſe peignent les cheveux de rouge : ils montroient une extrême frayeur à la vue des armes à feu : ils ſont Antropophages. Cette île a vingt-cinq lieues de circuit : elle eſt par les neuf dégrés trente minutes de latitude Sud. Elle fut nommée la Floride. Trois autres furent appellées, Saint Dimas, Saint Germain & la Guadeloupe : on ne dit point le nom de la cinquiéme.

» Au Sud de ces cinq îles, il s'en trouve une autre qu'on appella Seſarga : ſa circonférence eſt d'environ huit lieues : ſa latitude Sud de neuf dégrés quarante-cinq minutes. Elle gît Nord-Oueſt Eſt Sud-Eſt avec celle de Buena Viſta, dans une diſtance de cinq lieues.

Elle eſt d'une forme ronde ; ſes terres ſont hautes ; & elle paroît être bien peuplée.

» Les principales productions de la contrée ſont des cochons, des iniams, des panais, & quelques autres racines. Dans le milieu de l'île eſt un volcan, d'où s'élevent continuellement de groſſes colonnes de fumée.

» En faiſant voile de Seſarga, on découvrit une autre île plus conſidérable : en s'en approchant, on ſe trouva par le travers d'une grande riviere. Les Indiens, hommes, femmes & enfans, vinrent dans des pirogues pour voir les Eſpagnols. Le Meſtre de Camp étant deſcendu à terre, s'avança juſqu'à un village, où il vit des cochons, des corbeilles remplies de gingembre & d'autres bonnes racines. L'île reçut le nom de Guadalcanar, & la riviere celui d'Ortega.

» De Guadalcanar, le Meſtre de Camp reprit la route du port de Sainte

Iſabelle, où il avoit laiſſé les vaiſſeaux. Après avoir doublé le cap Noir, qu'il rangea de très-près en faiſant le tour de l'île, conformément aux ordres qu'il avoit reçus du Général, il découvrit à l'Oueſt-Sud Oueſt du cap, à la diſtance de ſept lieues, une île qui fut nommée Saint George. Elle forme, avec l'île Sainte Iſabelle, un canal. L'entrée, qui regarde le Sud-Eſt, a ſix lieues de long ſur une de large à l'Oueſt. Il y a un port où l'on trouve de huit à dix braſſes de fond: l'eau en eſt très limpide, & mille vaiſſeaux pourroient y être commodément à l'ancre. La ſortie du canal eſt au Nord-Oueſt; & là eſt une bourgade compoſée de plus de trois cent maiſons.

» Dans l'île Saint George, on vit quelques perles; les Naturels paroiſſent n'en faire aucun cas; ils en donnerent pluſieurs pour racheter une pirogue qu'on leur avoit enlevée.

» On continua de côtoyer l'île Sainte Iſabelle.

Iſabelle. Après quarante lieues environ de navigation, on découvrit de grands recifs, le long deſquels étoient pluſieurs pirogues qui faiſoient la pêche. Les Indiens s'approcherent du brigantin, firent pleuvoir ſur les Eſpagnols une nuée de fleches, & s'en retournerent. En dedans de ces recifs, ſont pluſieurs petites îles dont quelques unes ont des habitans.

» A la pointe de l'île Iſabelle, qui eſt par les ſept degrés trente minutes Sud, on trouve pluſieurs îles, toutes bien peuplées.

» L'île Sainte Iſabelle a un circuit de plus de deux cent lieues: elle s'étend en longueur pendant quatre-vingt-quinze lieues, ſur une largeur de vingt. Les Eſpagnols y trouverent des petoncles d'une énorme groſſeur; les coquilles avoient cinq pieds d'une pointe à l'autre.

» Le brigantin ayant côtoyé la partie occidentale de l'île, retrouva les

vents d'Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt qui avoient conſtamment regné durant la navigation. Ces vents étoient abſolument contraires à la route qu'il falloit faire pour regagner le port où les vaiſſeaux étoient à l'ancre. En conſéquence le Meſtre de Camp ſe détermina à envoyer un canot avec ſept Soldats, un Matelot & un Indien ami, qui avoit été du voyage du brigantin, pour informer le Général des découvertes qu'on avoit faites, & des cauſes du retard de ſon arrivée.

» Le canot, côtoyant le rivage, ſe briſa contre les recifs : tous ceux qui étoient dedans eurent le bonheur de ſe ſauver à la nage. Toute la poudre fut mouillée. Ils réſolurent de retourner au brigantin. Ils marcherent toute la nuit ſur les rochers qui bordent le rivage : ils trembloient de tomber entre les mains des Indiens. Arrivés à une croix qu'ils avoient dreſſée dans leur paſſage, ils firent des ac-

tes d'adoration. Là ils prirent la réſolution d'attendre trois jours le brigantin, &, en cas qu'il ne parût point, de conſtruire un radeau pour regagner les vaiſſeaux s'il étoit poſſible. Ils étoient plongés dans la plus cruelle conſternation, lorſqu'ils virent enfin arriver le brigantin. La joie qu'ils en reſſentirent s'imagine aiſément : leurs ſignaux furent apperçus : on les prit à bord, & l'on arriva heureuſement aux vaiſſeaux, où ils trouverent pluſieurs de leurs compagnons morts, & d'autres malades.

» Mendana appareilla du port de Sainte Iſabelle, & fit voile entre les recifs qui ſont à l'entrée. Malgré les vents d'Eſt, ſouvent très-frais, il vint laiſſer tomber l'ancre dans une rade de l'île de Guadalcanar. Il chercha un nouveau port : il en trouva un dans le voiſinage d'une belle riviere qu'il nomma Gallego, & le port reçut le nom de Port de la Croix.

» Le jour ſuivant on prit poſſeſſion de la contrée. On dreſſa une croix ſur un monticule en préſence des Indiens. Ils firent partir une grêle de fleches ; on y répondit par le feu de la mouſqueterie : deux Inſulaires tomberent roides morts ; les autres prirent la fuite.

» Don Fernando Enriquez, ayant ſous ſes ordres le premier Pilote & trente Soldats, fut chargé de remonter la riviere, & de reconnoître la contrée. Ils n'allerent pas loin : attaqués de toutes parts par les Naturels, ils furent contraints de ſe déſiſter de l'entrepriſe, & de retourner aux vaiſſeaux. Les Matelots aſſurerent que la riviere charioit beaucoup de paillettes d'or. On rapporta de cette expédition deux poules & un coq. Ces volailles firent plaiſir au Général : elles annonçoient que la contrée pourroit fournir les rafraichiſſemens dont on avoit beſoin.

» Le brigantin, commandé par Don

Fernando Enriquez, ayant à bord Gallego, premier Pilote, fut envoyé en découverte. On fit voile à l'Eſt-Sud-Eſt. A deux lieues de diſtance, on reconnut la riviere Ortega, & toute la côte paroiſſoit couverte d'habitations. On toucha à pluſieurs îles; on remarqua différentes rivieres, qu'il ſeroit trop long de rapporter. On trouva en pluſieurs endroits, de l'oppoſition; en d'autres, un accueil favorable; enfin on arriva aux vaiſſeaux. L'équipage étoit dans le deuil. Les Inſulaires avoient tué ſept hommes qui étoient allés à terre avec le Munitionnaire pour faire de l'eau.

» L'enlevement d'un jeune Indien avoit donné lieu à cet accident funeſte. Le Cacique s'étoit d'abord montré l'ami des Eſpagnols, & avoit pris Mendana en affection; mais il ſe brouilla avec lui, ſur le refus de lui rendre le jeune homme qu'on avoit enlevé. Ce fut à ce ſujet que les Indiens

attaquerent les Eſpagnols, & leur tuerent neuf hommes.

» On ſe propoſa d'en tirer vengeance. Le jour ſuivant Pedro Sarmiento eut ordre de faire une deſcente, d'attaquer les Indiens, & de ravager leur bourgade. Ce qui fut exécuté. On leur tua vingt hommes, & l'on mit le feu à pluſieurs habitations.

» Le 3 de Juin, on appareilla du port de la Croix. On vint ce même jour jetter l'ancre à deux lieues plus au vent, dans un endroit où avoit été le brigantin. On vit pluſieurs habitations.

» De là on fit voile à une autre île, à laquelle on donna le nom de Saint Chriſtophe. On y trouva un port par onze dégrés de latitude. Dès que les vaiſſeaux furent amarés, le Général ſe rendit à terre. Les Indiens accoururent ſur le rivage, & firent ſigne qu'on ait à ſe retirer. Voyant qu'on n'en vouloit rien faire, ils menacerent d'une attaque.

» On ſonna de la trompette pour avoir du ſecours. Pedro Sarmiento arriva avec tout l'équipage au lieu où étoit le Général. Les Indiens marcherent en ordre de bataille, armés de darts, de ſabres de bois-de-fer, d'arcs & de fleches. Ils étoient déja ſi près, que s'ils euſſent fait voler leurs traits, ils auroient bleſſé bien du monde. Le Général les voyant toujours s'avancer, malgré les ſignes réitérés qu'on leur faiſoit de s'éloigner, ordonna de faire feu de quelques mouſquets. A cette premiere décharge, un Indien tomba mort; les autres, ſaiſis de frayeur, prirent la fuite.

» Les Eſpagnols entrerent dans le bourg : ils y trouverent des noix de coco & des amandes en ſi grande quantité, qu'on auroit pu en charger une flotte. On paſſa le reſte de la journée à tranſporter des proviſions à bord : on ne vit point reparoître les Indiens ; mais aux approches de la

nuit, les Eſpagnols ſe rembarquerent.

» L'île eſt étroite & montueuſe. Le brigantin fut encore envoyé en découverte. On reconnut deux îles éloignées l'une de l'autre de trois lieues: elles furent appellées, l'une Sainte Catherine, l'autre Sainte Anne. Cette derniere eſt d'une forme ronde; ſes terres baſſes s'élevent ſubitement dans le milieu, & préſentent l'apparence d'un château. Le ſol eſt fertile, & la population nombreuſe. La contrée produit des cochons, des volailles. On trouve un bon port ſur la bande de l'Eſt.

» Les Eſpagnols mouillerent dans ce port, & firent une deſcente. Les Naturels ſe préſenterent en armes pour s'oppoſer au débarquement: ils étoient peints de diverſes couleurs. Ils ſe battent avec opiniâtreté: ils bleſſerent trois ou quatre Eſpagnols: mais étonnés du feu de la mouſqueterie, qui en coucha d'abord deux par terre,

ils firent une retraite précipitée.

» Après l'entiere circon-navigation de l'île de Saint Chriſtophe, le brigantin rejoignit les vaiſſeaux. Gallego rapporta que de ce côté il ne paroiſſoit pas qu'il y eût d'autres terres à découvrir ; mais que ſi on vouloit courir à l'Oueſt, on en rencontreroit de plus conſidérables.

» Le Général tint conſeil avec les Capitaines & les Pilotes, pour délibérer ſur ce qu'on devoit faire. Il fut décidé qu'on ne pouſſeroit pas plus loin les découvertes, & qu'on reprendroit la route du Perou par le Nord, pour ne pas s'expoſer à manquer de proviſions, & à voir pourrir les cables.

» On fit donc voile de Saint Chriſtophe, & l'on employa ſept jours à s'élever de la côte. Les vents d'Eſt-Sud-Eſt ayant fraichi, on fit route au Nord-Eſt-quart-d'Eſt ; & l'on continua de courir entre l'Eſt-Nord Eſt & le Nord, en ſerrant toujours le vent.

» Entre le ſecond & le quatriéme parallele, on vit flotter des palmiers, des troncs d'autres arbres à demi brûlés, qui ſortoient d'une riviere : c'étoit là des ſignes qu'on avoit la terre à l'Oueſt : on s'imagina que ce pouvoit être la nouvelle Guinée.

» Arrivés ſous l'équateur, les Pilotes repréſenterent au Général, que la route qu'on ſuivoit conduiroit à une perte certaine, & qu'il étoit infiniment plus ſûr de courir au Nord ou au Sud. On s'accorda à faire voile entre le Nord & le Nord-Oueſt, autant que les vents pourroient le permettre.

» En onze jours de navigation on ſe trouva par cinq degrés de latitude Nord, n'ayant fait que vingt-cinq lieues, ce qui étoit occaſionné par la fréquence des calmes & des vents contraires. Bientôt on eut les vents aliſés de l'Eſt, avec de la pluie par grains.

» A cette même hauteur, on eut la

vue de la terre ; on fit voile pour la reconnoître. Les Naturels prirent la fuite. On trouva dans l'île un ciseau qu'on avoit fait d'un cloud, un coq, quelques cordages, & une grande quantité de noix de coco percées, dont les Naturels se servent pour puiser de l'eau ; mais on ne vit point de sources d'eau fraiche.

» En quittant cette terre, on eut connoissance d'une autre. C'étoit une petite île ronde, basse, sablonneuse, boisée & défendue par des recifs qui la rendoient inaccessible. Des oiseaux de mer en grand nombre étoient ses paisibles habitans. Elle a deux lieues de circonférence. Sa latitude boréale est de dix-neuf degrés vingt minutes : elle fut nommée l'île de Saint François. (*a*)

» De là on fit voile au Nord & au

(*a*) M. Pingré observe que les Géographes ont coutume de placer au Nord de l'île de Saint François, sous le vingt-troisiéme parallele boréal, une terre qu'ils

Nord-Eſt juſques par les trente degrés trente minutes. Le temps devint pluvieux. Le jour ſuivant, la petite flotte fut accueillie d'une terrible tempête. Les vents du Sud-Sud-Eſt ſoufloient avec tant d'impétuoſité, que le premier Pilote avoua qu'il n'avoit jamais rien vu de pareil depuis quarante-cinq ans qu'il navigeoit. Durant cette furieuſe tempête, qui avoit commencé avec l'aube du jour, la Capitane fut forcée de couper ſon grand mât, qui, dans ſa chute, endommagea un des côtés du vaiſſeau. La nuit on porta au Sud, avec une couverture de lit en guiſe de voile. Le lendemain, on tint encore le cap au Sud, & la violence des vents fit dériver le vaiſſeau de cinquante lieues.

---

prétendent avoir été découverte par Mendana en 1568. Figueroa ne dit pas un mot de cette terre. Le ſilence de cet Auteur, ajoute M. Pingré, eſt une preuve bien forte contre l'exiſtence de cette terre.

» Dans cette tourmente, on perdit de vue le vaiſſeau Amiral. Le 9 Décembre 1568, les vents paſſerent du Sud-Sud-Eſt à l'Eſt-Nord-Eſt. On ſe trouvoit par trente-un dégrés de latitude Nord : on vit un tronc d'arbre de pin & d'autres ſignes du voiſinage de la terre. Bientôt le vent ſe fit Nord, & le jour ſuivant, étant par les trente dégrés de latitude boreale, on ſe vit près des îles éloignées du continent d'environ une lieue. On entra dans une grande baie, où l'on mouilla ſur cinq braſſes d'eau, au pied d'un banc de ſable, à la pointe duquel étoient deux îles. Entre ces îles & le continent on trouvoit un très-bon fond.

» Le 22 Janvier 1569, on entra dans le port de Saint Jacques ſur la côte du Mexique. Le vaiſſeau Amiral y étoit mouillé depuis trois jours : il y étoit arrivé en plus mauvais état encore que la Capitane : il avoit perdu ſes mâts, ſes canots, & il ne lui reſ-

toit qu'une ſeule piéce d'eau. On fit voile de ce port le 2 Mars pour ſe rendre à Lima; d'où Fernando Enriquez, Enſeigne, fut envoyé en Eſpagne pour informer le Roi du retour des vaiſſeaux. «

Il me paroît bien vraiſemblable que toutes ces îles que Mendana découvrit en 1568, & qu'il nomma les îles de Salomon, ſont préciſément celles qu'a décrites Dampierre ſous le nom de Nouvelle Bretagne. J'éviterai d'entrer ici dans la diſcuſſion de ce point intéreſſant de géographie. J'ai cru devoir traiter ce ſujet dans un mémoire particulier. On ne peut pas douter que la poſition des îles Salomon bien déterminée, la deſcription qu'en donnent les Écrivains Eſpagnols n'en devienne plus intelligible.

La relation qu'on vient de voir différe beaucoup de celle qu'en a donnée Herrera. *Ind. occid. C.* 27. Il dit: » Les îles de Salomon ſont conſidéra-

bles par leur nombre & par leur étendue. On en compte dix-huit de très-remarquables : il y en a de 300 lieues de circuit, de 200, de 100, de 50 & de plus petites ; mais il y en a auſſi quelques unes dont les côtes n'ont pas été entierement reconnues. On préſume qu'elles ne font qu'un même continent avec la Nouvelle Guinée & les terres inconnues à l'Oueſt du détroit de Magellan.

» Toutes ces îles, ſituées ſous le plus beau climat de l'Univers, abondent en fruits & en bétail. On y trouve quelques productions communes avec l'Europe, des cochons, des poules, &c. On remarque dans les habitans un mélange de pluſieurs races : la plupart ſont de couleur bronzée, les autres blancs, & quelques uns noirs comme les Negres d'Afrique. Il eſt apparent que ces îles communiquent avec la Nouvelle Guinée, où l'on voit cette même variété. «

Acoſta fait mention en deux endroits des îles Salomon. » C'eſt, dit-il, une opinion bien fondée, de placer ces îles près de la Nouvelle Guinée, ou du-moins dans le voiſinage d'un continent. «

Lopez-Vaze parle auſſi de la découverte des îles Salomon. Il étoit Portugais de nation. Le Capitaine Withrington le fit priſonnier dans la riviere de la Plata, en 1586: on trouva ſur lui un manuſcrit, dont Hacluit donna une traduction abrégée, que Purchaſſ a inſérée dans ſa collection, tom. 4, l. 7, c. 11.

Cet Auteur, après être entré dans les détails de cette expédition, ajoute: » Un vaiſſeau qui paſſe le détroit de Magellan, ou qui fait voile du Chili pour ſe rendre aux Moluques, doit néceſſairement avoir connoiſſance de quelques unes des îles Salomon. Elles ſont avantageuſement placées pour un lieu de relache: il y trouvera des rafraichiſſemens

fraichiſſemens, des cochons, des poules & une grande variété de fruits. Il s'en trouve quelques unes où il pourra échanger des bagatelles contre des grains d'or; car les Eſpagnols, qui dans cette expédition n'avoient pas pour principal objet la recherche de l'or, en rapporterent 40000 pezos, avec une quantité conſidérable d'épices. «

Lopez-Vaz ajoute encore: » Au retour de la flotte, l'Eſpagne ſongea à faire des établiſſemens dans ces îles, dont on pouvoit tirer de ſi grands avantages; mais comme on s'occupoit de ce projet, on apprit que l'Amiral Drake venoit de pénétrer dans la mer du Sud. La crainte que ces nouvelles Colonies n'offriſſent à l'ennemi des lieux de relâche, fit remettre l'expédition à des tems plus paiſibles. «

Les différens Auteurs qui ont parlé des îles de Salomon ne s'accordent point ſur les poſitions qu'ils ont aſſignées à ces îles. Il ſeroit difficile de

remonter à la cauſe de toutes ces différences. Cette confuſion a jetté tant d'obſcurité ſur les premieres découvertes de Mendana, que pluſieurs Écrivains ont oſé révoquer en doute l'exiſtence de ces terres.

Il eſt néanmoins inconteſtable que les îles de Salomon furent découvertes en 1568, & qu'elles furent regardées par le Miniſtère d'Eſpagne comme un objet qui méritoit ſon attention. Dès lors il conçut le projet d'y faire des établiſſemens : mais les guerres qu'il fallut ſoutenir, firent différer l'envoi d'une Colonie.

VOYAGE
DE JUAN FERNANDEZ.

JUAN Fernandez eſt beaucoup plus plus connu par les îles auxquelles il donna ſon nom en 1572, que par ſa découverte bien plus importante du continent méridional. Vers l'année 1576.

Arias eſt le ſeul Hiſtorien qui fait mention de ce Navigateur: on lit dans ſon mémorial: » Un Pilote, nommé Juan Fernandez, alla de Lima au Chili, en faiſant route à l'Oueſt; cette traverſée ne s'étoit encore faite qu'avec d'extrêmes difficultés, parce qu'on avoit coutume de ranger la côte, & que les vents du Sud, qui regnent preſque conſtamment, rendoient cette navigation longue & pénible. Pour n'être pas obligé de lutter continuellement contre ces vents contraires, Fernandez fit voile à l'Oueſt, juſqu'à près de

1576. quarante dégrés de la côte du Chili. Dans ſes courſes à l'Oueſt & au Sud-Oueſt, il aborda, après un mois de navigation, à une côte qu'il reconnut aiſément faire partie d'un continent.

» Fernandez & ſes compagnons trouverent une contrée agréable, fertile, ſous un climat tempéré, & habité par un peuple blanc. Ces Indiens ſont de la taille des Européans, bien faits, agiles, diſpos : ils étoient vêtus d'une très belle étoffe : civiles & hoſpitaliers, ils offrirent à ces étrangers de toutes les productions du pays. Fernandez, charmé d'avoir découvert la côte de ce continent ſi ardemment déſiré, fit voile de cette nouvelle terre pour ſe rendre au Chili, ſe propoſant de garder un profond ſecret ſur cette découverte, & de faire un armement convenable pour y retourner avec ſes compagnons. Juan Fernandez mourut avant l'exécution de ce projet, qu'on perdit bientôt de vue.

» A ce même sujet, il faut observer 1576.
que plusieurs Écrivains ont fait mention de la découverte de Juan Fernandez, assurant qu'il leur avoit lui-même raconté, » que faisant voile à l'Oueſt de Lima, pour découvrir la route du Chili, il avoit cru devoir s'éloigner de la côte jusqu'à une certaine longitude qu'il feroit un jour connoître ; que portant ensuite au Sud, sans presque s'écarter de cette direction, il avoit découvert la côte d'un continent méridional, par la latitude qu'il déclareroit quand il seroit nécessaire, & qu'il s'étoit rendu de cette côte au Chili.

» D'autres relations, d'une authenticité avérée, placent cette découverte à peu près dans le même tems ; mais soit que ces Auteurs entendent parler de la même expédition, ou de deux découvertes différentes ; dumoins est-il certain que Juan Fernandez aborda le continent austral. Ce fait est atteſté

1576. par des perſonnes dignes de foi, qui diſent le tenir de la bouche même de ce Navigateur. Un témoin peu ſuſpect que je puis citer à Votre Majeſté, c'eſt le Meſtre de Camp de Cortez, homme d'une intégrité généralement reconnue, qui a été employé près de ſoixante années au Chili. Fernandez, dont il tenoit les particularités de ce voyage, lui avoit montré la carte qu'il avoit tracée de cette riche contrée, qu'arroſent de grandes rivieres navigables, & où rien ne reſſemble à ce qu'on voit au Chili & au Perou. «

Les Iſles de Fontacias.

Avant de rapporter le voyage de Mendana en 1595, il convient de dire un mot des îles de Fontacias, ainſi nommées du tems du Marquis de Cannete : il en eſt fait mention dans la *Lima Fundada*, poëme du *Dr. D. Pedro de Peralta Barnuevo Rocha y Benavides*, imprimé à Lima, 1732, 2 vol.

in-4°. Il ne parle ni de l'Auteur, ni du tems de leur découverte. Peralta dit dans une note * : 1576.

* Vol. 1, p. 195.

» Les îles de Fontacias furent ainſi nommées du tems du Marquis de Cannete ; elles s'étendent depuis le douziéme juſqu'au trentiéme dégré de latitude méridionale à l'Oueſt de la côte du Perou. Leurs habitans viennent dans des pirogues faire le commerce avec les villes de Chincha, de Piſco & d'Acari. On conſerve encore les dépêches originales du Viceroi mentionné, dans leſquelles il nomme D. Juan Roldan Davila Général de la flotte deſtinée à la conquête de ces îles, en datte du 15 Juillet 1592. «

Ce fait doit paroître d'autant plus ſurprenant que ces îles ne ſe trouvent ſur aucune carte de cette mer, & qu'il n'en eſt plus du tout queſtion dans les voyages entrepris depuis par les Eſpagnols, ou les Navigateurs étrangers qui ont croiſé à l'Oueſt de cette côte ;

1576. il eſt donc naturel de ſuppoſer que le rapport qu'on en avoit fait, étoit ſans fondement.

» Le Marquis de Cannete ayant nommé D. Juan Roldan Davila Général pour conquérir ces îles & y faire des établiſſemens, fit équiper deux vaiſſeaux à ſes propres frais; mais l'un fut envoyé contre Richard Hawkins; « ce qui fit manquer l'expédition.

Peralta n'eſt pas exact dans ſes relations : il ſe trompe viſiblement au ſujet de Mendana, lorſqu'il dit » qu'il fut envoyé par le Marquis de Cannete, avec trois vaiſſeaux, en 1580, pour decouvrir les îles Salomon. « Le Marquis n'entra dans ce Gouvernement qu'en 1590. Peralta confond encore les deux voyages, & tombe dans d'autres erreurs.

SECOND VOYAGE

Du Général Alvaro de Mendana de Neyra.

ON a publié deux relations du voyage de Mendana en 1595 : la premiere eſt une Lettre de Quiros au Dr. Don Antonio Morga, qui étoit Lieutenant Général des Philippines, lorſque Quiros arriva à Manille, & qui, en 1616, fut nommé Préſident de l'Audience Royale de Quito. Morga inſera cette Lettre dans un ouvrage qu'il publia à Mexico en 1609 (*a*). On y trouve, » qu'en Avril 1595, le Général Alvaro de Mendana de Neyra fit voile du Callao, pour aller former des établiſſemens dans les îles de Salomon, découvertes depuis pluſieurs années dans la mer du Sud, & dont la plus conſi-

(*a*) Sucecos de las Philōppinas, *in*-4°. Mexico, 1609, c. 6, p. 29.

1595. dérable eſt Saint Chriſtophe. La flotte étoit compoſée de quatre vaiſſeaux, la Capitane, l'Amirante, une fregate & une galiote. L'équipage étoit de 400 hommes (*a*). Mendana étoit accompagné de ſa femme, Iſabelle Barretos, & de ſes trois beau-freres.

» Dans ce voyage, Mendana découvrit d'autres îles, ſans s'y arrêter, parce qu'elles n'étoient pas l'objet de ſa deſtination. S'étant ſéparé de l'Amirante, il vint mouiller à une île, peuplée de Negres, près de la Nouvelle Guinée. Il nomma cette île Sainte Croix. Il réſolut d'y établir une Colonie : ce projet fut peu goûté de l'équipage. Le Général, deux de ſes beau-freres & pluſieurs autres perſonnes moururent dans cette île. «

» Dona Iſabelle fit rembarquer les

(*a*) Coreal, d'après Figueroa, dit 378 hommes. Vol. 2, p. 397. M. Pingré, d'après Figueroa, ne dit que 368 perſonnes embarquées, la plupart mariés. 208 étoient en état de porter les armes.

nouveaux Colons, que le beſoin, les fatigues & les maladies n'auroient pas laiſſé ſubſiſter longtems. La Capitane, la fregate & la galiotte firent voile pour ſe rendre dans la riviere de Butuan à l'île de Mendanao (*a*). La Capitane, après des fatigues infinies, arriva à Manille. Dona Iſabelle Barretos ayant épouſé Don Fernando de Caſtro, s'embarqua dans le Saint Jerôme pour la Nouvelle Eſpagne, où elle arriva en 1596. Telle fut la fin de ce voyage. Cette relation, ajoute Morga, m'a été communiquée par Pedro Fernandez de Quiros. « 1595.

On ne peut pas avoir de cette expédition un témoignage plus authen-

(*a*) Suivant Figueroa, » la fregate ne put ſuivre, & on la perdit de vue. Le bruit courut dans la ſuite qu'on l'avoit trouvée, toutes les voiles dehors, échouée ſur le rivage d'une côte qu'on n'a point nommée. Tout l'équipage étoit mort, & les corps déja putréfiés. La galiote arriva à Camiguing, près de Mendanao. « Fragment de Thevenot.

1595. tique. Cette Lettre, produite par un homme en place, à qui elle a été adreſſée dans le tems de la découverte, fut publiée du vivant même de Quiros.

L'autre relation eſt un fragment conſervé dans Thevenot : elle n'eſt pas d'une autorité ſi impoſante ; mais elle eſt évidemment tranſcrite de Figueroa, dont l'hiſtoire de *Garcia Hurtado de Mendoça, quatriéme Marquis de Cannete*, fut publiée en 1613.

Il y a encore deux extraits de Figueroa, l'un de Coreal, & l'autre par M. Pingré.

La relation de Quiros, comme on doit s'y attendre dans une Lettre, eſt plus ſuccinte ; mais elle renferme des détails qui me feroient croire que Figueroa, qui parle à la troiſiéme perſonne, n'a écrit que d'après cette même relation, à laquelle il a joint d'autres circonſtances ſur le rapport de quelques perſonnes qui avoient été de ce voyage.

La Lettre de Quiros nous informe 1595.
de plusieurs particularités relatives aux personnes employées dans cette expédition: c'est ici le lieu de les rapporter. Lope de la Vega, beau-frere de Mendana, étoit l'Amiral; Pedro Fernandez de Quiros, le premier Pilote; & Pedro Merino Manriquez, Mestre de Camp. Suivant Figueroa, la Capitane fut nommée Saint Jerôme; l'Amirante, Sainte Isabelle; la Galiote, Saint Philippe, Capitaine Philippe Corço; & la Fregate, Sainte Catherine, aux ordres du Lieutenant Alonzo de Leyla; mais Quiros dit qu'elle étoit commandée par le Capitaine Don Lorenso, beau-frere de Mendana.

Le 8 d'Octobre, le Mestre de Camp, Thomas d'Ampuero & Juan de Buy, furent supliciés à l'île de Sainte Croix, comme séditieux. La nuit même qu'on découvrit cette île, l'Amirante se sépara de la flotte, & l'on n'a point eu depuis de nouvelle de ce vaisseau. Le

1595. Général mourut le 18 d'Octobre (*a*). Don Lorenzo ſon beau-frere, qui lui avoit ſuccédé en qualité de Capitaine Général, mourut le 2 de Novembre. Le 18, tout l'équipage étant ſous voile, par ordre de la Gouvernante, Dona Iſabelle Barretos, veuve de Mendana, on s'éloigna de ces îles, où la guerre qu'il falloit ſoutenir contre les Naturels, que les déſordres des Eſpagnols avoient aigris, & ſurtout le défaut de rafraichiſſemens, ne permettoient pas de faire un plus long ſéjour. «

(*a*) » La douleur que ces triſtes événemens cauſerent à Mendana, jointe à la fatigue du voyage & aux traverſes qu'il eſſuyoit ſans ceſſe, le conduiſit en peu de jours au tombeau. Mendana, par ſon teſtament qu'il eut à peine la force de ſigner, nomma pour Gouvernante de la flotte Dona Iſabelle Barettos ſa femme, & Don Laurenzo, ſon beau-frere, pour Capitaine Général. Il mourut le 18 d'Octobre, à une heure après midi, âgé de cinquante-quatre ans. On l'enterra ſur l'île avec toute la pompe que les circonſtances & le lieu pouvoient permettre. « M. Pingré, pag. 41, 42, d'après Figueroa.

Quiros termine sa Lettre à Morga par ces paroles : » Le desir de vous marquer ma déférence, Monsieur, n'est pas le seul motif qui m'engage à vous laisser cet exposé succint de notre expédition, c'est aussi afin qu'il en reste une relation, dans le cas que le vaisseau où je vais m'embarquer vienne à se perdre, & qu'on puisse avoir des lumieres pour continuer ces importantes découvertes. Pour vous, Monsieur, je vous prie d'agréer mes offres de service ; j'aurai lieu, j'espere, de vous convaincre combien elles sont sinceres. Je vous supplie de garder cette relation secrete. Il convient que ces îles demeurent inconnues jusqu'à ce que le Roi soit informé de tous les détails, & qu'il ait donné ses ordres ; car ces îles étant placées entre le Perou, la Nouvelle Espagne & les Philippines, les Anglois pourroient, s'ils en avoient connoissance, y former des établissemens qui seroient d'une 1595.

1595. dangereuſe conſéquence pour l'Eſpagne. «

Arias donne de plus grands éclairciſſemens ſur l'objet du voyage de Mendana en 1595. Suivant cet Auteur, « l'intention étoit d'établir une Colonie à l'île Saint Chriſtophe, pour être de là à portée de découvrir le continent méridional. Mendana reconnut un peu à l'Eſt de Saint Chriſtophe, l'île Sainte Croix, ſous le dixiéme degré Sud. Elle a plus de cent lieues de tour; elle eſt fertile & bien peuplée. « Arias fait auſſi mention des troubles ſurvenus dans l'équipage, de l'exécution de quelques Officiers, & de la mort du Général dans l'île Sainte Croix.

Dans la relation du voyage de Mendana qu'on va mettre ſous les yeux du Lecteur, on a comparé la Lettre de Quiros à Morga, le fragment Eſpagnol de Thevenot, les deux abrégés de Figueroa, l'un par Coreal, & l'autre

l'autre par M. Pingré, avec le récit de Figueroa, & l'on a tiré de ces différens détails une relation suivie. 1595.

» Le Vendredi, 9 Avril 1595 (a), le Général Alvaro Mendana de Neyra fit voile du Callao. Le dessein de l'expédition étoit d'établir une Colonie dans les îles Salomon. Il se rendit dans les vallées de Truxillo & de Sena, pour completter l'équipage & prendre les provisions nécessaires pour ce voyage. Il relâcha à Payta, d'où, après avoir fait de l'eau, il prit son point de départ (b). Sa flotte étoit composée de quatre vaisseaux & de 400 hommes environ. Il fit route à l'Oest-Sud-Oest pour retrouver les îles de sa découverte. Il courut avec les vents de Sud-Est & de Sud-Sud-Est jusques par les neuf dégrés trente minutes de latitude australe. De là, il

(a) Coreal dit le 11 Avril.

(b) Le 16 Juin. Coreal, vol. 2, p. 397.

1595. porta à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt juſqu'à quatorze dégrés Sud ; & changeant alors ſa route, il gouverna à l'Oueſt-quart Nord-Oueſt. Le 21 de Juillet, on obſerva la hauteur méridienne du ſoleil, & l'on ſe trouva par les dix dégrés cinquante minutes de latitude Sud.

A cinq heures du ſoir, on eut la vue d'une île dans le Nord Oueſt-quart-de-Nord, à la diſtance de dix lieues. Le Général lui donna le nom de la Magdelaine. La joie fut générale : on fit chanter un *Te Deum* : on croyoit déja avoir atteint le terme du voyage.

Le lendemain, on s'approcha du rivage ; on vit ſortir d'un port, voiſin d'une montagne, de la bande méridionale de l'île, ſoixante-dix pirogues, montées par environ 400 Indiens. On ne peut pas voir de plus beaux hommes : ils étoient blancs, bien faits, d'un air robuſte & d'une taille ſupérieure à celle des Eſpagnols ; des dents extrê-

mement blanches, des yeux vifs, une belle bouche, les mains & les pieds bien proportionnés, les faiſoient paroître d'une figure très-agréable : ils laiſſent flotter leurs cheveux ſur leurs épaules : pluſieurs étoient peints de rouge. Il y avoit parmi eux des enfans charmans. Tous étoient abſolument nuds ; ils ne ſe couvrent pas même les parties naturelles. On voyoit ſur tous leurs membres, & même ſur le viſage, différens traits d'un bleu foncé. 1595.

Ces Indiens parurent inviter les Eſpagnols à mouiller dans leur port, qu'ils montroient du doigt ; ce port eſt ſous le dixiéme dégré de latitude Sud. Ils parloient haut, & répétoient ſouvent *Atalut*, *Analut*. S'étant approchés des vaiſſeaux, ils offrirent des cocos, des eſpèces de noix, un certain mets reſſemblant à de la pâte, enveloppé dans des feuilles, de bonnes bananes & de l'eau. On en prit un par la main, pour le faire monter à bord.

1595. Les careſſes & les préſens qu'on lui fit, en attirerent d'autres, & bientôt ils ſe trouverent plus de quarante dans la Capitane.

Les Eſpagnols étoient d'une très-médiocre ſtature en comparaiſon de ces Indiens. Le Général diſtribua des chemiſes & quelques veroteries à pluſieurs d'entre eux. Ces préſens furent acceptés avec beaucoup de plaiſir. Tous étoient de la plus grande gaieté : ils danſoient, chantoient & appelloient leurs compagnons. Mais dérobant tout ce qui ſe trouvoit ſous leur main, ils devinrent fort incommodes. Le Général impatienté de leurs tours, leur fit ſigne de ſe retirer. Les voyant s'obſtiner à reſter, il ordonna de faire feu d'une piéce d'artillerie, dans le deſſein de les effrayer : au bruit du canon ils ſauterent dans la mer, & regagnerent leurs pirogues à la nage (*a*). A l'inſ-

(*a*) M. Pingré dit : Un ſeul ſe tenoit ferme au pied

tant ils saisirent leurs armes : les uns agitoient leurs lances d'un air menaçant, les autres les firent voler sur les Espagnols. On fit feu du vaisseau ; il y en eut cinq ou six de tués. Quelques autres Indiens lancerent des pierres avec la fronde. Un Soldat en fut blessé. Les Espagnols auroient tiré sur eux, mais la poudre, humectée par la pluie, ne prenoit pas fort aisément. C'étoit une scène digne d'être observée, que le bruit & le désordre de ces Indiens. En se voyant coucher en joue, les uns se jettoient dans la mer, les autres se 1595.

d'une table, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise, jusqu'à ce qu'un Soldat le blessa à la main de la pointe de son épée ; les autres, auxquels il montra sa blessure, le prirent dans leurs pirogues. Ce fut le signal de la bataille. Les Indiens commencerent par attacher une corde au mât du beaupré du navire, pour le tirer à terre, mais ce fut en vain. Un d'entre eux qui portoit un parasol de feuilles de palmier, les rangea en ordre de bataille. Un autre vieillard, remarquable par la longueur de sa barbe, menaçoit les Espagnols du geste & des yeux.

1595. cachoient derrière leurs compagnons. Le vieillard, qui étoit un des plus intrépides, fut atteint au front d'une balle qui l'étendit roide mort; huit ou neuf autres perdirent la vie; pluſieurs furent bleſſés, & les Indiens ſe retirerent.

La flotte continua d'être ſous voile: on vit bientôt revenir une pirogue, à bord de laquelle étoient trois Indiens, qui helerent les Eſpagnols: l'un d'eux tenoit un rameau verd, c'étoit le ſigne de la paix; ils parurent déſirer qu'on s'arrêtât dans leur port; & ſur le refus, ils s'en retournent après avoir fait préſent de quelques fruits.

Cette île a environ ſix lieues de circuit. Elle eſt haute & eſcarpée du côté de la mer; les montagnes laiſſent entr'elles de belles vallées où ſont les maiſons des habitans: elle parut très-peuplée; car outre ceux qui vinrent dans les pirogues, le rivage étoit encore bordé d'une foule d'Indiens.

Mendana ne reconnut point cette île pour être une de celles qui faisoient l'objet de leur recherche. L'Escadre prolongea la côte méridionale, où est le port. On eut bientôt la vue de trois autres îles, qu'on se proposa de visiter. 1595.

La premiere reçut le nom de Saint Pierre; elle est au Nord-quart-Nord-Oueſt de la Magdelaine, à la distance de dix lieues : elle n'a guères que trois lieues de tour (*a*). Elle se présente sous un aspect très-agréable. Elle est diversifiée par des bois & des prairies; ses terres, assez unies, ne sont pas fort élevées. On ne s'en approcha pas assez pour s'assurer si elle étoit habitée.

Au Nord-Oueſt (*b*) de Saint Pierre, à cinq lieues de distance, est une au-

(*a*) Quatre lieues de tour, suivant le Fragment.

(*b*) Quiros dit Sud Est; ce qui est visiblement une erreur. Probablement il y a dans l'original N. O. & S. E. avec Saint Pierre.

1595. tre île, que le Général nomma la Dominique. La population parut y être nombreuse. Elle a environ quinze lieues de circonférence. Elle gît Nord-Est & Sud-Est. Cette terre offre un coup d'œil enchanteur : des colines en pente douce, des plaines de la plus riante verdure, des plantations de grands arbres qui forment les plus épais ombrages, semblent en faire un séjour délicieux.

Au Sud de la Dominique, à la distance d'un peu plus d'une lieue, est une autre île, d'environ huit lieues de tour (*a*). Elle fut nommée Sainte Christine. L'Escadre fit voile dans le canal qui la sépare de la Dominique. Dans ce canal, où le fond est très-bon, les eaux sont claires & limpides. L'île Sainte Christine est bien peuplée ; ses terres, élevées dans le milieu, forment des montagnes entrecoupées de val-

(*a*) Neuf lieues, suivant le Fragment.

lées; c'eſt dans ces vallées que les In- 1595.
diens conſtruiſent leurs maiſons, à l'ombre des vergers.

Le Général nomma toutes ces îles les Marquiſes de Mendoce, en l'honneur du Marquis de Cannete.

La flotte rangea la Dominique, ſe propoſant de mouiller dans la premiere baie qui ſe préſenteroit. Pluſieurs pirogues ſe détacherent du rivage pour reconnoître les Eſpagnols. Ces Indiens étoient de couleur bronzée; mais plus ou moins foncée dans les uns que dans les autres. Ils pouſſoient des cris & paroiſſoient être du même caractère que ceux qu'on avoit déja vûs. Un vieillard, d'un extérieur impoſant, portoit d'une main un rameau verd, & une piéce d'étoffe blanche de l'autre. Voyant la flotte s'avancer, & craignant qu'elle ne paſſât outre, il cria de nouveau, montrant du doigt la terre où il falloit mouiller. Le Général l'auroit déſiré; mais cela devenoit impraticable:

1595. la baye étoit à l'Eſt, & le vent qui ſouffloit de ce rumb étoit très-frais; d'ailleurs la Frégate, qui rangeoit le rivage de très-près, ne découvrit aucune autre baie où l'ancrage fût ſûr. Elle rapporta que l'île étoit beaucoup plus peuplée qu'on ne l'avoit d'abord imaginé; & qu'il étoit venu à bord un Indien qui avoit montré une force extraordinaire, en ſoulevant ſans peine un veau par les oreilles.

Dans ce même tems quatre Indiens de bonne mine monterent ſur la Capitane. Après y être reſtés quelque tems, l'un d'eux ſe ſaiſit d'une petite chienne, & pouſſant un cri, il ſauterent tous les quatre par-deſſus bord, & nagerent avec la chienne pour regagner leurs pirogues.

Le lendemain, jour de Saint Jacques, le Général envoya la chaloupe avec vingt hommes, aux ordres du Meſtre de Camp, pour prendre les ſondes & reconnoître un mouillage ſur l'île Chriſtine. L'Officier y fit ſa deſ-

cente, rangea sa petite troupe en bataille & marcha tambour battant jusqu'à un village, où voyant les Indiens paisibles, il fit halte, & appella les habitans. Ils vinrent au nombre de trois cent. Les Espagnols, pour ne pas se laisser trop presser par les Indiens qui les environnoient, tracerent une ligne, & leur firent signe de se tenir en dehors. Les Naturels comprirent les signes qu'on leur faisoit, & apporterent de l'eau & divers fruits. Les femmes, qui, au rapport des Espagnols, étoient d'une grande beauté, sortirent de leurs maisons & vinrent familierement s'asseoir avec ces étrangers. 1595.

Le Mestre de Camp montrant aux Indiens quelques piéces à l'eau, leur fit signe d'aller les remplir; mais ils répondirent par d'autres signes aux Espagnols d'y aller eux-mêmes, & prenant quatre de ces piéces, ils prirent la fuite; ce qui obligea de tirer sur eux,

1595. Le 28 Juillet, le Général vint avec sa flotte jetter l'ancre dans le port que le Mestre de Camp avoit reconnu. Il donna à ce port le nom de Madre de Dios. Il est sous le neuviéme dégré & demi de latitude Sud, sur la bande de l'Oueſt (*a*), & à l'abri de tous les vents. L'entrée en est étroite, & sa forme est celle d'un fer à cheval. On trouve à l'entrée trente brasses d'eau fond de sable net, vingt-quatre dans le milieu & douze près du rivage. Du côté du Sud une colline escarpée sur le bord de la mer; plus avant dans les terres, un pic qui en commande plusieurs autres; & du côté du Nord un rocher concave, sont les marques qui peuvent servir à faire reconnoître ce port. Quand on est en face on découvre cinq avenues à travers les arbres; une colline qui s'éleve

(*a*) Quiros nomme l'Est. C'est encore une erreur du Copiste. Il lui donne la même latitude.

dans le fond, & ſépare les deux rivages ; une caſcade qui ſort d'un rocher, & dont le volume d'eau douce eſt de la groſſeur du bras : quelques pas plus loin, un ruiſſeau dont les eaux ſont parfaites ; & ſur ſes bords un village : de ſorte que la caſcade, le village & le ruiſſeau, qui ſont au pied de la colline, ſe trouvent en quelque manière attenans au rivage de la baie du côté du Nord. Il y a auſſi du côté du Sud quelques maiſons, ombragées par une plantation de grands arbres ; mais le côté de l'Eſt, où le ruiſſeau prend ſa ſource, ne préſente que des roches pelées. 1595.

Les Naturels de cette île ſont beaucoup plus olivâtres que ceux de la Magdelaine ; mais leurs armes, leurs pirogues, leur langage & leurs mœurs n'en different pas ſenſiblement.

Quiros parle à peu près de même : » Les habitans de l'île Chriſtine, dit-

1595. il, reſſemblent, par les mœurs & les coutumes, à ceux de la Magdelaine, en different beaucoup par la couleur & la ſtature. Cependant, quoique les hommes y ſoient de couleur bronzée, leurs femmes ont un teint plus clair. La régularité de leurs traits, la fineſſe de leur taille & la beauté de leurs mains leur feroient donner la préférence ſur les plus jolies femmes de Lima. «

Leur village eſt diſpoſé en équerre ſur deux lignes, l'une tirée du Nord au Sud, & l'autre de l'Eſt à l'Oueſt. Le long des maiſons il regne un pavé, & le reſte forme une place ouverte, & bordée d'arbres touffus. Leurs maiſons paroiſſent communes à pluſieurs familles, à en juger d'après le grand nombre de places marquées pour repoſer dans la nuit.

Les femmes y ſont dans l'uſage de ſe couvrir de la poitrine en bas, d'une legère draperie, faite d'écorce de pal-

mier. L'air robuſte des Inſulaires, la ſanté dont ils jouiſſent tous, ne permirent pas aux Eſpagnols de douter de la ſalubrité du climat. Les chaleurs n'y ſont pas exceſſives, mais l'air y eſt ſi ſec que les linges mouillés qu'on laiſſoit ſur terre durant la nuit, ne conſervoient le matin aucune humidité, ſans qu'on eût pris la précaution de les étendre. 1595.

A quelque diſtance de la bourgade étoit une enceinte de paliſſades. L'entrée regardoit l'Oueſt. Dans le milieu on avoit conſtruit une maiſon, dont la porte étoit au Nord. On y voyoit différentes figures de bois mal travaillées, devant leſquelles étoient pluſieurs comeſtibles, entr'autres un cochon, que les Eſpagnols emporterent. Ils alloient auſſi enlever le reſte des proviſions; mais les Indiens les arrêterent, & leur firent ſigne que c'étoit là des offrandes préſentées aux Divinités de ce lieu ſacré, & qu'il conve-

1595. noit d'être reſpectueux & humilié en leur préſence.

Les Indiens voyant un Negre avec les Eſpagnols, montrerent le Sud, faiſant entendre qu'il y avoit des contrées habitées par des peuples de cette couleur; qu'ils alloient quelque fois les combattre; que ces Negres ſe ſervoient de fleches, & que leurs grandes pirogues étoient deſtinées à ces expéditions. Mais la difficulté de ſe comprendre réciproquement s'oppoſoit à ce qu'on pût prendre de grands éclairciſſemens. » Pour moi, ajoute Quiros, ces récits ne me paroiſſent mériter aucune croyance; car leurs plus grandes pirogues ſont peu propres à tenir la mer, & moins encore à faire des voyages de long cours. «

Le Général conduiſit ſa femme à terre pour y entendre la Meſſe. Un grand nombre d'Indiens y aſſiſterent, & tâcherent d'imiter tous les mouvemens des Eſpagnols. Une très-jolie Indienne

Indienne s'assit auprès de Dona Isabelle : la chevelure blonde de cette Dame fixa particulierement ses regards ; elle lui fit signe de couper une boucle de ses beaux cheveux & de la lui donner. Mais voyant qu'Isabelle paroissoit la craindre, elle se retira pour ne pas lui déplaire. 1595.

Le Général visita les environs du port, examina les productions de la contrée, fit bêcher un terrein où l'on sema du maïs devant les Indiens, & après s'être entretenu familierement avec eux, il revint à bord, laissant à terre le Mestre de Camp avec un détachement.

Mendana eut à peine quitté le rivage, que les Espagnols prirent querelle avec les Indiens. L'imprudente conduite de la soldatesque eut des conséquences funestes. Les Insulaires indignés de l'insolence de ces étrangers, qu'ils avoient reçus avec amitié, firent

1595. pleuvoir ſur eux une grêle de pierres & de traits, mais dont il n'y eut qu'un ſoldat de bleſſé. Après cet acte d'hoſtilité, ils déſerterent leur village, ſe retirerent dans les bois avec leurs femmes & leurs enfans. Pourſuivis à travers les bois par les Eſpagnols qui tiroient continuellement ſur eux, ils ſe refugierent ſur les montagnes, & s'y fortifierent.

Les Indiens retranchés ſur trois hauteurs, ſembloient ſe donner des ſignaux ſoir & matin, en pouſſant de grands cris, dont le bruit retentiſſoit dans les vallées. Ils lançoient continuellement des pierres & des traits; mais toute leur envie de nuire ſe réduiſit à de vaines tentatives.

Le Meſtre de Camp prit toutes les précautions qu'exigeoient les circonſtances pour n'être pas ſurpris. Il plaça des gardes pour éclairer les mouvemens des Indiens, & protégea, par

un bon détachement, les travailleurs & les femmes de l'équipage qui ſe divertiſſoient ſur le bord de la mer. 1595.

Les Indiens, convaincus qu'ils avoient de trop foibles armes contre un ennemi ſi redoutable, demanderent la paix. Pluſieurs d'entr'eux ſe préſenterent ſans armes devant les Eſpagnols, & leur offrirent des régimes de bananes & d'autres fruits. Ils parurent demander avec inſtance qu'on leur permît de retourner dans leurs maiſons, ce qu'on leur accorda volontiers. Dès lors ils apporterent au quartier des Eſpagnols toutes ſortes de proviſions, & chercherent à ſe concilier leur bienveillance.

Il y eut un de ces Indiens qui lia une étroite amitié avec l'Aumônier; ils ſe donnoient réciproquement le nom de camarade. Le Prêtre enſeigna à ſon nouvel ami à faire le ſigne de la croix & à prononcer Jeſus Ma-

1595. rie. La paix & l'union s'étoient tellement rétablies, qu'il n'y avoit pas un Eſpagnol qui n'eût ſon ami particulier: ils ſe promenoient familierement enſemble, & ne ſe ſéparoient qu'en ſe ſerrant la main, & en ſe nommant *Amigos*: & tous virent avec chagrin les préparatifs du départ des Eſpagnols.

Les habitans de cette contrée ſe nourriſſent de viande, de poiſſon & de fruit. Les animaux les plus communs ſont les cochons & les poules. Les principales productions de l'île ſont le coco, la banane, le fruit à pain, la canne à ſucre, &c. » Mais de tous les fruits qui croiſſent ſur cette terre, dit Quiros, le plus excellent eſt le fruit à pain. L'arbre qui porte ce fruit précieux eſt à peu près de la groſſeur d'un chêne: ſes feuilles, profondément dentelées, reſſemblent beaucoup à celles du figuier: le fruit, d'une forme preſ-

que oblongue, a d'ordinaire sept à huit pouces de diametre : il est d'abord d'un verd clair, & devient d'un verd foncé en murissant : sa surface est reticulée comme celle de la pomme de pin : il va en s'élargissant vers le pedoncule. Tout se mange dans ce fruit, à l'exception de l'écorce. La chair en est blanche, saine & nourissante. Ce fruit parut si excellent aux Espagnols, qu'ils le nommerent Blanc-manger. Il est très-sain & très-nourrissant. La manière la plus ordinaire de le manger est de le couper par tranches & de le faire griller ; alors il a toute la saveur de l'artichaud. « On ne s'arrêtera pas à décrire les autres espèces de fruit, dont on peut trouver d'exactes descriptions dans les Dictionnaires d'Histoire Naturelle. 1595.

Le Général prit possession des quatres îles au nom du Roi d'Espagne. Il fit élever quatre Croix sur le rivage, sur l'une desquelles on grava l'année

1595. du voyage & le jour de prise de possession.

L'Escadre ayant fait de l'eau & du bois, apareilla le 5 d'Août, & fit voile pour les îles qu'on se proposoit de découvrir. En quittant l'île Christine, on courut à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, ayant les vents à l'Est & à l'Est-Sud-Est. Après trois ou quatre jours de navigation, le Général annonça que ce jour même on auroit connoissance de la terre qu'on cherchoit (*a*). Cette nouvelle répandoit beaucoup de joie dans l'équipage; chacun observoit avec

(*a*) On ne conçoit pas, dit M. Pingré, comment Mendana pouvoit espérer de voir sitôt les îles Salomon. Il assuroit, selon le témoignage de Quiros, que ces îles étoient à 1500 lieues de Lima, il n'en avoit encore fait que 1000 aux Marquises de Mendoce; or 500 lieues Espagnoles ne se font pas en trois ou quatre jours. Ce qui est encore moins croyable, c'est la disette d'eau & de vivres, après dix ou douze jours de navigation. Je soupçonnerois que cet article est déplacé dans Figueroa, & que son véritable lieu ne devroit être qu'après la rencontre des îles de Saint Bernard.

toute l'attention poſſible pour découvrir cette terre promiſe ; mais on n'apperçut rien, & il ſe paſſa pluſieurs jours ſans avoir la vue d'aucune côte. L'équipage, trompé dans ſon attente, ſe décourageoit. Le beſoin d'eau & de proviſions, qu'on n'avoit pas ménagées, croyant toucher inceſſamment au port, commençoit à ſe faire ſentir ; & déja le ſcorbut faiſoit les plus grands ravages. 1595.

On avoit déja fait quatre cent lieues entre les directions de l'Eſt-quart-Sud-Oueſt & l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt, lorſque le Dimanche, 20 Août, on eut connoiſſance de quatre îles baſſes, d'une plage ſablonneuſe, mais couvertes d'arbres, entre leſquels les cocotiers ſe faiſoient remarquer par leur grande élévation. Une bature qui s'étend du Sud-Eſt juſqu'au Nord en paſſant par l'Eſt en défend l'accès dans cette partie. Les quatre îles enſemble n'ont pas plus de douze lieues de

1595. tour (*a*). On ne les approcha pas assez pour découvrir si elles étoient habitées. Elles sont par les dix dégrés quarante-cinq minutes de latitude Sud. On leur donna le nom d'îles Saint Bernard ; c'étoit le jour de la découverte.

Après avoir quitté ces îles, les vents, qu'on avoit eu à l'Est & à l'Est Sud-Est, se fixerent au Sud-Est. De tems à autres il y eut des grains de pluie,

(*a*) Le Fragment dit: le 20 d'Août, au point du jour, les vaisseaux se trouverent à la vue de quatre îles basses, sablonneuses, couvertes de Palmiers & d'autres arbres. Les quatre îles ensemble paroissoient avoir environ huit lieues de circuit: elles sont disposées en quarré. Du Sud-Ouest au Nord-Est, en passant par l'Est, elles sont défendues par un recif qui les rend inaccessibles dans cette partie. On ne sut point si ces îles avoient des habitans. Les gens de la Galiote assuroient qu'ils avoient vû deux pirogues ; mais on s'imagina que le desir d'y prendre terre le leur faisoit dire. Elles sont par les dix dégrés quinze minutes de latitude méridionale, à 1400 lieues à l'Ouest de Lima ; c'est-à-dire, vers le deux cent vingtiéme dégré de longitude.

& le ciel se couvroit d'épais nuages diversement coloriés, qui présentoient des figures si bizarres, qu'on employoit une grande partie du tems à les observer. Ces nuages, qui se montroient constament du même côté, & qui souvent subsistoient des journées entieres sans se disperser, firent croire qu'on étoit dans le voisinage de quelque terre. On continua de courir à l'Oueſt, & à ses deux quarts au Nord-Oueſt & au Sud-Oueſt, s'entretenant constament entre le dixiéme & le onziéme dégré Sud, conformément aux instructions du Général, qui vouloit qu'on ne dépassât ni le douziéme ni le huitiéme. 1595.

Le Mardi 29 Août, on eut la vue d'une petite île ronde, à fleur d'eau, boisée, & d'environ une lieue de circonférence : un recif, qui en faisoit le tour, la rendoit inaccessible. Le Général ordonna à la Fregate & à la Galiote de ranger le recif & de passer

1595. en dedans, s'il se présentoit quelque coupure, afin d'y faire de l'eau & du bois, dont l'Amirante avoit le plus grand besoin. Ils laissèrent tomber l'ancre par dix brasses d'eau, & donnerent à la Capitane le signal de s'éloigner; parce que le fond, semé de brisans, que la limpidité de l'eau laissoit appercevoir, étoit encore si inégal, que de cent brasses, il s'élevoit tout d'un coup à dix, sans pouvoir trouver de sonde l'instant d'après. Les vaisseaux, engagés dans ces écueils, coururent le plus grand danger; on se hâta de regagner le large.

Cette île fut nommée la Solitaire, parce qu'elle étoit isolée. Sa position est par les dix dégrés quarante minutes de latitude australe, à quinze cent trente-cinq lieues à l'Oueſt de Lima.

On continua de faire voile dans la même direction; mais l'impatience gagnoit les gens de l'équipage; les uns croyoient qu'on ne rencontreroit pas

ces prétendues îles; les autres, qu'on ne ſavoit pas même où l'on alloit; & chacun diſoit ſon ſentiment. Ces murmures indiſpoſoient le Général. 1595.

Cependant on pourſuivoit la route: le 7 Septembre on courut droit à l'Oueſt du monde ſous une ſeule voile majeure, avec les vents du Sud-Eſt grand frais. On vit de l'avant le ciel ſe couvrir de ſombres nuages: en conſéquence le premier Pilote fit précéder les gros vaiſſeaux par la Galiote & la Fregate, avec ordre de marcher à la vue l'une de l'autre ſans s'écarter de la Capitane; & ſi elles découvroient la terre ou des briſans, d'en avertir par des ſignaux, auxquels on ne manqueroit pas de répondre. Cet ordre fut mal gardé: leurs craintes furent ſi vives, qu'auſſitôt que la nuit fut fermée elles reſterent en arrière. La Capitane s'avança avec les précautions que peut dicter la prudence dans une nuit ſi obſcure. Vers les neuf heures on ap-

1595. perçut l'Amirante: à onze heures un gros nuage noir couvrit l'horiſon du côté de bas-bord. L'Officier de quart ne ſavoit pas ſi ce qu'on prenoit pour un nuage n'étoit pas la terre ; mais à l'inſtant même le nuage creva, & la pluie tomba avec violence. Ce grain paſſé, on eut diſtinctement la vue de la terre : la Capitane n'en étoit pas éloignée de plus d'une lieue. Cette nouvelle cauſa une joie générale : chacun s'empreſſoit de reconnoître cette terre, ſi long-tems attendue. La Capitane mit en travers & fit des ſignaux aux autres vaiſſeaux ; la Fregate & la Galiote répondirent, mais l'Amirante étoit diſparue ; & jamais depuis on n'a eu de nouvelles de ce vaiſſeau.

L'île qu'on avoit découverte vers minuit a de quatre-vingt-dix à cent lieues de circonférence : elle gît Eſt-Sud-Eſt & Oueſt-Nord-Oueſt : ſa diſtance de Lima eſt de dix-huit cent lieues. Elle eſt couverte d'arbres juſ-

que sur la cime des plus hautes mon- 1595.
tagnes. Les bois sont si épais qu'on ne découvre le sol que dans les endroits que les Indiens ont défrichés pour leurs plantations. On mouilla dans un port de la bande du Nord, sous le dixiéme dégré de latitude.

Au Nord de ce port, à la distance d'environ sept lieues, est une île qui se présente sous l'apparence de deux montagnes ; l'une taillée en cône, vomit de son sommet des flâmes continuelles ; l'autre a près de trois lieues de circonférence : les bords de cette île sont escarpés & n'offrent pas une baie, pas la moindre crique où l'on puisse descendre. On n'y voit aucune verdure ; le roc y montre par-tout sa nudité aride : un bruit semblable à celui du tonnerre grondoit dans l'intérieur.

Au Nord-Est de ce volcan sont quelques petites îles peuplées, & comme entourées d'une chaîne d'écueils qui

1595. s'étend au loin. La distance du volcan à ces îles est de sept ou huit lieues ; & les écueils se prolongent dans le Nord-Oueſt. Ils sont extrêmement multipliés, au rapport de ceux qu'on envoya pour les reconnoître. On voit aussi autour de la grande île plusieurs petites îles & quelques autres plus considérables, toutes habitées : au Sud-Est des plus grandes on en découvrit encore une autre d'une moindre étendue.

L'île principale reçut le nom de Sainte Croix. Le Général envoya la Fregate pour reconnoître le volcan, & chercher l'Amirante. Cette recherche, & deux autres qu'on fit pour la trouver, furent infructueuses. Ce fut dans ces recherches qu'on découvrit les brisans dont on vient de faire mention.

Comme les vaisseaux s'approchoient de la terre, on vit arriver une petite pirogue à la voile, qui fut bientôt sui-

vie de plus de cinquante autres. Les Indiens pouſſoient de grands cris, & ſembloient, par leurs ſignes, appeller les gens des vaiſſeaux, qui leur répondirent par d'autres ſignes, pour les inviter à s'approcher, mais en même tems ils ſe tinrent ſur leurs gardes. 1595.

Lorſque les pirogues furent à portée, on découvrit que ces peuples ſont auſſi noirs que les Negres d'Afrique. Tous avoient des cheveux crêpus, qu'ils teignent en blanc, en jaune, en rouge & en d'autres couleurs. Ils ſe raſent le devant de la tête, & l'uſage du betel leur rougit les dents. Ils étoient nuds, à l'exception des parties naturelles, qu'ils couvrent d'une étoffe très-fine. La plûpart avoient le corps tacheté de diverſes couleurs, mais ſurtout d'un noir luiſant. Ils s'impriment ſur le viſage & les autres membres divers traits différemment deſſinés, mais ineffaçables. Ils portent

1595. des colliers, des bracelets, des ceintures, faits avec des dents de poiſſons, de la nacre de perle & d'autres coquillages. Leurs pirogues ſont petites, & pour l'ordinaire accouplées.

Tous ces Indiens étoient armés d'arcs, de fleches, de ſabres de bois-de fer, de pierres, de lances & d'autres armes de trait. Leurs fleches ſont des roſeaux armés d'une longue pointe d'os ou de bois durci au feu; ces pointes, toujours très-aigues, ſont quelquefois quarrées & garnies ſur les arrêtes de petites pointes couchées en arrière, pour rendre la bleſſure plus dangereuſe.

Mendana, en les voyant, les prit pour les habitans des îles Salomon, qu'il crut avoir enfin trouvées; mais en leur adreſſant la parole, dans la langue qu'il avoit appriſe dans ſon premier voyage, pour ſavoir d'eux ſi ce n'étoit pas là une telle île: ces Inſulaires ne le comprirent point, & lui-même

même n'entendoit pas un seul mot de leur langage. 1595.

Les Indiens considéroient les vaisseaux d'un air de surprise. On ne put jamais persuader à aucun d'eux de monter à bord. Les pirogues tournerent quelque tems autour des vaisseaux & se rassemblerent ensuite comme pour tenir conseil. Le résultat de cette conférence fut de se disposer au combat. Un vieillard, qui sembloit être leur chef, les animoit de la voix & du geste. A l'instant on les vit saisir leurs arcs & leurs fleches. Le vieillard étoit l'âme de tous leurs mouvemens; ses ordres passoient rapidement à toutes les pirogues.

Ils furent quelque tems irrésolus, mais bientôt ils pousserent un grand cri, & firent voler sur les vaisseaux une nuée de fleches, qui ne blesserent personne. Les Espagnols, qui étoient prêts à tirer, firent feu; à cette premiere décharge, un Indien tomba

1595. roide mort, plusieurs furent blessés ; & les autres, jettant leurs armes, saisirent leurs pagaies & ramerent vers le rivage avec précipitation & dans le plus grand désordre.

On courut plusieurs bordées, & la Fregate rangea la côte pour découvrir un endroit favorable à la descente, après laquelle soupiroit l'équipage excédé de fatigues.

La Fregate reconnut une baie, & revint sans avoir apperçu l'Amirante, dont la séparation causoit les plus vives inquiétudes.

Les trois vaisseaux laisserent tomber l'ancre à l'entrée de la baie, où quelques rochers leur procuroient une espèce d'abri. Le fond étoit de roche & de mauvaise tenue. Dans le flot, la Capitane chassa sur ses ancres ; il étoit alors dix heures du soir. Ce vaisseau courut le plus grand risque de se briser sur les rochers. Le tumulte & la confusion étoient extrêmes : le dan-

ger, déja certain, augmentoit encore dans l'obscurité d'une nuit profonde. Le Général accourut sur le pont, encouragea les matelots, qui croyoient déja leur perte assurée, & leur fit faire des manœuvres si promptes & si sûres, qu'en un moment les ancres furent amenés, les voiles dehors & le vaisseau au large. 1595.

Dès l'aube du jour, le Général s'embarqua sur la Galiote pour reconnoître un mouillage. Quiros en découvrit un, situé au Nord-Oueſt du volcan (*a*). Ce port étoit petit, mais on s'y trouvoit à l'abri des vents du Sud-Eſt, avec douze brasses d'eau. Il étoit commode pour y faire du bois

(*a*) M. Pingré observe très-bien que cette situation est impossible. » L'île de Sainte Croix, dit-il, est au Sud du volcan ; pourroit-il donc se faire que ce petit port fût au Nord-Oueſt du même volcan ? & ne faudroit-il pas lire ici *Sud-Oueſt*, au lieu de Nord-Oueſt ? J'imagine qu'il faudroit plutôt lire Nord-Oueſt & Sud-Oueſt. « Coreal dit au Nord-Oueſt, mais dans un sens tout différent.

1595. & de l'eau. Une belle riviere venoit s'y décharger, & dans le voiſinage étoit une bourgade.

La nuit, déja cloſe, ne permit pas d'y entrer : on laiſſa tomber l'ancre à une pointe de l'entrée, & l'on envoya douze Soldats, aux ordres d'un Sergent, pour s'aſſurer du port. Les Indiens ſortirent de leur bourg, & les attaquerent ſi vigoureuſement qu'ils furent forcés de ſe retrancher dans une maiſon qu'ils trouverent. L'artillerie du vaiſſeau arrêta les Inſulaires & les diſperſa. Le bateau alla reprendre la petite troupe. On tint la mer toute la nuit. Le jour ſuivant Mendana trouva un meilleur port, à l'abri de tous les vents. Il y laiſſa tomber l'ancre ſur quinze braſſes d'eau, fond de vaſe, près du rivage, d'une riviere & d'un bourg, où toute la nuit on entendit les divertiſſemens des Indiens, qui danſoient au ſon des tambours & de quelques autres inſtrumens.

Lorſqu'on fut à l'ancre, les Indiens accoururent pour voir les vaiſſeaux : la plûpart avoient la tête parée de fleurs. A la perſuaſion des gens de l'équipage, pluſieurs ſe rendirent à bord de la Capitane, ayant laiſſé leurs armes dans leurs pirogues. De ce nombre étoit un Indien de bonne mine, quoiqu'âgé d'environ ſoixante ans : à ſa parure & aux reſpects que lui marquoient les Inſulaires, on ne douta pas que ce ne fût un de leurs principaux chefs. 1595.

Le Général l'accueillit d'une maniere affectueuſe : il le prit par la main, & lui fit entendre qu'il étoit le Commandant de la petite flotte. L'Indien dit qu'il ſe nommoit Malopé ; & moi, Mendana, répondit le Général. A l'inſtant l'Indien lui fit entendre qu'il falloit faire un échange de noms ; qu'il ſe nommeroit déſormais Mendana, ſi le Général vouloit accepter celui de Malopé.

L'échange parut combler de joie cet

1595. aimable vieillard. Il dit auſſi qu'il s'appelloit Taurique, & l'on comprit que ce nom ſignifioit Cacique ou Chef.

Mendana lui fit préſent de quelques colifichets de peu de valeur, que ce chef accepta avec reconnoiſſance. Les Soldats firent auſſi de petits préſens aux autres Indiens: tout ce qu'on voulut leur donner, ils le pendirent à leur cou comme un ornement.

Les Indiens fréquentoient continuellement le quartier des Eſpagnols, & leur apportoient divers rafraichiſſemens. Cette bonne intelligence ne fut pas de longue durée. Malopé, qui faiſoit de fréquentes viſites au Général qu'il paroiſſoit avoir pris en ſingulière affection, vint un jour à bord: près de cinquante pirogues, au fond deſquelles les Indiens avoient caché leurs armes, arriverent preſque en même tems: ils attendoient Malopé qui étoit dans la Capitane. Ce Chef, voyant un Soldat prendre un mouſquet, ſortit bruſque-

ment du vaiſſeau, ſe rembarqua dans ſa pirogue ſans qu'on pût le retenir, & s'éloigna précipitament, ſuivi de toutes les autres pirogues. 1595.

Toute la nuit les Indiens entretinrent des feux de l'autre côté de la baie. Le reſte du jour on avoit vu les pirogues aller & venir d'un village à l'autre, & faire une diligence incroyable. Ces apparences n'annonçoient pas des diſpoſitions pacifiques. On ne demeura pas long-tems dans l'incertitude. Le matin, l'équipage de la Galiote étant allé à terre dans leur chaloupe pour y faire de l'eau, les Indiens, qui s'étoient cachés dans le bois, les attaquerent & les pourſuivirent à coup de fleches juſqu'à leur bateau; mais le feu de la mouſqueterie les contraignit de ſe retirer.

Le Général voulut tirer vengeance de cette perfidie. Il envoya à terre un détachement de trente Soldats, com-

1595. mandés par le Meſtre de Camp, avec ordre de faire aux Indiens tout le mal poſſible. Les Indiens ſe défendirent avec courage, mais voyant tomber cinq des leurs, ils prirent la fuite. Les Eſpagnols brûlerent pluſieurs maiſons, couperent les arbres fruitiers, mirent en piéces un grand nombre de pirogues & retournerent à bord ſans avoir perdu un ſeul homme.

Ce même jour le Général donna ordre à Don Lorenzo d'aller avec la Fregate à la recherche de l'Amiral. Il lui enjoignit de faire le tour de la partie de l'île qu'on n'avoit pas encore viſitée, & quand il ſeroit arrivé à l'endroit où l'on avoit laiſſé tomber l'ancre au moment de la découverte, de faire route de l'Oueſt au Nord-Oueſt, & de prendre connoiſſance de tout ce qu'il y auroit à obſerver dans cette navigation.

Le Meſtre de Camp reçut encore

ordre de se tenir prêt avec quarante hommes pour faire une nouvelle incursion dans la contrée. Les Indiens surpris dans un village voisin, se défendirent tant bien que mal : plusieurs restèrent sur la place ; on mit le feu aux maisons, & les Espagnols revinrent de cette expédition avec deux hommes blessés. 1595.

Malopé, à qui appartenoit le village qu'on avoit livré aux flâmes, se rendit le soir à bord de la Capitane, & se plaignit amèrement au Général d'être traité en ennemi ; faisant entendre que c'étoit les Indiens de l'autre côté de la baye qui avoient commis les premieres hostilités, & qu'il étoit prêt à se joindre aux Espagnols pour punir les agresseurs. Le Général chercha à à le consoler, & lui fit de nouvelles protestations d'amitié.

Le 21 Septembre on quitta ce port pour aller mouiller dans un autre plus grand & plus commode, situé à une

1595. demie lieue plus loin dans la même baie.

Comme on faiſoit voile pour ſe rendre dans ce nouveau port, Don Lorenzo arriva. Il informa le Général qu'en côtoyant l'île, conformément à ſes inſtructions, il avoit trouvé une baie où le mouillage étoit auſſi bon que dans celle où l'on étoit à l'ancre, mais qu'il y avoit vû une plus grande quantité de pirogues, & une population plus nombreuſe: que cette derniere giſſoit Nord & Sud avec la premiere. Il ajouta qu'un peu plus avant il avoit pris connoiſſance de deux îles de moyenne grandeur, très-peuplées, & à une très-petite diſtance de la grande; qu'il en avoit obſervé une autre dans la partie du Sud-Eſt, diſtante d'environ huit lieues, & d'une circonférence à peu près de cette étendue: qu'à la diſtance d'environ neuf ou dix lieues à l'Oueſt Nord-Oueſt du lieu où la nuit les avoit ſurpris à la

premiere vue de la terre, il avoit reconnu trois îles, plantées d'arbres fruitiers, peuplées d'une nation mulâtre, de couleur claire, & bordées de recifs de corail, qui s'étendent dans l'Oueſt-Nord-Oueſt à perte de vue; mais que ſur toute ſa route, il n'avoit pas découvert la plus légère trace de l'Amirante. 1595.

Les vaiſſeaux jetterent l'ancre dans le ſecond port. Cette même nuit, les Indiens ne ceſſerent pas de pouſſer des cris: le jour étoit à peine naiſſant qu'on les vit s'avancer au nombre de cinq cent. Arrivés ſur le rivage le plus voiſin des vaiſſeaux, ils tirerent des fleches ſur les Eſpagnols, & ſe trouvant trop éloignés pour les atteindre, ils ſe jetterent à la nage, ſe ſaiſirent des bouées, & s'efforcerent de trainer les vaiſſeaux à terre.

Le Général crut devoir les punir de cette hardieſſe. Il donna ordre à Lorenzo de ſe mettre dans la chaloupe

1595. avec quinze Soldats, & de marcher contre les Indiens. Les Mouſquetaires & les rameurs étoient couverts de boucliers; mais malgré cette précaution deux Eſpagnols furent percés de fleches. Les Indiens voyant deux ou trois des leurs étendus par terre, prirent la fuite en enlevant leurs morts.

Le jour ſuivant, 23 Septembre, le Meſtre de Camp propoſa de nétoyer un terrein qui ſe trouvoit dans le voiſinage d'une belle ſource, pour l'établiſſement de la Colonie. Le choix du terrein ne fut pas généralement approuvé des Soldats. Quelques uns de ceux qui le croyoient mal ſain, en porterent leur plainte au Général, & le ſupplierent de les laiſſer plutôt s'établir dans quelque bourgade d'habitans. Mendana ſe rendit ſur le rivage. On délibéra ſur le choix du terrein: le plus grand nombre des Soldats étoient de l'avis du Meſtre de Camp, & avoient déja commencé le travail.

Le deſſein de Mendana auroit été d'établir la Colonie ſur une pointe raſe à l'entrée de la baie; mais il ne voulut pas interrompre le travail que les Soldats avoient déja fait. Les ouvrages furent bientôt achevés, & chacun eut ſa maiſon où il s'arrangea de ſon mieux. 1595.

Quiros nous apprend que l'établiſſement fut fait près d'une ſource que les Indiens voulurent défendre; mais qu'ils ſe déſiſterent de ce deſſein en voyant la ſupériorité des armes des Eſpagnols, dont il blâme la conduite à l'égard des Inſulaires; particulierement pour avoir tué Malopé, le Chef de l'île, & l'ami du Général, dans le tems même que les deux nations vivoient en bonne intelligence.

Cette baie, que le Général nomma la Gracieuſe, par la ſûreté & la commodité qu'elle offre aux vaiſſeaux, court Eſt quart-Nord-Eſt & Sud-quart-Sud-Oueſt. Elle ſe trouve dans la par-

1595. tie la plus occidentale de l'île sur la côte septentrionale, & au Sud du volcan dont on a déja fait mention. Son entrée a bien une demie lieue de largeur. Une bature qui est sur le côté de l'Est, laisse néanmoins un libre passage.

La baie est formée par une île (*a*) qui est à la partie occidentale. Sa circonférence est d'environ quatre lieues. Elle est extrêmement fertile, très-peuplée dans toute son étendue. Elle est à un très-petit éloignement de la grande île. La distance qui les sépare est semée de roches, de bas-fonds, qui laissent entr'eux des canaux étroits, où il ne peut passer que des bateaux.

Le port est dans le fond de la baie entre une fontaine dont les eaux transparentes jaillissent des rochers, & une riviere de grandeur médiocre.

(*a*) Cette île paroît être celle qu'on nomma dans la suite le Jardin.

La ſituation de ce port eſt par les dix dégrés vingt minutes de latitude auſtrale, à 1850 lieues de Lima. Du côté du Sud-Eſt, les vaiſſeaux y ſont expoſés à des coups de vents qui ne peuvent leur cauſer aucun dommage. Dans toute l'étendue du port on trouve un fond de vaſe, & depuis quarante juſqu'à vingt braſſes d'eau dans la proximité du rivage. 1595.

Les Eſpagnols ſéjournerent deux mois & huit jours à Sainte Croix. Quelques Soldats mal intentionnés tuerent Malopé, ce Cacique, ami de Mendana. Juſques-là les Eſpagnols avoient eu des amis & des ennemis : les premiers, outrés de la mort de leur chef, ne ſe contenterent pas de pleurer ſa perte, en public & en particulier, & d'interrompre les ſecours qu'ils donnoient aux Eſpagnols ; ils ſe déterminerent même à les traverſer de tout leur pouvoir. En vain Mendana crut les fléchir par la punition du coupa-

1595. ble, exécuté à mort, il ne fut pas poſſible de les faire revenir.

Il y eut des ſéditions. Le Meſtre de Camp, convaincu de les avoir excitées ou fomentées, fut condamné à mort avec ſes complices.

Suivant la lettre de Quiros, » Le Lundi 8 Septembre le Général condamna le Meſtre de Camp & Thomas de Ampuero à avoir la tête tranchée, & Jean de Buy, Enſeigne, à être pendu. Il inclinoit encore à faire juſticier deux autres amis du Meſtre de Camp; mais nous parvinmes à obtenir leur grace. Ils étoient convaincus d'avoir excité les Soldats à abandonner l'établiſſement: leur conduite d'ailleurs avoit été très-irréguliere & très-répréhenſible. «

Les Habitans de cette île different peu des Negres d'Afrique pour la couleur. Les pirogues dont ils ſe ſervent pour naviguer ſur leurs côtes ne ſont que des troncs d'arbres creuſés au feu; mais

mais celles qui ſont deſtinées aux voyages ſont grandes & d'une conſtruction bien entendue. 1595.

Les productions de l'île ſont des cochons en très-grand nombre, des poules qui perchent & ſe nourriſſent ſur les arbres, des pigeons ramiers, des tourterelles, des perdrix, des oies, des hérons blancs & gris, des hirondelles & d'autres oiſeaux qu'on ne reconnut pas. On ne vit guères d'autres inſectes que des lézards & quelques fourmis : on n'apperçut point de mouſtiques, ce qui eſt ſurprenant à une ſi petite latitude.

La mer nourrit beaucoup de ſortes de poiſſons : les Indiens les pêchent avec une eſpèce de tramail fait avec un fil qui paroît être du fil de pit ; des morceaux d'un bois léger tiennent lieu de liége, des pierres ſervent de plomb. On trouve ſur cette île un nombre infini de bananes de ſix ou ſept eſpèces, beaucoup de cocotiers & de

1595. cannes de ſucre, d'excellentes amandes de deux eſpèces, l'une eſt particulierement remarquable par la forme triangulaire de ſon brou & la groſſeur de ſon fruit, qui eſt d'un très-bon gout; des pommes de pin (*a*) groſſes comme la tête, renferment un pignon de la groſſeur des amandes d'Eſpagne; les feuilles de l'arbre qui les porte ſont en petit nombre, mais fort grandes.

La contrée produit auſſi les mêmes fruits que les Marquiſes de Mendoce; les mêmes eſpèces de noix & de chataignes, & ſurtout le fruit à pain que les Eſpagnols nommoient le Blanc-Manger. Un autre fruit fut appellé Pomme

(*a*) Cet arbre paroît être le Caldera : il eſt cultivé aux Nicobars, îles ſituées à l'entrée du golphe de Bengale; il a preſque l'élévation & la groſſeur d'un chêne : ſon fruit eſt beaucoup plus gros qu'on ne le décrit ici. Il fait la principale nourriture des habitans, qui lui donnent le nom de Melory; les pignons ſont les amandes les plus délicieuſes qu'on puiſſe manger.

de Renette ; il croît ſur des arbres fort hauts : près de ces pommes en naiſſent d'autres qui n'ont pas le même dégré de bonté, & qui ont beaucoup de reſſemblance avec la pomme-poire. 1595.

Il y a trois ou quatre eſpèces de racines qui tiennent lieu de pain ; on peut les manger bouillies ou roties. Les Indiens les réduiſent en une pâte qu'ils font cuire au four ou ſecher au ſoleil. Cette eſpèce de biſcuit, dont ils font de grandes proviſions, eſt très-nouriſſante. L'oſier ſert de corde à ces Inſulaires.

Le gingembre croît naturellement ſur cette terre, ſans aucune culture. On trouve des limaçons curieux, tels que ceux qu'on apporte de la Chine, & diverſes eſpèces de perles. En un mot, cette île eſt fertile, bien cultivée & fort peuplée.

La température de l'air y eſt telle qu'elle a coutume de l'être par cette latitude : on y entendit du tonnerre,

1595. on y vit des éclairs, on y essuya beaucoup de grains, mais on n'y éprouva que peu de vents. Ses terres ne sont pas fort élevées : il y a cependant des chaînes de montagnes, des vallées & des plaines.

La mort de Malopé avoit tellement animé les Indiens contre les Espagnols, qu'ils en poursuivoient la vengeance avec fureur. Don Lorenzo, devenu, par la mort de Mendana, Capitaine général sous les ordres de la Gouvernante Dona Isabelle, conçut le projet d'envoyer un matin vingt Soldats commandés par un Officier, pour se saisir de quelques jeunes Indiens. Il se proposoit de leur faire apprendre la langue Espagnole. Ils partirent dans une chaloupe.

Les Indiens accoururent pour s'opposer au débarquement : les Espagnols l'exécuterent, mais ils furent vigoureusement assaillis. Don Lorenzo vint à leur secours & fut blessé à la

jambe. Les Eſpagnols ramaſſoient les fleches & donnoient de leur pointe contre leurs boucliers & leurs armures, pour faire croire aux Indiens qu'ils étoient invulnérables. Les Indiens leur faiſoient ſigne d'en faire de même contre leurs yeux & leurs jambes, ce que les Eſpagnols n'étoient pas tentés de faire. Leurs ennemis en conclurent qu'ils devoient les tirer aux jambes & au viſage ; & ils réuſſirent à en bleſſer pluſieurs. 1595.

Don Lorenzo, après avoir pourvu de ſon mieux aux beſoins du camp, retourna à ſon bord, & envoya pour la troiſiéme fois le Capitaine de l'Artillerie avec la Fregate à la recherche de l'Amiral. Ce Capitaine, à ſon retour, amena huit jeunes gens, bien faits. Il rapporta de cette courſe quelques grandes coquilles d'huitres perlieres qu'il avoit enlevées d'une des trois petites îles, environnées de recifs & dont on a fait mention. On ſe ſaiſit auſſi

1595. de trois Indiennes avec ſix enfans ſur l'île de Sainte Croix. On prétendoit les garder en otage pour mettre fin aux déſordres que les Naturels ne ceſſoient de commettre. Les maris vinrent les viſiter pluſieurs fois : pluſieurs autres Inſulaires ſe joignirent à eux : ils les redemanderent ; on les rendit. Les Indiens partirent, à ce qu'il parut, ſatisfaits & reconnoiſſans.

La bleſſure de Don Lorenzo empira : il mourut le 2 de Novembre. Il fut pleuré & enterré avec les mêmes cérémonies que Mendana.

L'équipage étoit excédé de fatigues & de maladies. Une poignée d Indiens auroit ſuffi pour achever la ruine du nouvel établiſſement. Il fut donc réſolu d'y renoncer. On fit de l'eau & du bois, & tous ſe rembarquerent le 7 de Novembre.

Louis Andrada, envoyé le même jour pour faire les proviſions de bouche néceſſaires, deſcendit ſur une pe-

tite île qu'il nomma la Guerta (le Jardin), à cause de sa beauté & de sa fertilité. Quiros, qui vint visiter cette même île après le retour d'Andrada, manqua de s'y perdre durant la nuit: il revint le lendemain à bord de la Capitane. 1595.

La Gouvernante assembla les Pilotes; leur dit que son intention étoit de quitter cette île, pour aller à la recherche de celle de Saint Christophe, où l'Amiral auroit peut-être relâché; de faire ensuite voile pour Manille dans le dessein de recruter l'équipage, & de revenir mettre la derniere main à cet établissement. Elle voulut que chacun donnât son avis. Ils le firent par écrit & le signerent; tous étoient conformes à celui de la Gouvernante. Quiros ajouta au sien qu'il s'engageoit à ne point abandonner la Gouvernante, si l'on revenoit dans l'intention d'établir une Colonie à l'île de Sainte Croix.

Le soir Quiros fut à bord de la

1595. Fregate & de la Galiote, pour y laiſſer les proviſions néceſſaires, & pour y donner les ordres convenables ſur la route qu'on devoit tenir. A la nuit on alla à terre pour enlever le corps de Mendana, & le conduire dans la Fregate juſqu'à Manille.

Quiros dit : » Nous appareillames de la baie la Gracieuſe le 18 Novembre, & nous fimes voile à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt pour l'île Saint Chriſtophe, ou pour voir ſi nous pourrions la découvrir; car tels étoient les ordres de la Gouvernante. On n'eut connoiſſance d'aucune terre dans les deux premiers jours de navigation; & alors la Gouvernante, pour ſe conformer aux vœux de tout l'équipage, m'ordonna de faire route pour Manille. Entre les cinq dégrés Sud & les cinq dégrés Nord, nous eumes des calmes & des vents contraires. Arrivés par les ſix dégrés Nord, nous eumes connoiſſance d'une île d'environ vingt-

cinq lieues de circuit, couverte d'arbres & fort peuplée. Les habitans reſſembloient beaucoup à ceux des Larrons. « 1595.

M. Pingré, d'après Figueroa, entre dans de très-curieux détails dans ſa relation du voyage de Sainte Croix à Manille. Il dit :

» Les trois vaiſſeaux, en fort mauvais état, appareillerent le 18 Novembre. Ce jour & le jour ſuivant on fit voile à l'Oueſt-Sud-Oueſt (*a*). Le 19, tant par obſervation que par eſtime, on ſe trouva par onze dégrés ; on regarda attentivement, on ne découvrit ni l'Amiral ni l'île de Saint Chriſtophe.

» Quiros reçut ordre de la Gouvernante de faire voile pour Manille. On mit donc le cap au Nord-Nord-Oueſt, avec les vents au Sud-Eſt. On vouloit

(*a*) On vient de voir que ſuivant Quiros on fit l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt.

1595. s'écarter de la Nouvelle Guinée, qu'on jugeoit voisine. On craignoit de s'embarrasser dans les îles qui l'environnent. Quiros auroit fort désiré de reconnoître cette terre ; mais le mauvais état de la flotte ne permettoit pas de s'arrêter.

» On continua de courir au Nord-Nord-Oueſt jusqu'au 27 de Novembre, qu'on se trouva par cinq dégrés de latitude Sud. On voyoit tous les signes qui annoncent le voisinage de la terre, & l'on supposa que c'étoit la Nouvelle Guinée (*a*).

» Le 10 Décembre on se trouvoit par trente minutes de latitude australe (*b*). On s'apperçut que la Galiote cherchoit à fausser compagnie. La Gouvernante fit dire au Capitaine qu'il seroit puni comme traître s'il osoit

(*a*) Coreal, d'après Figueroa, dit qu'arrivé par les cinq dégrés Sud, on vit les côtes de la Nouvelle Guinée.

(*b*) Suivant Coreal, un dégré & demi.

ne pas aller de flotte. La Capitane étoit en si mauvais état, que cet Officier ne crut pas qu'elle pût éviter de périr. En conséquence, dès la nuit suivante il fit virer de bord, & la Galiote disparut. 1595.

» Les maladies cependant dépeuploient l'équipage : il se passoit à peine un jour sans qu'on jettât un ou deux, & quelque fois trois ou quatre corps à la mer. L'état des agrès du vaisseau n'étoit pas moins triste, tout étoit usé ou pourri ; & le pis étoit qu'on n'avoit ni mât, ni cordage, ni aucun autre agrès de rechange.

» On fit toujours voile au Nord-Nord-Oueſt, jusqu'au Mardi 19 Décembre, qu'on étoit par trois dégrés trente minutes de latitude septentrionale. La Fregate avoit beaucoup de peine à suivre. Quiros proposa plusieurs fois d'en faire passer l'équipage sur la Capitane & de l'abandonner ; mais la Gouvernante ne fut point

1595. de cet avis. A la nuit, on perdit de vue la Fregate. Quiros la fit attendre juſqu'au lendemain au ſoir: mais l'impatience gagnoit les Soldats; il n'étoit pas tems, ſelon eux, de s'amuſer à attendre les autres, lorſqu'on couroit riſque de ſe perdre ſoi-même.

» Les vents commençant à ſe faire Eſt & Eſt-Nord-Eſt, on continua de courir dans la direction du Nord-Nord-Oueſt juſqu'au vendredi ſuivant, qu'on eut connoiſſance d'une île. On gouverna ſur cette terre, eſpérant y trouver un port & des proviſions. La nuit tomboit. Quiros craignit les écueils; il ordonna de revirer de bord: il fut mal obéï: on lui fit mille repréſentations. Il ſe chargea lui-même de manœuvrer. Il larga les écouttes, tourna la barre du gouvernail & fit prendre une autre route au vaiſſeau.

» On reconnut au jour que Quiros avoit juſtement prévu le danger. Sans cette manœuvre le vaiſſeau ſe feroit

infailliblement perdu. On ne put, même en plein jour, aborder l'île: elle est entourée de recifs & d'écueils. Elle est habitée: sa latitude est par les six dégrés Nord. Elle est d'une forme presque ronde; son circuit est de trente lieues, & ses terres ne sont pas fort élevées. A trois lieues à l'Oueſt on eut la vue de quatre îles rases, & de plusieurs autres qui n'en sont pas éloignées; toutes sont environnées de recifs. L'île paroît plus dégagée du côté du Sud. 1595.

» On continua de porter au Nord-Nord-Oueſt, & le Lundi, premier Janvier 1596, la latitude obſervée fut de quatorze dégrés Nord. Dès lors on gouverna à l'Oueſt du monde, avec un bon vent frais, & le Mercredi, 3 du même mois, on reconnut au point du jour deux îles des Larrons, Guam & Serpana. «

THÉODORE GERARD.

THÉODORE Gerard, l'un des Capitaines de la flotte où William Adam étoit Pilote, fut jetté par la tempête juſqu'au ſoixante-quatriéme dégré de latitude Sud. A cette hauteur il découvrit une côte d'une élévation prodigieuſe, couverte de neige, aſſez reſſemblante à celle de Norvège, & qui paroiſſoit s'étendre vers les îles Salomon (*a*).

(*a*) Recueil de Purchas, vol. 4, p. 1391. Note. Collection de Barleus, p. 193.

VOYAGE
DE PEDRO FERNANDEZ DE QUIROS.

Les voyages, antérieurs à celui de Pedro Fernandez de Quiros, n'eurent jamais pour objet, dumoins immédiat, la découverte du continent méridional ; mais Quiros forma son plan sur les observations qu'il avoit faites lui-même dans le voyage de Mendana en 1595 : & d'après des réflexions profondes, il crut pouvoir affirmer l'existence du continent, qu'on ne faisoit que soupçonner. Il se dévoua à la découverte des terres australes, & passa le reste de ses jours à poursuivre une entreprise si glorieuse.

Il ne paroît pas que Magellan ait jamais eu l'idée d'un continent dans cette partie du monde. C'est dans les Mémoires que Quiros présenta à Don

Louis de Velaſco, à ſon retour du voyage de Mendana, qu'on trouva pour la premiere fois une diſcuſſion ſavante ſur l'exiſtence de ce continent.

Il eſt des Géographes qui dans leurs cartes tracent un continent dans cette partie du globe, découvert, diſent-ils, par Hernan Gallego, en 1576. Il eſt néceſſaire d'entrer dans quelques éclairciſſemens ſur ce rapport, injurieux à la réputation de Quiros. C'eſt ſuppoſer que ce Navigateur célèbre ignoroit les découvertes qu'avoit faites le Compagnon de Mendana, l'accuſer de mauvaiſe foi, de vouloir appuyer par des conjectures, à la vérité bien fondées, l'exiſtence des terres qu'il ſavoit avoir été déja reconnues.

On ſait aſſez qu'Hernand Gallego étoit le premier Pilote de Mendana en 1567; mais il eſt impoſſible qu'il ait découvert dans ce voyage, ni même qu'il ait pu découvrir un continent au Sud,

Sud, dans le paſſage de la Nouvelle Guinée au détroit de Magellan ; car Lopez-Vaze & Figueroa diſent expreſſément que dans ce voyage on retourna à l'Amérique par le Nord de l'équateur.

La notion de la découverte de Gallego, commune parmi les Geographes, vient probablement de la ſuppoſition que Guadalcanal s'étend juſqu'à la Terre de Feu; & la datte de 1576 n'a d'autre cauſe qu'une tranſpoſition des chiffres 1567, ou du rapport vague de la découverte de Juan Fernandez, faite à cette période.

Le ſilence général des Écrivains Eſpagnols ſur cette découverte de Gallego, ne permet pas d'y ajouter foi. Ne ſeroit-il pas fort extraordinaire que Quiros, qui faiſoit tous ſes efforts pour prouver l'exiſtence d'une pareille terre, n'eût pas cité l'autorité de Gallego ? L'un & l'autre avoient été les Com-

pagnons de Mendana : il étoit donc impoſſible qu'il ignorât une découverte de cette importance. Elle devoit être connue de tout le Perou. Néanmoins ce fait étoit ſi profondément ignoré, que le Miniſtere d'Eſpagne ne pouvoit croire l'exiſtence de ce continent auſtral que Quiros s'efforçoit de conſtater par la ſolidité de ſes raiſonnemens.

On pourroit dire que puiſqu'il n'étoit pas informé de la découverte qu'avoit faite Juan Fernandez, il ne ſeroit pas plus ſurprenant que celle d'Hernand Gallego ne fût pas parvenue à ſa connoiſſance. Arias nous fournit la réponſe à cette objection, en nous informant que Juan Fernandez & ſes Compagnons avoient gardé le ſecret ſur cette découverte.

L'opinion qui fait Gallego l'auteur de la découverte des terres auſtrales, eſt donc une des erreurs qui ſe gliſſent parmi les Géographes, & qui s'y per-

pétuent, parce qu'ils trouvent plus commode de ſe copier que de conſulter les originaux.

Pour écarter tous les doutes qu'on pourroit former au ſujet des découvertes de Quiros, je me propoſe de mettre ſous les yeux du Lecteur une eſquiſſe de la vie de ce Navigateur illuſtre.

Le ſentiment de quelques Écrivains qui font Quiros Portugais, parce qu'on croit appercevoir dans ſes écrits l'idiome de la langue Portugaiſe, ne me paroît pas fondé. Les Auteurs Eſpagnols ne font pas particulierement mention de la contrée où Quiros a pris naiſſance, mais ce point eſt très-peu intéreſſant.

Quiros eſt cité pour la premiere fois dans les Hiſtoriens comme premier Pilote de Mendana en 1595. Après la mort du Général, il reconduiſit les déplorables reſtes de la flotte à Manille, d'où il s'embarqua dans le vaiſſeau le Saint Jerôme pour Acapulco.

Du Mexique il se rendit au Perou. Il sollicita Don Louis de Velasco de faire un nouvel armement pour continuer les découvertes qu'on avoit commencées.

Quiros étoit persuadé qu'il restoit un nouveau monde à découvrir, & que les avantages de cette découverte surpassoit toutes les espérances qu'on pourroit en concevoir. Il adressa au Viceroi deux Mémoires touchant les motifs qui le portoient à cette entreprise. Il faut rapporter ses propres paroles.

» L'ombre apparent sur la lune, » lorsqu'elle est éclipsée, présente la » partie d'un cercle. Il est donc prouvé » que la terre, qui jette cet ombre, » est d'une forme ronde. Qu'on ima- » gine une ligne qui fasse le tour de la » terre, & la divise en deux parties » égales, l'une septentrionale & l'autre » méridionale : de cette ligne équi- » noxiale commencent les dégrés de-

» puis un juſqu'à quatre-vingt-dix, où
» ſe trouve la plus grande latitude vers
» chacun des pôles. On a déja décou-
» vert plus de ſoixante & dix dégrés
» dans l'hémiſphère ſeptentrional: ce
» qui reſte juſqu'au quatre-vingt-dixié-
» me peut être reconnu; mais ſuivant
» l'apparence cette région n'eſt pas
» habitée, à cauſe du grand froid qui
» y regne, de la grande inégalité des
» jours & des nuits, & de pluſieurs
» autres inconvéniens.

» On a été par les cinquante-cinq
» dégrés de l'hémiſphère méridional en
» paſſant par le détroit de Magellan:
» on a doublé le cap de Bonne-Eſpé-
» rance au Sud de l'Afrique, & l'on
» en a pouſſé un peu plus loin que le
» quarantiéme dégré. Ces deux poin-
» tes de la terre ainſi que les côtes
» en remontant vers l'équateur ſont
» également connues des deux côtés.
» Mais cet intervalle immenſe qui ſé-
» pare l'Amérique de l'Afrique, & qui

» de l'équateur s'étend juſqu'au quatre-
» vingt-dixiéme dégré vers le pôle auſ-
» tral nous eſt encore inconnu.

» Le Général Alvaro de Mendana
» faiſant voile, en 1595, vers les îles
» Salomon, qu'il diſoit être ſituées en-
» tre le ſeptiéme & le douziéme dégré
» Sud, à quinze cent lieues de Lima,
» découvrit un groupe de quatre pe-
» tites îles, où le peuple étoit d'un
» ſi bon caractère qu'on n'en avoit ja-
» mais rencontré de ſemblable. Les
» Indiens étoient de moyenne taille &
» de couleur bronzée. Ces îles ſont
» par les neuf & dix dégrés de lati-
» tude Sud, à mille lieues de la ville
» des Rois, à ſix cent cinquante de la
» côte la plus voiſine de la Nouvelle
» Eſpagne, & à mille autres lieues de
» la Nouvelle Guinée. Les vents y
» ſoufflent toujours de la partie de
» l'Eſt; par cette raiſon, pour aller de
» ces îles au Perou & à la Nouvelle
» Eſpagne, il eſt néceſſaire de courir

» au Nord ou au Sud jusqu'au-delà du
» tropique pour trouver des vents plus
» favorables ; mais une telle naviga-
» tion exige des vaisseaux en état de
» tenir long-tems la mer, & des inf-
» trumens astronomiques. Ces peuples
» sont bien loin d'une pareille indus-
» trie. Il ne doit donc pas paroître
» surprenant que ces peuples, qui n'ont
» que de très-foibles embarcations,
» n'ayent jamais communiqué avec au-
» cune de ces deux Provinces, ainsi
» qu'avec la Nouvelle Guinée & les
» Philippines ; les vents constament
» contraires rendent la navigation de
» ces contrées à ces îles presque im-
» praticable.

» Ces quatre îles sont isolées de
» toute autre terre. Les embarcations
» des Naturels ne sont propres qu'à
» naviguer autour de leurs côtes, &
» à des îles voisines où ils peuvent se
» rendre sans perdre de vue la terre.

» Parmi ces Indiens, on voit quel-

» ques mulâtres ; & cette diverſité de
» couleur prouve qu'ils ont des com-
» munications avec d'autres peuples.
» Il faut donc néceſſairement croire
» qu'au Sud-Eſt, au Sud-Oueſt & plus
» à l'Oueſt il y a d'autres îles qui for-
» ment une chaîne ou un continent
» qui s'étend juſqu'à la Nouvelle Gui-
» née, s'approche des Philippines ou
» des terres auſtrales du détroit de
» Magellan, puiſqu'il n'y a pas d'au-
» tres lieux connus d'où puiſſent être
» venus les peuples qui habitent ces
» îles, à moins qu'on ne veuille ſou-
» tenir qu'ils y ont été particuliere-
» ment créés.

» De quelque côté qu'on les ſup-
» poſe partis, il faudra néceſſairement
» admettre une chaîne d'îles ou un
» continent. «

La réponſe du Viceroi fut que la demande de Quiros excédoit les limites de ſon autorité ; mais il l'encouragea à ſe rendre à la Cour de Ma-

drid, & le chargea de lettres par lesquelles il appuyoit fortement ses prétentions.

Torquemada, dans son Introduction au Voyage de Quiros en 1606, dit: » Le Roi d'Espagne, Philippe III, voulant consommer les découvertes des terres méridionales, commencées par Hernan Gallego & Alvaro de Mendana, en différens tems, sous le regne de Philippe II, donna des ordres précis au Capitaine Pedro Fernandez de Quiros pour cette expédition. Il étoit persuadé que la Providence lui présentoit cette occasion de gagner au Ciel des millions d'ames, & d'acquérir des Royaumes à la Couronne d'Espagne.

» Quiros, muni d'un plein pouvoir pour cette expédition & d'un ordre adressé au Comte de Monteray, Vice-roi du Perou, se rendit à Lima. Il y fit construire deux vaisseaux & une corvette. L'armement s'en fit avec tant

de ſoins & de prévoyance, qu'on devoit naturellement ſe promettre de cette expédition les plus grands avantages. «

Les Hiſtoriens Eſpagnols ne s'accordent pas ſur le principal objet de ce voyage, & lui aſſignent des vues différentes. Suivant Torquemada, » le motif du voyage étoit de faire la circon-navigation du globe ; d'aller en Eſpagne par les Indes orientales ; de découvrir les terres auſtrales qui ſont ſur la route de Lima à la Nouvelle Guinée, comme le principal objet de l'expédition ; de reconnoître les Moluques, la grande & la petite Java, & toutes les îles célèbres par leurs riches productions en or, en argent, en pierres précieuſes & en épices, entre la Nouvelle Guinée & la Chine. «

L'opinion d'Arias eſt plus vraiſemblable & plus plauſible : il nous apprend que le deſſein de ce voyage étoit » d'établir une Colonie à l'île Sainte Croix ;

de pourſuivre enſuite les découvertes commencées par le Général Mendana, & de reconnoître enfin le continent méridional. «

Tout étant prêt pour le départ; » la petite flotte appareilla du Callao le 21 Décembre 1605, & fit voile à l'Oueſt-Sud-Oueſt.

» On courut dans cette direction, quoique les vents fuſſent quelque fois variables, juſqu'au 26 Janvier 1606, 1606. que, ſur les trois heures après midi, on eut la vue de la terre dans le Sud-Oueſt. C'étoit une petite île, ſi raſe, qu'elle ne paroiſſoit pas s'élever au-deſſus de la ſurface des eaux. Cette île, d'environ quatre lieues de circuit, n'eſt compoſée que de dunes de ſable dénuées de verdure & couvertes de quelques cocotiers & d'autres arbres diſperſés. La mer étoit ſans fond près des côtes, qui n'offroient aucun lieu d'abordage. On ne vit rien qui annonçât que cette terre fût habitée, & ſui-

1606. vant toutes les apparences elle eſt inhabitable. Sa poſition eſt par les vingt-cinq dégrés de latitude auſtrale, à la diſtance de mille lieues de la côte du Perou (*a*).

» De cette île on porta à l'Oueſt. Pendant les deux premiers jours on eſſuya de la pluie par grains. Le troiſiéme, au lever du ſoleil, on ſe trouva près d'une terre, qu'avoient annoncée dès la veille quelques compagnies d'oiſeaux. On prolongea la côte ſeptentrionale; & l'île (*b*) parut être de douze lieues de circuit. Ses terres élevées ſont planes & unies. Il fut impoſſible de reconnoître les fondes. La Corvette, mouillée preſque dans les lames, par vingt braſſes d'eau de l'avant, ne trouva point de fond de l'arrière avec une ligne de deux cent braſſes. La difficulté de la deſ-

(*a*) Dans un des Mémoires de Quiros, cette premiere île eſt nommée l'Incarnation.

(*b*) Cette île reçut le nom de Saint Jean-Baptiſte.

cente ne permit pas à Quiros de s'y arrêter; & l'on continua de faire voile. 1606.

» Mais bientôt le ciel se couvrit d'épais nuages, & l'escadre fut assaillie par une horrible tempête. Dans une éclaircie on apperçut la terre. On vint l'attaquer. On reconnut que c'étoit une île d'environ trente lieues de tour. Cette île, (*a*) dont le milieu est occupé par la mer, est environnée d'un recif de corail. La nécessité de faire du bois & de l'eau déterminoit Quiros à faire une descente sur la côte; mais on ne vit pas une seule baie, la mer y étoit sans fond près du rivage, & il fallut se résoudre à l'abandonner.

» Le lendemain, 5 Février, on reconnut quatre autres îles (*b*) de même nature, également inabordables. On s'en éloigna pour courir sur une terre

(*a*) Le nom de cette troisiéme île est Saint Elme.

(*b*) Ce sont celles que Quiros appelle les Quatre Couronnées.

1606. qui se montroit dans l'Oueſt Nord-Oueſt, à quatre lieues de diſtance. Elle s'étend du Nord au Sud, dans un circuit d'environ dix lieues. Mais elle (*a*) n'étoit pas plus favorable au débarquement que les précédentes. On la quitta pour s'approcher d'une autre qu'on appercevoit dans l'Oueſt-Nord-Oueſt, & qui ne fut pas d'une plus grande reſſource (*b*).

» On fit de là voile juſqu'au 9 Février. On découvrit avec l'aube du jour une île dans le Nord-Eſt. On paſſa au vent de cette terre (*c*) ſans pouvoir l'aborder. On ſe trouvoit par dix-huit dégrés quarante minutes de latitude auſtrale.

» Il y eut de la pluie le reſte du jour & toute la nuit. Le matin on vit la terre du haut des mâts. Des colonnes de fu-

(*a*) Elle fut nommée Saint Michel.
(*b*) C'eſt la Converſion de Saint Paul.
(*c*) Quiros l'appelle la Dixiéme.

mées qui s'élevoient de divers endroits annonçoient une terre habitée. La joie étoit générale : l'équipage ne doutoit pas qu'on ne pût dumoins pourvoir aux plus preſſans beſoins. On rangea la côte du Nord, ſans trouver de port. La Corvette eut ordre de chercher une baie, & les vaiſſeaux ayant fait d'inutiles efforts pour paſſer au vent de l'île, louvoyerent pour ne pas la perdre de vue. 1606.

» La Corvette trouva fond près du rivage, & y laiſſa tomber l'ancre par dix braſſes d'eau. Le Capitaine envoya les bateaux à terre avec un détachement de quarante hommes aux ordres de l'Enſeigne, Pedro Lopez de Soco. Les bateaux arrivés près du rivage, virent une centaine d'Indiens ſur la plage, qui leur firent des ſignes d'amitié ; mais il étoit impoſſible aux bateaux d'aborder ; la lame briſoit d'une manière ſi terrible ſur les rochers,

1606. qu'un des canots penſa ſe perdre en voulant franchir les vagues.

» Après d'inutiles tentatives, les bateaux ſe diſpoſoient à retourner, non ſans de vifs regrets de ne pouvoir annoncer un port, conformément aux vœux de l'équipage. La Corvette elle-même n'étoit pas en ſûreté: mouillée ſur un fond de rocher, ſans abri, elle étoit expoſée à chaſſer ſur ſes ancres par le premier coup de vent.

» Une circonſtance ſi critique, & les diſpoſitions favorables des Inſulaires, porterent un jeune Eſpagnol, nommé François Ponce, à gagner le rivage au riſque de ſa vie. Il ſe leve d'un air audacieux, ſe deshabille en criant qu'il étoit honteux de reculer à la vue du danger. » Quel ſuccès devons-nous eſpérer, dit-il, ſi dans ces parages funeſtes, loin de notre patrie, ſur des mers inconnues, ſemées d'écueils, & parmi des nations ſauvages, on ne fait de

de généreux efforts pour franchir les premiers obſtacles ? pour moi, duſſé-je me briſer contre les rochers, j'eſſayerai de gagner le rivage, & de former avec les Indiens une liaiſon qui peut opérer le ſalut de toute la flotte. « A l'inſtant il ſe jette à la nage, paſſe à travers les lames, arrive au pied des rochers & en atteint le ſommet. Les Indiens, charmés d'une réſolution ſi courageuſe, s'avancent dans l'eau, le prennent dans leurs bras, le conduiſent au rivage en le comblant de careſſes, que le jeune homme ſenſible s'efforce de leur rendre. 1606.

» Ses compagnons, que cet exemple d'intrépidité anime, s'élancent dans la mer, ſe font jour à travers les lames, & ſont reçus par les Inſulaires, qui leur donnent mille témoignages de bienveillance.

» Ces Inſulaires étoient tous armés; les uns de longues piques, dont la pointe étoit durcie au feu, les autres

1606. de ſabres de bois-de-fer, & quelques uns portoient des maſſues. Les maiſons ſont diſperſées ſans ordre le long des bords de la mer, toutes conſtruites à l'ombre des boſquets que forment les cocotiers, les bananiers & d'autres arbres dont les fruits font, avec le poiſſon, la nourriture des habitans. Ils étoient nus, de couleur bronzée, grands & bien faits.

» Les Eſpagnols firent ſigne aux Indiens de ſe rendre aux vaiſſeaux où ils recevroient des préſens; mais ne pouvant le leur perſuader, & voyant la nuit qui alloit ſe fermer, ils regagnerent leurs bateaux à la nage. Dix ou douze Indiens les ſuivirent & entrerent dans les bateaux. Les Eſpagnols leur firent beaucoup de careſſes, leur donnerent des couteaux, des grains de raſſade, qu'ils accepterent avec joie; mais ils ne voulurent jamais ſe rendre à bord de la Corvette, & ils regagnerent le rivage où les attendoient leurs compagnons.

» Les bateaux de retour, la Corvette rejoignit les vaiſſeaux. L'ordre du Commandant fut qu'on tiendroit bord ſur bord durant la nuit, & que le lendemain, 11 Février, on prendroit les meſures qu'on jugeroit les plus convenables. Mais au lever du ſoleil on eut le chagrin de ſe trouver à huit lieues de l'endroit où l'on étoit la veille, par la dérive que le courant avoit occaſionnée, & il étoit impoſſible de regagner le lieu d'où l'on étoit parti. Néanmoins on étoit encore à la vue de la terre, & l'on reconnut avec joie que c'étoit la continuation de la même côte qu'on ſavoit être habitée. 1606.

« La Capitane envoya ſon canot à terre avec douze hommes; & au défaut de rade, les vaiſſeaux chercherent à gagner au vent de l'île. La mer qui briſoit avec violence ſur le rivage bordé de roches, rendoit la deſcente très-difficile: on ne pouvoit guères la tenter qu'au hazard de ſa vie; cependant les

1606. Eſpagnols ſauterent dans la mer, halerent avec beaucoup de peine leur canot ſur les rochers, dont le ſommet découvre à mer baſſe.

» A quelques pas du rivage étoit un bois de palmiers, de cocotiers & d'autres arbres. Les Eſpagnols héſitoient pour entrer dans ce bois, quand ils virent ramer vers eux le canot de l'Amirante ayant huit hommes à bord. Ceux-ci débarquerent avec les mêmes riſques, & ſe joignirent à leurs compagnons. Alors ils entrerent dans le bois, pour chercher quelque ſource d'eau fraiche ou quelques habitations. Le bois étoit ſi épais qu'il falloit couper ou écarter les branches pour ſe frayer un chemin.

» Dans ce bois ils trouverent une place ronde, entourée de petites pierres: d'un côté, quelques pierres appuyées contre un arbre, s'élevoient en forme d'autel, qu'ombrageoient quelques branches de palmier. Les

Eſpagnols imaginerent que c'étoit là sans doute un Temple conſacré au Prince des Tenèbres : animés d'un ſaint zèle, ils couperent un arbre & planterent une Croix dans le milieu de l'enceinte. 1606.

» En ſortant de ce bois il rentrerent bientôt dans un autre. Arrivés à une petite prairie, ils creuſerent la terre pour y trouver de l'eau ; mais leurs peines furent infructueuſes ; les puits creuſés n'offrirent qu'une eau ſaumâtre. Heureuſement il y avoit des noix de coco en abondance, & ce fruit ſervit à les déſaltérer. Chargés de noix de coco, ils ſongerent à regagner leurs bateaux.

» Ils firent près d'une demi-lieue le long du rivage, ayant de l'eau juſqu'aux genoux. La mer briſant avec violence ſur les rochers qui bordent l'île, reflue ſur le rivage, & dans le flot communique avec l'autre côté de l'île

1606. par un canal sablonneux, qui sépare les deux petits bois.

» Les Espagnols se trouverent dans un nouvel embarras à la vue de leurs bateaux. Il falloit les regagner à la nage; & comment y arriver avec leurs armes & une nouvelle charge de cocos? Dans ce moment de crise, un heureux hazard fit découvrir un canal étroit, par où les canots aborderent si près de terre, qu'on pouvoit y entrer à pied sec.

» Le canot de la Capitane remit le premier en mer pour se rendre à bord; les gens de l'Amirante attendirent, avant de s'embarquer, quelques uns de leurs compagnons qui étoient restés derrière, & dont on s'étoit séparé dans le bois.

» Ces derniers avoient fait la rencontre d'une femme: elle étoit d'une vieillesse décrépite: on étoit surpris qu'elle eût encore la force de mar-

cher. On voyoit cependant que dans sa jeuneſſe elle avoit eu la taille & les traits d'une perſonne pleine de graces. Son viſage ſec, have & ridé, conſervoit encore des reſtes d'une beauté flétrie. On lui fit ſigne de s'embarquer, elle obéit : ſans marquer ni crainte ni regret, elle entra dans le bateau avec les Eſpagnols, qui la conduiſirent à bord de la Capitane. 1606.

» Sa préſence fit plaiſir au Général; il lui fit donner des habits & ſervir à manger. La bonne vieille parut d'un humeur enjouée : elle accepta de bonne grace tout ce qui lui fut offert. On la reconduiſit à terre pour faire connoître aux Indiens qu'on déſiroit vivre avec eux en paix & en bonne intelligence.

« A la deſcente, elle conduiſit les Eſpagnols du côté oppoſé de l'île, leur faiſant entendre qu'ils y trouveroient les habitations des Inſulaires. On ne marcha pas long-tems ſans apperce-

1606. voir cinq pirogues à la voile qui venoient de cette partie de l'île.

» Ces pirogues ſont longues, étroites, bien travaillées: une tige de palmier creuſée en gouttiere fait le fond de la barque; les bordages, qui ſont des planches du même arbre, ſont couſus ſur le fond avec des treſſes de fibres de cacaotier; ils rempliſſent les coutures de fil de coco, mais ſans mettre aucun enduit ſur le calfatage. Leurs voiles ſont compoſées de nattes étendues ſur un triangle de roſeaux. Ces nattes ſont un tiſſu d'écorce de jeunes palmiers: les femmes s'en ſervent pour ſe couvrir de la ceinture en bas.

» Les Indiens, appercevant les Eſpagnols, ſauterent à terre, halerent leurs pirogues & s'avancerent vers la troupe qui venoit à leur rencontre. Dès qu'ils virent la vieille, ils coururent l'embraſſer: charmés de la trou-

ver ainſi vêtue, ils ne ſavoient com- 1606.
ment en marquer leur ſatisfaction aux Eſpagnols.

» Le Sergent, Pedro Garcia, demanda par ſignes aux Indiens quel étoit leur chef. On lui montra un homme de bonne mine, d'une taille élevée, la jambe & le bras bien tournés, la poitrine large, & tous les muſcles du corps parfaitement deſſinés. Il portoit ſur la tête une eſpèce de couronne de petites plumes noires, douces, luiſantes, & qu'on auroit priſes pour de la ſoie. De beaux cheveux roux tomboient en boucles autour de ſes épaules & deſcendoient juſqu'au bas de ſa taille. Ce fut pour les Eſpagnols un ſujet d'admiration, de voir Sa Majeſté de couleur de cuivre bronzé avec une longue & belle chevelure d'un blond roux. Ils ne douterent pas que ce ne fût les cheveux de ſes femmes ou de ſes maîtreſſes.

1606. » Pedro l'invita par ſignes à ſe rendre à bord de la Capitane, pour y recevoir quelques préſens. Il y conſentit, & s'embarqua dans la Chaloupe avec pluſieurs Indiens. Mais on ſe fut à peine éloigné du rivage que les Indiens, craignant quelques perfidies, ſauterent par deſſus bord pour regagner la terre à la nage : le Roi alloit s'élancer dans la mer pour les ſuivre : on le retint : il devint furieux : on eut toutes les peines du monde à le contenir ; mais la chaloupe, forçant de rames, arriva bientôt à la Capitane. On fit d'inutiles efforts pour lui perſuader de monter à bord. Quiros défendit de lui faire violence : il lui donna des marques d'amitié, lui fit ſervir des rafraichiſſemens, & le renvoya à terre avec des préſens.

» Son retour devenoit néceſſaire au ſalut de quelques Eſpagnols : ils ſe trouvoient entourés par une centaine d'Indiens armés, qui, croyant qu'on

avoit fait leur Roi prisonnier, alloient faire un mauvais parti aux Espagnols restés sur le rivage; mais voyant revenir leur Chef, ils s'avancerent pour le recevoir. Sa Majesté sauta lestement à terre, & embrassa ses amis avec des larmes de joie. Il les informa de l'accueil, des caresses que lui avoit faits le Chef de ces étrangers, & les assura qu'ils n'avoient que des intentions pacifiques. 1606.

» Alors les Indiens & les Espagnols se réunirent, & marcherent ensemble vers l'endroit du rivage où étoient les pirogues. Les Indiens qui étoient d'une île voisine se rembarquerent, firent entendre aux Espagnols qu'ils trouveroient de grandes terres à l'Oueſt; & avant de se séparer, Sa Majesté bronzée donna généreusement à Pedro sa couronne de plumes noires, ne pouvant rien lui offrir de plus précieux.

» La chaloupe de retour à bord, on tint la haute mer toute la nuit. Le

1606. jour ſuivant, 12 Février, on prolongea la côte juſqu'au Nord-Oueſt, où la hauteur méridienne obſervée donna dix-ſept dégrés quarante minutes de latitude auſtrale (*a*).

» On fit voile juſqu'au 14 Février, que l'on eut connoiſſance d'une autre terre dans le Nord-Eſt. On vint l'attaquer; mais comme on s'en trouvoit beaucoup ſous le vent, il ne fut pas poſſible de l'aborder (*b*).

» On remit le cap en route, & le jour ſuivant on eut la vue d'une autre île encore au Nord-Eſt; mais un vent frais qui ſouffloit de ce rumb ne permit point d'y tenter une deſcente (*c*). On courut à l'Oueſt juſqu'au 21; & bientôt la terre ſe montra de l'avant. On s'en approcha juſqu'au coucher du ſoleil: on paſſa la nuit à la cape. Dès que le jour parut, on en-

(*a*) Quiros donna à cette île le nom de Sagittaire.
(*b*) Elle fut nommée la Fugitive.
(*c*) Elle reçut le nom d'Iſle du Pelerin.

voya la Corvette prendre les ſondes & reconnoître un port. Elle en trouva un; mais il étoit ſi mauvais, ſi peu à l'abri des vents, & le fond où l'on pouvoit mouiller étoit ſi voiſin du rivage, qu'on ne crut pas devoir s'expoſer à s'y mettre à l'ancre. 1606.

» On mit les bateaux dehors. Cinquante hommes eurent ordre de s'y embarquer pour deſcendre à terre & y chercher de l'eau, dont on avoit le plus grand beſoin. La côte étoit ſi poiſſonneuſe, & l'île tellement peuplée d'oiſeaux, qu'il étoit facile de prendre les uns & les autres avec la main. L'île n'offre pas une ſeule ſource d'eau fraiche, mais des cocotiers en abondance. Elle parut n'avoir d'autres habitans que des oiſeaux. Il fallut ſe réſoudre à l'abandonner ſans pouvoir y faire de l'eau. On obſerva à terre la hauteur du ſoleil, & l'on ſe trouva preſque par les dix dégrés trente minutes de latitude Sud.

1696. » Cette île, nommée Saint Bernard, court Nord & Sud, & n'a pas plus de dix lieues de circuit. Elle eſt ſi raſe qu'elle ne s'éleve pas ſenſiblement au-deſſus de la ſurface de la mer. Un grand lac d'eau ſalée en occupe le centre, ainſi que dans pluſieurs autres îles qu'on avoit déja reconnues.

» On courut toute la nuit vent arrière, joli frais, mais avec très-peu de voiles. La vue de pluſieurs compagnies d'oiſeaux faiſoit craindre le voiſinage des terres. On continua ainſi de faire route juſqu'au 2 Mars, qu'à la naiſſance du jour on découvrit la terre à l'Oueſt.

» Dès que l'horiſon fut éclairé, on fit voile pour s'en approcher & ranger la côte ſeptentrionale, ſe faiſant précéder par la Corvette. L'équipage conſidéroit cette terre avec une joie ſingulière. Des colonnes de fumées qui s'élevoient de différens endroits de

l'île ne permettoient pas de douter qu'elle ne fût habitée. 1606.

» La Corvette, qui ſerroit le rivage de très-près, découvrit une bourgade dont les maiſons étoient bâties à l'ombre des cocotiers. Il en ſortit une centaine d'Indiens qui accoururent ſur la plage. C'étoit de beaux hommes, d'une taille élevée, & les plus blancs qu'on eût encore vus dans le trajet; mais ils ſe montrerent peu traitables.

» Ils ont un grand nombre de petites pirogues. Elles ſont faites d'un ſeul tronc d'arbre, & ne contiennent que trois ou quatre hommes. Les Indiens lancerent leurs barques légères à la mer & ramerent ſur les vaiſſeaux. Tous étoient armés de lances, qu'ils agittoient d'un air qui montroit aſſez que leurs diſpoſitions n'étoient point pacifiques.

» On leur jetta des vaiſſeaux quelques piéces d'étoffe, en les invitant par des ſignes d'amitié à monter à

1606. bord. Ils prirent ce qu'on leur avoit jetté & s'éloignerent. Dans ce moment arriva une petite pirogue très-étroite : elle étoit montée par un Indien très-insolent, à en juger par ses cris, ses gestes menaçans. Il portoit un bonnet & une espèce de corset de couleur écarlate. Il s'approcha de la galerie de la Capitane, où quelques gens de l'équipage admiroient sa hardiesse. Incapable de crainte, il saisit sa lance à deux mains, & l'ayant jettée de toute sa force contre les Espagnols, il se retira précipitamment. Cette action téméraire auroit été punie, si dans ce moment on n'eût pas été sans armes. Les menaces ne l'empêcherent pas de revenir avec la même intention.

» Le Capitaine, qui étoit sur un des côtés du vaisseau, s'efforçoit de gagner la bienveillence des Indiens par des présens & toutes les marques possibles d'amitié, en les invitant de monter

ter à bord; mais informé de ce qui se passoit, il vint sur le gaillard d'arrière : l'intrépide Indien l'étonna : un coup de mousquet tiré en l'air ne put l'intimider; il n'en parut que plus arrogant : il s'approcha de très-près pour porter un coup plus sûr; mais au moment où il voulut lancer sa pique, un coup de fusil l'étendit roide mort. 1606.

» A l'instant on mit les bateaux dehors, & l'on envoya soixante hommes pour dégager la Corvette, que les Indiens environnoient. Ils essayerent d'abord de la couler à fond; & ne pouvant y réussir, ils attacherent à son avant une corde que d'autres Indiens tiroient du rivage : mais la mousqueterie des bateaux qui arrivoient les fit renoncer à leur entreprise. Ils sauterent dans la mer, & regagnerent le rivage dans le plus grand désordre.

» Les bateaux ne voyant point d'endroit propre au débarquement, &

1606. n'ayant d'ailleurs point d'ordre pour aller à terre, revinrent aux vaiſſeaux, & la Corvette leva l'ancre pour s'en rapprocher.

» Les ordres furent donnés pour tenter une deſcente le lendemain. On ne ſe propoſoit que de faire de l'eau & du bois, proviſion dont on avoit le plus grand beſoin; on devoit enſuite faire voile pour découvrir le continent, déja annoncé par les derniers Indiens & ce grand nombre d'îles baſſes & preſque noyées qui ſembloient en ſuppoſer le voiſinage.

» Le jour ſuivant, les bateaux furent envoyés avec la Corvette pour faire la deſcente. Une bature, ſur laquelle la mer briſoit avec violence, fut le ſeul endroit qu'on trouva abordable. Les bateaux remorquerent la Corvette ſur ces baſſes. Lopez de Sojo, Enſeigne, s'embarqua dans une jole, chercha un lieu où la Corvette pût ſe mettre à l'ancre : l'ayant trouvé, il en

fit part à Louis Vaez de Torrès, Capitaine de l'Amirante, qui y vint mouiller. 1606.

» Comme il s'approchoit du rivage dans son propre canot, suivi des autres bateaux, environ cent cinquante Indiens armés accoururent pour leur disputer la descente : la mousqueterie des bateaux suspendit leur marche, & les fit fuir avec plus de précipitation qu'ils n'étoient venus. Néanmoins les Espagnols ne débarquerent qu'avec beaucoup de danger, au milieu des lames, que le vent frais rendoit encore plus terribles.

» La troupe descendue à terre, marcha en ordre de bataille vers un village. On y trouva dix ou douze vieillards : plusieurs tenoient à la main des morceaux de bois resineux allumés ; c'est parmi ce peuple le symbole de la paix. Les autres avoient pris la fuite avec leurs femmes & leurs enfans, & s'étoient retirés près d'un vaste

1606. marais salé, que la mer inonde dans le flot.

» En cet endroit un Indien fit une action vraiment héroïque. A la vue des Espagnols, il chargea sur ses épaules un autre Indien blessé, & se hâta de fuir avec ce fardeau. Le danger auquel il s'exposoit pour sauver son parent ou son ami, est un exemple de courage qui fut admiré des Espagnols.

» Entre les vieillards, qui, tout tremblans, s'étoient prosternés aux pieds des Espagnols avec des flambeaux & des rameaux verds, il y en avoit un remarquable par le port, la taille & ce caractère de respect que l'âge imprime sur une belle figure. On lui fit signe de conduire la troupe où il y avoit de l'eau, en lui présentant une piéce de tafetas, qu'il accepta avec joie.

» Le vieillard se mit en marche; Louis Vaez de Torrès avec quinze

hommes le suivirent, & le reste de la troupe demeura dans le village. On arriva bientôt à un large ruisseau ; mais l'eau en étoit saumâtre. Rien n'étoit plus désespérant pour les Espagnols, qui mouroient de soif. 1606.

» Dans ce même lieu arriva un Indien avec une coquille de noix de coco pleine d'eau fraiche : on lui demanda où il l'avoit prise : il fit entendre que c'étoit au-delà du marais salé. Torrès envoya sept Soldats avec cet Insulaire pour reconnoître la source.

» Les Indiens, qui étoient retirés de ce côté, voyant venir les Espagnols, s'avancerent au-devant d'eux en leur faisant des signes d'amitié : les femmes surtout les combloient de caresses. Ces Indiennes étoient d'une rare beauté ; mais ce qui fixoit particulierement l'attention des Espagnols, c'étoit de leur voir un teint de lys & de roses, sous un climat brûlant. Toutes étoient vêtues d'une légère

1606. draperie compoſée de deux piéces ; l'une leur ceint les reins & tombe en forme de jupe, l'autre les couvre des épaules à la ceinture.

» Les Eſpagnols arriverent avec leur guide à la ſource d'eau douce : le filet en étoit ſi petit, qu'il étoit impoſſible qu'elle pût ſuffire au beſoin de l'Eſcadre. Ils ſe hâterent de rejoindre Louis Vaez de Torrès, qui, informé de l'état des choſes, dépêcha un Soldat vers la troupe reſtée ſur le rivage, avec ordre de faire partir à l'inſtant un bateau pour en porter les nouvelles au Général.

» Ce Soldat partit ſans autres armes que ſon épée. En chemin il fut attaqué par dix ou douze Indiens qui fondirent ſur lui avec différentes armes. L'un d'eux s'avança avec une courte lance, dont il cherchoit à le percer. Juan Geronimo, c'étoit le nom du Soldat, ſans ſe laiſſer intimider, mit l'épée à la main, réſolut de vendre che-

rement sa vie. Assailli de tous les côtés par les Indiens qui arrivoient en foule, il lui étoit impossible d'en attaquer aucun en particulier. Il avoit déja reçu plusieurs blessures, &, malgré sa bravoure, il auroit fallu succomber sous le nombre, si les Espagnols, attirés par ses cris, ne fussent accourus à tems pour le dégager. 1606.

» On fit feu sur les Indiens, dont cinq mordirent la poussière, plusieurs autres furent blessés, & le reste prit la fuite. Un Indien, qui périt en cette occasion, fit des prodiges de valeur. Nud & n'ayant pour armes qu'un bâton, il se défendit long-tems contre vingt Espagnols qui l'attaquoient à coups de sabres. Il manioit son bâton avec tant d'adresse & de force, qu'aucun Soldat n'osoit l'approcher : il portoit des coups terribles, & il blessa plusieurs Espagnols malgré leurs boucliers. Épuisé de fatigues, accablé par le nombre, percé de coups, il faisoit

1606. encore trembler ſes adverſaires : enflamé de rage, il ne ceſſa de ſe défendre qu'en tombant roide mort, laiſſant les Eſpagnols dans l'admiration de ſon courage & dans le regret d'avoir ôté la vie à un homme qui avoit ſi bien ſu la défendre.

» Les Eſpagnols, réunis en corps, s'avancerent vers la premiere retraite des Indiens pour tâcher d'en tirer des rafraichiſſemens ; mais leur attente fut trompée : tous avoient pris la fuite. On apperçut un vieillard qui s'éloignoit avec ſa femme : on ſe mit à leur pourſuite. L'homme voyant qu'il lui étoit impoſſible d'échapper, fit cacher ſa femme dans un bois voiſin. On l'atteignit, & on l'emmena dans l'eſpérance de tirer de lui quelques éclairciſſemens ſur la contrée ; mais ſon grand âge le rendoit peu propre à donner les lumières qu'on pouvoit deſirer. On étoit ſur le point de le laiſſer aller, quand la vieille arriva : elle fit entendre

qu'elle étoit réſolue, plutôt que de vivre ſeule, de mourir avec ſon mari. Ce trait de généroſité jetta les Eſpagnols dans une ſurpriſe mêlée d'admiration. Ils remirent ces époux en liberté, & retournerent aux bateaux. 1606.

» La mer ſe développoit ſur le rivage avec une violence qui rendoit le rembarquement plus périlleux encore que ne l'avoit été la deſcente. Le canot de l'Amiral chavira, & ceux qui étoient dedans ſe jetterent à la nage: ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés qu'on parvint à le retourner. On ſe vit dans la néceſſité de laiſſer ſur le rivage les fruits, les nattes & les autres piéces d'étoffe qu'on avoit pris dans les maiſons: tout ce qu'on put faire ce fut de ſauver les armes; & l'on retourna aux vaiſſeaux ſans avoir retiré aucun avantage de cette expédition.

» Le défaut de mouillage & d'eau fraiche fit prendre la réſolution de ne

1606. pas s'arrêter plus long-tems à cette île, que la beauté de ſes habitans fit nommer l'Iſle de la Belle Nation. Elle s'étend Nord & Sud; ſon circuit eſt d'environ ſix lieues.

» L'Eſcadre, en quittant cette île, fit voile pour Sainte Croix, que Quiros ſavoit être fertile & abondante en proviſions de toute eſpèce : les habitans avoient fait un favorable accueil aux Eſpagnols, & malgré quelques déſordres ſurvenus, la paix s'étoit rétablie. Comme l'île de la Belle Nation ſe trouvoit ſur la même latitude, on mit le cap à l'Oueſt pour ne pas la manquer.

» Le 22 Mars, jour du Jeudi Saint, il y eut pendant la nuit une grande éclipſe de lune. On continua de courir dans la même direction juſqu'au 7 Avril, laiſſant des terres au Nord & au Sud, c'eſt dumoins ce que devoient faire croire les nombreuſes compagnies d'oiſeaux & la grande quantité

de pierres ponces qu'on obſervoit chaque jour. Dans la nuit du 7 on découvrit, du haut des mâts de la Capitane, une terre haute & noire qu'on crut être un volcan. 1606.

» On s'approcha de la terre juſqu'à l'entrée de la nuit, que l'on paſſa en panne, pour éviter les écueils. Dès que le jour parut, on porta ſur la terre : on en étoit à deux lieues lorſqu'on ſe trouva ſur un banc, où il n'y avoit que douze ou quinze braſſes de fond : on fut près de deux heures pour le paſſer, & bientôt la ſonde ne donna plus de fond. On étoit près de la terre; mais la nuit ſe fermoit; & l'on fit divers bords juſqu'au lendemain 7 Avril. L'horiſon étant éclairé, Louis Vaez de Torrès monta à bord de la Corvette, &, ſuivi de deux bateaux armés, il prolongea la côte du Sud-Oueſt, paſſant à travers pluſieurs petites îles qui formoient un canal, & qui de loin ſe montroient ſous l'ap-

1606. parence d'une seule île. Il découvrit plusieurs maisons entre les arbres, & quelques autres le long du rivage.

» On trouva un très-bon mouillage : la petite flotte vint s'y mettre à l'ancre près des petites îles qui sont séparées de la grande à l'Est. Elle y étoit sur vingt-cinq brasses d'eau. Les bateaux allerent à terre ; ils y trouverent des ruisseaux d'eau-douce, des plantations de bananiers, de cocotiers, de palmistes, de cannes à sucre & de plusieurs bonnes racines : ils se hâterent de retourner aux vaisseaux pour y porter ces agréables nouvelles.

» Le lendemain les bateaux ayant soixante hommes à bord, partirent sous la protection de la Corvette, pour faire une descente. A quelque distance des vaisseaux on découvrit un îlot, placé en dedans des recifs : il ne s'élevoit pas à plus de six pieds au-dessus de la surface de la mer, & paroissoit avoir été élevé à cette hauteur à bras

d'hommes : ſur ſa platte-forme on voyoit près de ſoixante maiſons, couvertes de feuilles de latanier, & garnies de nattes dans l'intérieur. Cet îlot eſt un fort, où ces Indiens ſe retirent lorſqu'ils ſont attaqués par leurs voiſins, avec leſquels ils ſont ſouvent en guerre. Ils ont de grandes pirogues, qui leur ſervent à faire des deſcentes chez les Nations voiſines. 1606.

» Les bateaux arrivés près de la lame, paſſerent à travers & s'approcherent du fort. La vue de quelques pirogues qui ramoient du côté oppoſé de l'îlot les obligea de ſe tenir ſur la défenſive. Les Indiens, qui n'avoient que des intentions pacifiques, s'avancerent en faiſant des ſignes de paix ; & montrant le fort, ils inviterent les Eſpagnols à les y ſuivre.

» Les Eſpagnols craignant que ſi ces robuſtes Indiens entroient en grand nombre dans les bateaux, ils ne les coulaſſent à fond, leur firent ſigne de

1606. s'éloigner. Les Indiens se retirerent, les uns vers le fort, les autres vers les îles. Les Espagnols débarquerent sur le fort, où arriva d'abord le bateau de la Capitane, qui fut bientôt suivi de celui de l'Amirante.

» Les Espagnols descendus au nombre de cinquante, marcherent en corps & entrerent dans le bourg avec précaution, pour ne pas tomber dans quelque embuscade. Ils n'apperçurent pas un seul homme : au moment de la descente, les Indiens avoient quitté le fort sans être apperçus. On retourna au rivage, on fit des signes de paix aux Indiens, qui paroissoient n'attendre que cette invitation pour se rendre au fort. Ils y arriverent d'un air de gaieté. Leur chef, armé d'un arc & d'un carquois, présenta une branche de palmier à Louis Vaez de Torrès, qu'il embrassa affectueusement. Les Espagnols étoient d'autant plus charmés de trouver dans ces Insulai-

res des dispositions favorables, que 1606.
l'île offroit des sources d'eau fraiche, du bois, & d'autres provisions qui les mettoient en état de poursuivre la recherche d'un continent.

» Dans ce même tems on vit arriver deux vieillards. En débarquant ils laisserent leurs armes dans leur pirogue, & se tenant par la main, ils vinrent saluer les Espagnols, d'un air qui annonçoit le plaisir qu'ils avoient de les voir. On comprit par leurs signes que l'un des deux étoit le pere du Chef, dont le nom étoit Taliquen.

» Les Insulaires voyoient avec curiosité les armes & les vêtemens des Espagnols, qui à leur tour admiroient le port, la force & l'agilité de ces Indiens. Tous demeuroient paisibles, & bientôt le Chef les dispersa, ne conservant avec lui que son fils & deux Insulaires pour la garde du fort.

» Les Espagnols se voyant en sûreté, songerent à se reposer des cruel-

1606. les fatigues qu'ils avoient essuyées. On posa deux corps-de-garde, l'un sur le rivage, l'autre sur une place dans le milieu du fort. Le reste de la troupe mit bas les armes & se répandit dans le bois pour y cueillir des fruits. Les Indiens porterent dans leurs pirogues le bois & l'eau dont la flotte avoit besoin.

» On dressa un autel dans une maison du fort; la Messe fut célébrée, & tous les gens de l'équipage communierent.

» La flotte ayant fait sa provision d'eau, de bois & d'une bonne quantité de fruits, se disposa à remettre en mer. Le septiéme jour il ne restoit déja plus rien à faire dans l'île. On arrêta quatre Insulaires, qu'on se proposoit de faire servir d'interprêtes dans les îles qu'on devoit encore reconnoître. Le Chef en étant informé, se rendit avec son fils à bord de la Capitane, pour se plaindre de cette violence.

lence. N'ayant rien pu obtenir, il s'en retournoit fort triſte. Dans ce moment arrivoit le bateau où étoient ces quatre Indiens. A la vue de leur Chef ils fondirent en larmes. Ce Chef réſolut à l'inſtant de tout riſquer pour les arracher des mains des Eſpagnols. Il donna à ſes pirogues le ſignal de l'attaque. Il s'avançoit le premier d'un air d'intrépidité ; mais au bruit d'un coup de canon, tiré à poudre, du bord de la Capitane, il ſe déſiſta de cette entrepriſe; & témoignant par un geſte à ces quatre Indiens qu'il n'étoit pas en ſon pouvoir de leur rendre la liberté, il les quitta avec douleur & les yeux humides de larmes. 1606.

» Les Eſpagnols appareillerent; mais les vents étant contraires, ils eurent beaucoup de peine à s'élever de la côte. Dans la nuit on fit quatre lieues. Le lendemain un des Inſulaires ſauta par-deſſus bord; ce qui obligea de garder à vue celui qui reſtoit dans la

1606. Capitane : les deux autres étoient à bord de l'Amirante.

» On courut ainſi à l'Oueſt juſqu'au 21 d'Avril, que vers le ſoir on eut connoiſſance de la terre dans le Sud-Eſt. Auſſitôt on fit voile pour l'acoſter ; la nuit qui arrivoit obligea de mettre en travers juſqu'au point du jour, qu'on s'approcha de la terre. On prolongea la bande du Nord. Quelques Indiens ſe montrerent ſur la plage, qui étoit ſablonneuſe. L'île étoit plantée d'un grand nombre d'arbres fruitiers ; mais comme elle n'offroit aucune rade où les vaiſſeaux puſſent mouiller à l'abri des vents, on ne crut pas devoir s'y arrêter. Elle reçoit des Naturels le nom de Tucopia. Elle eſt par douze dégrés de latitude Sud.

» De cette île on fit voile au Sud. On s'en étoit à peine éloigné d'une lieue, que l'Indien qui reſtoit ſur la Capitane trouva l'occaſion de ſauter

dans la mer : comme on étoit au vent de l'île, il ne douta pas qu'il ne parvint bientôt à gagner le rivage. On en donna avis à l'Amirante, pour veiller sur ceux qu'elle avoit à bord ; mais la plus vigilante attention n'empêcha pas que l'un des deux ne saisit encore le moment de se jetter à la nage. Un seul resta ; esclave à Taumago, il se trouvoit mieux avec les Espagnols. 1606.

» Louis Vaez de Torrès, curieux de s'entretenir avec les habitans de cette île avant de s'en éloigner, se mit dans son canot, & vint, la sonde à la main, ranger le rivage. Les Indiens lui firent présent d'une piéce d'étoffe de leur fabrique & de quelques fruits : ils lui firent entendre qu'il trouveroit une vaste contrée, où les Naturels étoient plus blancs que ceux qu'il avoit déja vus sur sa route.

» La nouvelle de cette terre qu'on étoit sur le point de découvrir causa à tout l'équipage une joie très-vive.

1606. On fit voile au Sud ; & quoique les vents fussent tantôt contraires, tantôt variables, on continua de courir dans cette direction jusqu'au 25 d'Avril, que les premiers rayons du jour montrerent de l'avant une terre d'une grande élévation. Cette terre reçut le nom de Notre-Dame de la Lumière. Elle se trouva par quatorze dégrés trente minutes de latitude australe. Presqu'en même tems on vit une autre terre à l'Oueſt ; une plus grande au Sud ; & au Sud-Eſt une plus grande encore. La côte de cette derniere paroissoit indéterminée, & étoit couverte de montagnes dont la cime se perdoit dans les nues. En portant sur celle qu'on avoit d'abord apperçue à l'Oueſt, on eut la vue d'une terre plus haute & plus grande par-dessus cette premiere : on s'en approcha sur les quatre heures. La Corvette, qui marchoit en avant, rangea le rivage de très-près. Les Indiens se montrerent sur

la plage, & inviterent les Eſpagnols à deſcendre, en leur montrant les cocotiers, les bananiers & d'autres arbres qui formoient différens boſquets, entre leſquels on voyoit des terres cultivées & couvertes de plantes utiles, qu'arroſoient les eaux des ruiſſeaux qui ſe précipitent dans la mer. 1606.

» Ce même ſoir on délibéra à laquelle de ces terres on s'arrêteroit, & l'on ſe décida pour celle qui étoit à l'Oueſt de Notre-Dame de la Lumière. Dès que le jour parut, on s'avança pour ranger ſa côte méridionale; & avant d'y arriver une autre terre plus grande & plus élevée ſe montra dans le Sud-Eſt.

» Comme on s'approchoit de celle qu'on avoit d'abord réſolu d'aborder, des colonnes de fumée, qui s'élevoient de divers endroits, annoncerent ſes habitans. Quelques pirogues ſe détacherent du rivage, ramerent ſur les vaiſſeaux, & firent ſigne aux Eſpa-

1606. gnols de mouiller sur leur côte. D'après ces apparences de paix, le Commandant fit partir dans le canot de la Capitane vingt hommes aux ordres d'un Officier, pour prendre les sondes & reconnoître un port où l'Escadre pût mouiller en sûreté. Le bateau toucha bientôt au rivage, & arriva à l'embouchure d'une belle riviere, qui avoit sa source dans les montagnes voisines. On vit sur la plage des cochons & une foule d'Indiens, les uns mulâtres, les autres noirs, & plusieurs non moins blancs que des Européens. On en conclut naturellement que cette île devoit être d'une considérable étendue, ou voisine d'un continent.

» Les Indiens, qui bordoient le rivage, faisoient signe aux Espagnols de descendre à terre. On vit avec surprise un de ces Insulaires se jetter dans la mer, nager vers les bateaux & y entrer sans marquer aucune crainte.

Il étoit grand, robuſte & vigoureux : ſes geſtes firent appréhender qu'il n'eût de mauvais deſſeins : on s'en ſaiſit, & on le fit priſonnier. Il portoit des bracelets de dents de Sanglier. On ſoupçonna qu'il étoit un des Chefs de la contrée ; ce qui fut confirmé. 1606.

» Dans ce même tems pluſieurs pirogues entouroient la Corvette, qui étoit près du rivage. Un Indien monta à bord à la perſuaſion des Eſpagnols. Ils ſe propoſoient de le conduire à la Capitane. Le Commandant ſouhaitoit de voir quelques uns de ces Inſulaires. Il eſpéroit que par des careſſes & des préſens il ſe concilieroit leur bienveillance, & que ces nouveaux amis porteroient leur Nation à lier un commerce avec les Eſpagnols. Rien n'étoit plus néceſſaire à leur projet.

» Auſſitôt que l'Indien fut à bord de la Corvette, on le mit à la chaîne, de peur qu'il ne ſautât par-deſſus bord, & l'on ſe hâta d'arriver à la Capitane,

1606. qui étoit à trois lieues du rivage. L'Indien se voyant prisonnier, devint furieux. Il rompit sa chaîne, s'élança dans la mer, & nagea vers la côte. La nuit ne permettoit pas qu'on se mît à sa poursuite, & favorisa son évasion. La Corvette arriva aux vaisseaux & rendit compte de l'événement.

» L'instant d'après le bateau amena l'Indien qu'il avoit fait prisonnier. Le Commandant le reçut avec bonté, donna ordre de le bien traiter, de lui faire présent d'habits & de le reconduire à terre. On prolongea le rivage à petites voiles, n'ayant que très-peu de vent. Vers les dix heures du soir, l'Officier de quart entendit une voix dans la mer : on y courut ; c'étoit l'Indien qui avoit rompu ses fers : accablé de lassitude, hors d'état de gagner le rivage, il crioit au secours, aimant mieux tomber entre les mains des Espagnols que de se noyer. On le prit à bord : on lui ôta la chaîne qu'il avoit

encore au pied : pour le rassurer davantage, on le conduisit à son compagnon : on leur servit à souper, & ils passerent la nuit ensemble. 1606.

» Le lendemain, on leur fit les cheveux & la barbe, on leur mit à chacun un habit de taffetas couleur de rose ; on leur en donna plusieurs piéces. Le Capitaine les embrassa affectueusement, & les renvoya à terre dans la chaloupe.

» Le Chef ou Cacique, pénétré de reconnoissance, fit mettre dans la chaloupe, des cochons, des régimes de bananes, des figues, des patates, des iniams & de tous les autres fruits qui croissent sur cette terre.

» La chaloupe côtoyant le rivage, passa à la vue de plusieurs villages dont les habitans étoient d'une couleur bien plus bronzée que les autres. C'étoit des hommes méchans ; car après avoir fait aux Espagnols des signes d'amitié, ils firent voler sur eux

1606. une nuée de fleches, dont un Matelot fut legerement bleſſé au viſage. On répondit à cet acte d'hoſtilité par une fuſillade, qui les fit repentir de leur témérité.

« La nuit étant déja fort avancée, la chaloupe regagna les vaiſſeaux & rendit compte de ce qui s'étoit paſſé. Comme on deſiroit reconnoître les grandes terres qui paroiſſoient au Sud-Oueſt, on mit le cap deſſus; & l'on y arriva le 30 Avril. Dans l'après midi, on ſe trouva à l'ouvert d'une grande baie. La Corvette fut auſſitôt détachée pour en prendre les ſondes & y trouver un port. Elle vit un grand nombre de fumées s'élever de divers endroits de la contrée; mais il ſe faiſoit tard, & elle vint rejoindre la Capitane qui avoit tiré un coup de canon.

» Dès l'aube du jour la Corvette rentra dans la baie pour la bien reconnoître, & les vaiſſeaux ſe tinrent à

l'entrée pour attendre ſon retour. Vers les trois heures de l'après midi elle revint avec la nouvelle qu'elle avoit vu un peuple nombreux d'une haute ſtature ; que la baie étoit à l'abri de tous les vents ; que l'on y trouvoit depuis trente juſqu'à huit braſſes d'eau, tout à portée du rivage ; que ſous le vent de cette baie il y en avoit une autre qui court au Sud & au Sud-Oueſt à perte de vue, & que dans l'éloignement les terres paroiſſoient former pluſieurs étages. Elle ajouta que quelques pirogues l'avoient abordée en lui faiſant des ſignes d'amitié ; & que les Indiens, dont on croyoit avoir raiſon de ſe défier, leur avoient fait préſent de belles plumes de héron. 1606.

» Cette nouvelle répandit une joie générale dans l'équipage, qui crut voir le terme de ſes fatigues. On porta ſur la grande baie où l'Amirante entra le même ſoir ; la Capitane & la Corvette y mouillerent le lendemain. On

1606. donna à cette baie le nom de la fête du jour, Saint Jacques & Saint Philippe.

» Les vaiſſeaux étant à l'ancre, on envoya la chaloupe à la recherche d'un port convenable. Elle revint bientôt annoncer qu'elle avoit trouvé ce port, où l'on pouvoit mouiller depuis quarante juſqu'à ſix braſſes d'eau, fond de ſable net, entre deux rivieres. On ne différa que juſqu'au lendemain pour ſe rendre dans un port ſi commode. On lui donna le nom de Port de la Vraie Croix, & à la contrée celui de Terre Auſtrale du Saint Eſprit.

» Le port eſt formé par l'embouchure de deux belles rivieres ; l'une fut appellée le Jourdain, & l'autre Saint Sauveur. Ce port, d'un aſpect très-agréable, eſt à l'abri de tous les vents ; la mer y eſt ſi calme, qu'elle y eſt preſque auſſi unie qu'une glace, & que les vents les plus frais n'y ont pas aſſez d'action pour y rider la ſurface

des eaux. Du rivage jusqu'au pied des montagnes regne un terrein uni, couvert d'arbres fruitiers & de plantes, dont la verdure, par-tout interrompue par l'émail des fleurs, annonce la fécondité & la richesse de la contrée: aussi la terre y produit-elle en abondance, & presque sans culture, les fruits les plus délicieux. 1606.

» Le jour suivant, 4 Mai, les Espagnols firent une descente. Le Chef de la contrée, suivi d'une troupe nombreuse, vint à leur rencontre. Il ne paroissoit point du tout charmé de l'arrivée de ces étrangers. Il leur présenta une petite quantité de fruits, en leur faisant signe de se rembarquer. Voyant les Espagnols s'avancer, il traça une ligne sur le sable du bout de son arc, & fit entendre qu'on n'eût pas à passer outre.

» Une pareille défense étoit peu propre à intimider les Espagnols; mais Louis Vaez de Torrès n'eut pas dé-

1606. passé la ligne, que les Indiens saisissant leurs arcs, firent voler une nuée de fleches. On répondit à cette brusque réception par le feu de la mousqueterie : plusieurs mordirent la poussière, le Chef fut du nombre des morts, & le reste prit la fuite vers les montagnes.

» Durant le séjour qu'on fit dans ce port, il y eut plusieurs expéditions dans les terres, tant pour se procurer des provisions, dont on commençoit à manquer, que pour amener les Indiens à la paix. Néanmoins les Espagnols les trouverent toujours dans des dispositions si peu favorables, qu'ils ne purent jamais entrer avec eux en conférence. Ils étoient toujours en embuscade dans les bois pour attaquer les Espagnols : mais ils en retiroient peu de succès ; leurs fleches se trouvoient interceptées par les branches des arbres, qui ne formoient aucun obstacle aux balles.

» Les Eſpagnols célébrerent plu- 1606.
ſieurs Fêtes ſur le rivage, & prirent poſſeſſion de la contrée au nom de Philippe III.

» A la veille du départ, on envoya un détachement de vingt-cinq hommes, pour chercher de nouvelles proviſions. Ce détachement ayant laiſſé une garde aux bateaux, s'avança dans les terres. Arrivé ſur le haut d'une montagne, il découvrit de ſa cime un ſuperbe vallon, qu'il traverſa, & ſe rendit ſur une autre montagne, éloignée du rivage d'environ deux lieues. Là le bruit des tambours piqua la curioſité des Eſpagnols : ils s'approcherent en ſilence. Ils arriverent à un village où les habitans paſſoient gaiement le tems à danſer ſans aucune défiance.

» Les Indiens ſe voyant ſurpris, ſe retirerent précipitament vers les montagnes, abandonnant leurs maiſons, leurs femmes & leurs enfans; mais on

1606. eut bientôt lieu de juger qu'ils n'avoient fui que parce qu'on les avoit trouvés ſans armes.

» Les Eſpagnols, maîtres du village, ne s'amuſerent pas à careſſer les femmes : ils entrerent dans les maiſons, y prirent tout ce qui s'y trouva à leur uſage, raſſemblerent quatorze cochons, ſe ſaiſirent de trois jeunes Indiens, & ſe hâterent de retourner aux bateaux, dans la crainte d'être ſurpris à leur tour par les Indiens, dans un lieu trop éloigné pour eſpérer d'être ſecourus des vaiſſeaux.

» Cependant les Indiens ne tarderent pas à ſe montrer. Le bruit de leurs tambours ſe fit entendre, que les Eſpagnols n'avoient pas encore traverſé le vallon. Se ſentant pourſuivis de près, ils doublerent le pas juſqu'à la pente de la montagne & en gagnerent le ſommet avec toute la diligence dont ils furent capables. La néceſſité de reprendre haleine les obligea de s'y

s'y arrêter. Les Indiens s'avancerent en pouſſant leurs cris ordinaires, & firent voler leurs fleches. Les Eſpagnols leur répondirent à coups de mouſquets. Les Indiens, dont pluſieurs furent bleſſés, reculerent à cette fuſillade; mais bientôt ils revinrent à la charge: ils pourſuivirent les Eſpagnols juſqu'au bas de la montagne: quelques uns grimpoient ſur le ſommet des rochers & lançoient de groſſes pierres, dont un Soldat fut bleſſé. 1606.

» Les Eſpagnols gagnerent enfin le rivage. Ils exécuterent cette retraite avec une valeur héroïque, faiſant ſouvent feu pour retarder la marche des Indiens, qui, au bruit du canon ſe diſperſerent en ſe retirant vers les montagnes. Tout le monde étant rembarqué, on ſe diſpoſa à quitter la baie Saint Jacques & Saint Philippe.

» L'entrée de la baie court Nord & Sud. Elle a huit lieues de large à ſon embouchure. Le côté de l'Eſt a

1606. douze lieues de long, celui de l'Oueſt en a quinze.

» On ſortit du port de la Vraie Croix; mais on fut bientôt forcé d'y rentrer. On eut tout d'un coup une grande partie de l'équipage ſur les cadres, & il ne reſtoit preſque plus perſonne pour la manœuvre. Cet accident fut attribué à la nature du poiſſon qu'on avoit mangé. La flotte reſſembloit à une ville frappée de la peſte. Néanmoins tous recouvrerent heureuſement la ſanté.

» La flotte, en état de remettre en mer, appareilla une ſeconde fois du port de la Vraie Croix, & fit voile pour reconnoître les terres qui reſtoient au vent; mais au moment de ſortir de la baie les vents furent ſi contraires & ſi violens, qu'il fallut s'efforcer de rentrer dans le port. La flotte erra dans la baie pendant trois jours, & courut de très-grands riſques. Le troiſiéme jour l'Amirante &

la Corvette gagnerent le port ; mais la nuit qui ſurvint ne permit pas à la Capitane d'y faire voile. L'obſcurité & la violence des vents, qui continuoient de fraichir, forcerent enfin Quiros de ſortir de la baie pour tenir la haute mer. 1606.

» La Capitane, incapable de ſoutenir le vent, dériva conſidérablement pendant les trois premiers jours. Les vents d'Oueſt, qui regnoient conſtamment depuis le mois d'Avril, ne lui permirent plus de regagner la baie. On réſolut donc de courir au Nord juſques par les dix dégrés vingt minutes pour atterir à l'île Sainte Croix, qui, en cas de ſéparation, étoit le rendez-vous des vaiſſeaux.

» Arrivé à la hauteur de dix dégrés vingt minutes, on chercha l'île Sainte Croix, ſans la trouver. Les vents forcés faiſoient de plus en plus dériver. L'impoſſibilité de retourner en arrière, fit réſoudre Quiros à faire voile

pour le Mexique, dont il découvrit la côte le 3 d'Octobre de la même année 1606, & vint relâcher dans le port de la Nativité. «

Juan Louis Arias rapporte, dans son Mémoire, quelques particularités omises dans la relation de Torquemada. Il dit: » Quiros, après avoir découvert plusieurs petites îles & quelques autres plus grandes, arriva à Taumaco. Cette île a huit ou neuf lieues de circonférence; elle est située sous le dixiéme dégré de latitude Sud, à la distance d'environ 1700 lieues à l'Oueſt de Lima, & de 80 lieues à l'Est de Sainte Croix. Le Cacique ou Chef de Taumaco assura Quiros que s'il vouloit trouver un grand continent, il falloit faire voile au Sud, plutôt qu'à l'Oueſt, & qu'il y rencontreroit des terres riches, fertiles, peuplées, & qui continuoient de s'étendre vers le Sud.

» L'avis du Cacique engagea Qui-

ros à renoncer au projet de faire un établiſſement à Sainte Croix. Il fit voile au Sud quelques dégrés à l'Oueſt. Il reconnut ſur ſa route pluſieurs îles, très-peuplées, & plus conſidérables les unes que les autres. Parvenu par les quinze dégrés vingt minutes de hauteur de pôle, il découvrit la terre de la baie de Saint Philippe & de Saint Jacques. Cette terre, du côté qu'elle fut apperçue, s'étend de l'Eſt à l'Oueſt dans un eſpace de plus de cent lieues.

« Cette contrée, qui reçut le nom de Terre Auſtrale du Saint Eſprit, eſt de la plus grande fécondité : la population y eſt très-nombreuſe : ſes habitans, de couleur bronzée, paroiſſent civiliſés. Sous le plus beau climat de l'univers, ils jouiſſent de tous les tréſors de la nature.

» Quiros, laiſſant l'Amirante & la Corvette dans la baie Saint Jacques & Saint Philippe, fit voile pour le

Mexique, d'où il s'embarqua pour l'Eſpagne. Il ſe rendit à Madrid, ſollicita l'envoi d'une ſeconde flotte, pour l'établiſſement d'une Colonie ſur cette Terre Auſtrale. Il fut renvoyé au Perou, & mourut à Panama.

EXTRAIT D'UN MÉMOIRE PRÉSENTÉ A PHILIPPE III, ROI D'ESPAGNE.

Imprimé à Seville, & inseré dans Purchass, tom. 4, p. 1427.

LE Capitaine Pedro Fernandez de Quiros. — J'ai informé Votre Majesté, que les terres inconnues dans l'émisphère australe formoient au moins la quatriéme partie du globe; que j'y ai déja découvert vingt-trois îles, savoir, l'Incarnation, S. Jean-Baptiste, Saint Elme, les Quatre Couronnes, Saint Michel Archange, la Conversion de S. Paul, la Dizaine, la Sagittaire, la Fugitive, la Pelerine, Notre-Dame de Bon-Secours, Monterey, Tucopia, Saint Marc, le Verger, les Larmes de Saint Pierre, le Portail de Belem, le Pilier de Sarragosse, Saint Remond & l'île de la Vierge Marie; & qu'à très-

peu de distance de cette dernière ile; j'ai reconnu trois parties d'une terre, à laquelle j'ai donné le nom de Terre Australe du Saint Esprit. J'ai trouvé sur cette terre la Baie S. Jacques & S. Philippe, & le port de la Vraie Croix, où la flotte a resté trente-six jours. Deux grandes rivieres, qui forment ce port à leur embouchure, annoncent une vaste contrée.

J'ai fait aussi d'autres découvertes dans ces parages. J'ai relâché dans une île appellée Taumaco, distante, suivant notre estime, d'environ douze cent cinquante lieues du Mexique. Le Roi de cette île, bel homme, & d'un extérieur imposant, nous fournit divers rafraichissemens, & voulut que les Insulaires nous aidassent à faire de l'eau & du bois dont nous avions un pressant besoin.

Ce Prince, dont le nom est Tamay, vint sur mon bord: je lui fis l'accueil le plus flatteur: je m'efforçai d'en ti-

rer tous les éclairciſſemens qu'il pouvoit me donner. Je lui montrai nos vaiſſeaux, & lui demandai ſi jamais il en avoit vu de ſemblables: il répondit négativement.

Je le priai de me dire s'il avoit connoiſſance d'autres terres éloignées ou voiſines : dès qu'il m'eut compris il nomma plus de ſoixante îles, & une contrée qu'il appella Manicolo. J'en dreſſai une carte ſous ſes yeux. Il déſignoit lui-même les petites & les grandes îles, par des cercles plus ou moins grands : quant à la grande terre, il étendit les deux bras, ſans les rejoindre, pour faire comprendre qu'elle s'étendoit ſans fin. Il indiquoit les diſtances de ces différentes îles par le nombre des nuits qu'il falloit paſſer avant de s'y rendre. Il employoit différens ſignes pour nous faire connoître ſi ces peuples étoient blancs, noirs, mulâtres, amis, ennemis; s'ils étoient Antropophages, il mordoit ſon bras,

& témoignoit de l'horreur pour ces barbares. Fatigué enfin de cette longue converſation par ſignes, il demanda à retourner à terre. Je lui fis quelques préſens qu'il accepta avec reconnoiſſance ; & il nous quitta avec toutes les marques d'une ſincère affection.

Le lendemain j'allai à terre faire une viſite au Chef, & pour mieux m'aſſurer de tout ce qu'il m'avoit dit, j'invitai pluſieurs Indiens à me ſuivre à bord : je leur fis les mêmes queſtions, & tous me confirmerent l'exiſtence & la ſituation reſpective des mêmes terres.

En partant de l'île de Taumaco, j'enlevai quatre Indiens pour me ſervir d'interprètes dans les découvertes que je me propoſois de faire. Trois ſe ſauverent à la nage ; le quatriéme reſta volontairement. Cet Indien, auquel nous donnâmes le nom de Pedro, interrogé ſur ſon pays & les différentes îles dont il avoit connoiſ-

ſance, fit à Mexico, en préſence du Marquis de Montes Claros, les déclarations qu'on va voir, ſans qu'on pût jamais le faire varier dans ſes réponſes.

Suivant ſon rapport, Chicayana eſt ſa patrie: cette île, plus grande que Taumaco, en eſt éloignée de quatre journées de navigation pour une pirogue du pays. Les terres de Chicayana ſont baſſes, mais fertiles & abondantes en fruits. Parmi les habitans, généralement bronzés & à longs cheveux liſſes, on en voit de blancs à cheveux roux très-longs, & de mulâtres dont les cheveux ne ſont ni liſſes ni friſés, mais forment un peu le crochet. Tous ſont dans l'uſage de ſe peindre le corps de différens traits ineffaçables.

Le long des côtes on trouve des huitres perlieres de diverſe grandeur. L'huitre eſt délicieuſe; elle renferme de très-belles perles, & ſes coquilles

ſervent à différens uſages. On pourroit établir ſur cette île une très-riche pêcherie de perles.

A deux journées de Chicayana & à trois de Taumaco, eſt une autre île plus grande que les deux premieres. Elle reçoit le nom de Guaytopo. Ses habitans ne ſont guères plus baſannés que les Eſpagnols. En général leurs cheveux ſont noirs, mais quelques uns les ont roux. Ces trois îles ſont alliées, & parlent la même langue.

De Tucopia on peut ſe rendre en cinq jours de navigation à Manicolo, terre d'une immenſe étendue & très-peuplée. Pedro aſſuroit y avoir été avec pluſieurs autres Indiens, & que pour s'y rendre de Tucopia, il falloit laiſſer le ſoleil levant à main gauche. Il ne parloit qu'avec admiration de l'étendue, de la population & de la fertilité de cette contrée. Ils étoient entrés dans une bonne baie, formée par l'embouchure de quatre belles ri-

vieres : ils avoient enſuite prolongé la côte occidentale plus loin qu'il n'y a de Mexico à Acapulco, ſans en voir la fin.

Non loin de Chicayana eſt une autre île bien peuplée, dont le nom eſt Mecaraylay.

De Taumaco, on peut en trois jours, ou même en deux ſi le vent eſt favorable, ſe rendre à Fonofono. Elle eſt diviſée en deux petites îles raſes : il y a une bonne rade. A très-peu de diſtance on trouve deux autres îles, Pilen & Nupan.

Pedro avoit viſité ces différentes îles, mais il parloit auſſi d'un grand nombre d'autres qu'il n'avoit point vues, & particulierement d'une grande contrée, à laquelle il donnoit le nom de Pouro.

Voilà ce que cet Indien a confirmé à tous ceux qui ont voulu l'interroger. Jamais il ne s'eſt démenti ſur ſes aſſertions ; & ſon air de franchiſe ne

permettoit point de révoquer en doute la vérité de ſon récit.

D'après cet expoſé, il paroît qu'il y a deux continens ſéparés de l'ancien monde : le premier eſt l'Amérique, découverte par Chriſtophe Colomb ; l'autre eſt celui où j'ai atteri, & que j'ai nommé Terre Auſtrale du Saint Eſprit. C'eſt à ce dernier continent que vous devez, Sire, former de nouveaux établiſſemens, &c.

EXTRAIT D'UN AUTRE MÉMOIRE DE QUIROS.

Le Capitaine Pedro Fernandez de Quiros informe Votre Majeſté que ce Mémoire eſt le huitiéme qu'il a l'honneur de lui adreſſer. J'avois cru avoir ſuffiſament fait ſentir l'importance de l'objet que je ſollicite. Je répéterai donc à Votre Majeſté que les avantages qu'on peut ſe promettre des établiſſemens dans les terres Auſtrales inconnues juſqu'ici, & dont jai fait la découverte, ſont inappréciables.

Je devois naturellement m'attendre à la réſolution la plus favorable; & depuis quatorze mois de ſéjour à la Cour de Votre Majeſté, je n'ai pas eu de réponſe. J'oſerai, Sire, vous

faire obſerver que j'ai employé mon bien & quatorze années de ma vie à faire ces intéreſſantes découvertes.

J'ai parcouru des mers immenſes; j'ai eſſuyé des dangers & des travaux ſans nombre; je n'ai enviſagé dans ces périlleuſes entrepriſes que la gloire du ſuccès, & le deſir de me conſacrer au ſervice de votre Majeſté & à l'utilité publique. Pour récompenſe de tant de peines, ma demande ſe borne à être employé dans l'entrepriſe que je propoſe.

Je puis aſſurer Votre Majeſté que l'étendue des terres que j'ai reconnues, & j'en appelle au témoignage de mon Amiral Vaez de Torrès, ſurpaſſe l'Europe, l'Aſie mineure juſqu'à la mer Caſpienne, avec toutes les îles de la Méditerranée & de l'Océan. C'eſt de cette vaſte région dont vous pouvez, Sire, faire aiſément la conquête, ſans avoir à craindre, comme

aux

aux Indes Orientales, le voiſinage des Turcs, des Maures, ou d'autres peuples belliqueux.

Cette contrée s'étend de la Ligne dans la Zone tempérée. Je dois faire obſerver que, puiſque les terres découvertes ſous le quinziéme parallele ſont plus riches & plus fertiles que l'Eſpagne, celles qui correſpondent à la même latitude doivent être un Paradis terreſtre. Nous deviendrons les Antipodes d'une partie de l'Europe, de l'Aſie & de l'Afrique, ſi nous y faiſons des établiſſemens.

La contrée eſt coupée par des chaînes de très-hautes montagnes, qui laiſſent entre elles des plaines immenſes. La population y eſt on ne peut pas plus nombreuſe. Ses habitans ſont de diverſes couleurs : on y rencontre des noirs, des blancs, des baſannés & des mulâtres ; les uns ont des cheveux noirs, longs & liſſes, les autres

les ont roux & frisés. Cette variété de couleur annonce le mélange des races.

Les arts sont inconnus à ces peuples: ils ne bâtissent ni villes ni forteresses: ils n'ont ni Princes ni Magistrats : des coutumes très-simples & l'autorité des peres de familles leur tiennent lieu de loix. Ils sont en quelque manière dans l'état de nature, & dans cet état ils sont divisés entr'eux par des haines invétérées.

Leurs armes sont la pique, l'arc & les fleches qu'ils n'empoisonnent pas. Ils montrent beaucoup d'industrie dans la construction de leurs pirogues, dont les unes sont destinées à aller d'île en île, & les autres servent à pêcher sur leurs côtes.

Leur vêtement consiste en une ceinture qui leur couvre les parties naturelles. Ils sont grands, bien pris dans leur taille, d'une humeur enjouée &

d'un caractère qui les rend sensibles aux bienfaits. Cette disposition doit faire présumer qu'il seroit facile de les assujettir, en les prenant par la voie de la douceur.

Leurs maisons sont bâties en bois & couvertes de feuilles de palmier. Ils font des vases de terre cuite. La nacre de perle est d'un usage général: ils en font des couteaux, des scies, des herminettes & d'autres instrumens tranchans. Ils savent tailler la pierre, polir le marbre & faire avec le bois divers meubles utiles. Ils ont des flutes, des tambours, & d'autres instrumens de musique.

Ce peuple paroît aimer l'agriculture: on voit chez eux des champs cultivés, des plantations soignées, des jardins environnés de haies vives. Ils châtrent les cochons & la volaille; ce qui n'est pas une médiocre preuve qu'ils communiquent avec des peuples policés.

Trois eſpèces de racines leur tiennent lieu de pain ; & la contrée produit de ces racines en abondance. Rien de plus ſimple que la manière de les apprêter : elle conſiſte à les faire rotir ou bouillir. Elles font une nourriture ſaine, d'un goût agréable, & ſe conſervent long-tems. Il y a de ces racines qui ont trois pieds de longueur & quinze à dix-huit pouces d'épaiſſeur.

La terre eſt noire, graſſe & ſuſceptible des plus riches productions. On y trouve en abondance les mêmes fruits, les mêmes racines qu'en Europe, & beaucoup d'autres. Il y a trois ſortes d'arbriſſeaux qui ſervent à fabriquer des étoffes. La contrée a des forêts d'ébeniers, de cedres, & d'autres arbres de haute futaye propres pour des bois de conſtruction & pour toutes ſortes d'ouvrages.

Le pays nourrit du gros & menu

bétail, des cochons, des volailles. La pêche y eſt très-abondante, ſoit dans les rivieres, ſoit ſur les côtes, où ſe trouvent encore diverſes eſpèces de coquillages. Cette terre ſeroit un lieu de relâche excellent pour les vaiſſeaux qui traverſent la mer Pacifique.

Les vents d'Eſt qui y regnent une grande partie de l'année rafraichiſſent la contrée, & contribuent à la pureté & à la ſalubrité de l'air qu'on y reſpire. Auſſi les habitans y ſont-ils vigoureux, robuſtes, & parviennent à une heureuſe vieilleſſe ſans reſſentir aucune de ſes infirmités.

Les richeſſes du pays ſont l'or, l'argent, les perles & les mêmes épices qui croiſſent aux Moluques. Il y a des huitres perlieres en ſi grande quantité dans la mer qui baigne les côtes, qu'on pourroit y établir une des plus riches pêcheries.

La baie de Saint Jacques & de Saint

Philippe s'étend dans un eſpace d'environ vingt lieues. Elle eſt libre dans toute ſon étendue : les vaiſſeaux peuvent ſans aucun riſque y entrer de jour ou de nuit. Le long du rivage on découvre les habitations des Indiens, conſtruites à l'ombre des boſquets. Dans cette baie eſt le port que j'ai nommé la Vraie Croix ; il eſt partout d'un très bon mouillage, depuis quarante juſqu'à ſix braſſes d'eau, fond de ſable noir. C'eſt ſur les rives de ce port qu'il conviendroit d'établir une Colonie.

Ce port, qui peut contenir plus de mille vaiſſeaux, à l'abri de tous les vents, eſt formé par l'embouchure de deux rivieres ; l'une eſt comparable au Guadalquivir ; ſa barre, ſur laquelle on a dix ou douze pieds d'eau, permet aux petits vaiſſeaux une libre entrée : l'autre n'eſt acceſſible qu'aux chaloupes, & l'eau en eſt admirable.

Un côté de ce port eſt bordé par une belle forêt ; l'autre côté préſente une vaſte plaine. Les deux rivieres ne ſont infeſtées ni de ſerpens ni de crocodiles. A terre on n'eſt point tourmenté par cette foule d'inſectes qui déſolent les autres contrées à cette même latitude. Le parfum des fleurs, le ramage d'une infinité d'oiſeaux embelliſſent encore les bords de ces rivieres.

Un des grands avantages de la ſituation de la baie & du port, c'eſt la proximité d'un grand nombre d'îles. Il y en a ſept de plus de deux cent lieues d'étendue, dont une qui n'eſt éloignée que de dix lieues, peut en avoir cinquante de tour.

J'oſe croire, Sire, qu'il n'eſt point de contrée au monde plus propre à l'établiſſement d'une Colonie ; elle deviendroit l'entrepôt de tout le commerce du Chili, du Perou, du Mexi-

que, des Moluques, des Philippines; toutes terres de votre domination. J'ai nommé cette vaſte contrée la Terre Auſtrale du Saint Eſprit. J'en ai pris poſſeſſion au nom de Votre Majeſté. Cette découverte ne peut qu'augmenter & étendre ſa gloire en faiſant connoître ſon nom glorieux dans des pays immenſes, &c.

DÉCOUVERTES DE JACQUES LE MAIRE ET GUILLAUME SHOUTEN, *en* 1616.

ON a donné plusieurs relations de ce voyage intéressant. Mais les autorités qu'on se propose de suivre ici, sont le Journal de Shouten, imprimé *in*-4°. en 1618 à Amsterdam, chez Guillaume Janson; & la relation de le Maire, publiée par Barleus, *in-fol.* 1622. On a aussi consulté le Journal d'Arris Claessen, Commis de la flotte, inséré dans le Recueil des Navigations qui ont servi à l'établissement de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Ces trois relations sont très-circonstanciées; mais dans chacune d'elles il s'y trouve des faits omis dans les autres. On s'attache parti-

culierement à la relation de Shouten.

On appareilla du Texel le 14 Juin 1615. On paſſa le détroit de le Maire le 25 Janvier 1616; le 29 on avoit doublé le cap de Horn, ſitué par les cinquante-ſept dégrés quarante-huit minutes de latitude auſtrale (*a*).

1616.

Le 13 Février, on vit quelques veaux marins, mais aucun poiſſon. L'eau paroiſſoit bleue, le ciel étoit voilé de nuages & pluvieux

Le 14, l'eau continua d'être bleue: un grand nombre de marſouins ſuivoit

(*a*) On croit devoir faire obſerver que cette latitude aſſignée au cap de Horn eſt trop grande d'un dégré cinquante-cinq minutes. Dans la carte du détroit de le Maire & du cap de Horn, publiée par M. Cook, & dreſſée d'après pluſieurs obſervations du ſoleil & de la lune, le cap de Horn ſe trouve par cinquante cinq dégrés cinquante-trois minutes de latitude auſtrale, & par les ſoixante-huit dégrés treize minutes de longitude à l'Oueſt du méridien de Greenwich, ou par les trois cent neuf dégrés vingt-huit minutes de longitude, réduite au méridien de l'île de Fer.

les vaiſſeaux. On apperçut des goë- 1616.
mons flotter ſur la ſurface de l'eau. La hauteur obſervée à midi fut de cinquante-un dégré Sud.

Le 15, étant par cinquante dégrés cinquante minutes Sud, on fit voile au Nord-Nord-Eſt. La mer n'étoit pas fort agitée, mais on avoit un tems brumeux, de la pluie par grains, du vent par raffalles. La relation de Shouten dit que les vents ſouffloient de la partie de l'Oueſt, qu'on fit route au Nord, où portoit le flot, & que pendant quelques jours les vents varierent du Nord-Oueſt au Nord-Nord-Oueſt & à l'Oueſt.

Le 17, la mer ceſſa de paroître bleue & ſa couleur devint verte. La ſonde rapporta cent braſſes.

Le 23, on fit voile par les vents aliſés du Sud & un très-beau tems. La mer étoit houleuſe: les lames venoient du Sud-Oueſt & du Sud. La hauteur

1616. obſervée donna quarante-ſix dégrés trente minutes Sud.

Le 24, on arriva par les quarante-quatre dégrés trente-neuf minutes, & l'on vit pluſieurs compagnies d'oiſeaux.

Le 27, on ſe trouva par les quarante dégrés de hauteur de pôle; le ciel étoit ſerein, & l'on fit voile au Nord, favoriſé par les vents de Sud & de Sud-Sud-Oueſt. Des baleines, qu'on apperçut, firent croire qu'on n'étoit pas loin de la terre.

Le 28, il fut décidé dans le Conſeil qu'on iroit relâcher aux îles de Juan Fernandez, pour y rafraichir l'équipage, déja attaqué du ſcorbut.

Le 29, les vents continuant d'être de la partie du Sud, on navigea à petites voiles, pour ne pas dépaſſer les îles. A midi on étoit par trente-cinq dégrés cinquante minutes de latitude Sud.

Le premier de Mars on eut la vue de Juan Fernandez. A midi, étant par trente-trois dégrés quarante-huit minutes Sud, on ſe trouvoit à une demie lieue de diſtance de la côte méridionale de l'île. 1616.

Le 3, les vaiſſeaux furent entraînés à quatre lieues au Nord de Juan Fernandez. On réſolut dans le Conſeil de laiſſer cette île & celle de Maſafuero, qui eſt ſous le même parallele, pour continuer le voyage. Ils placent ces îles par trente-trois dégrés quarante minutes de latitude auſtrale (*a*).

D'après cette réſolution, on cou-

(*a*) Maſafuero eſt à trente-une lieues à l'Oueſt de Juan Fernandez; ſon giſſement, ſuivant M. Carteret, eſt par les trente-trois dégrés quarante-cinq minutes de latitude auſtrale, & les quatre-vingt dégrés quarante-ſix minutes à l'Oueſt du méridien de Londres, ou par les deux cent quatre-vingt-ſeize dégrés quarante-neuf minutes en comptant de l'île de Fer.

1616. rut dans la direction du Nord-Oueſt-quart-de-Nord, avec un vent très favorable. On faiſoit trente-huit lieues par jour.

Le 11, on repaſſa le Tropique du Capricorne. Le vent etant au Sud-Eſt, on gouverna au Nord-Nord-Oueſt. A midi l'obſervation donna vingt-trois dégrés douze minutes de latitude auſtrale. Ce même jour on eut les vents aliſés de l'Eſt & de l'Eſt-Sud-Eſt. On continua de courir au Nord-Nord-Oueſt juſqu'au 15, qu'étant par les 18 dégrés de latitude Sud, on convint de changer la direction de la route, & de porter à l'Oueſt.

Le 17, comme on étoit par les dix-ſept dégrés Sud, le Maire aſſembla le Conſeil. Il y fut réſolu que, puiſqu'on avoit couru trois jours à l'Oueſt ſans avoir aucune connoiſſance de la terre, on mettroit le cap à l'Oueſt-Nord-

Oueſt, & l'on courut dans cette direction. 1616.

Le 19, on fit voile de ce même rumb par un très-beau tems. A midi on ſe trouvoit par la latitude de dix-ſept dégrés trente minutes Sud, & l'on s'eſtimoit à trois cent cinquante lieues de la côte du Perou.

Le 20, on étoit par les dix-ſept dégrés de latitude auſtrale. La mer étoit houleuſe de la partie du Sud, le vent Eſt-Sud-Eſt, & l'on couroit ſur l'Oueſt-Nord-Oueſt. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée étoit d'une demie pointe ou d'environ ſix dégrés vers l'Oueſt. On apperçut différentes compagnies d'oiſeaux, & particulierement de l'eſpèce de ceux qu'on nomme Queues de Fleches. Ces oiſeaux ont la tête couleur de feu, ainſi que les plumes ſous le ventre; le reſte de leur plumage eſt d'un blanc de neige: leur queue, longue de deux pieds & demi,

1616. paroît comme échancrée : ils ſont de la taille des mouettes de mer. On vit auſſi des raies & des poiſſons volans.

Le 21, les vents ſouffl erent du même rumb. On obſerva un poiſſon de neuf pieds de longueur environ : ſa tête étoit armée d'une pointe non moins longue que le reſte du corps ; elle a l'apparence d'une lame d'épée. Ce poiſſon a de grandes nageoires ſur le dos.

Le 24, le vent étant Sud-Eſt, on porta droit à l'Oueſt. A midi l'obſervation donna quinze dégrés quatre minutes, & l'on ſe faiſoit à quatre cent ſoixante lieues de la côte du Perou. On ne ceſſoit d'obſerver avec la plus ſcrupuleuſe attention, pour découvrir les Terres Auſtrales ; c'étoit en vain : on commençoit à croire que ces terres n'exiſtoient pas.

Le 31, comme on continuoit de faire route par le plus beau tems du monde,

monde, on s'étonnoit de n'avoir pas découvert l'île Saint Paul, qui eſt par cette même latitude de quinze dégrés ſix minutes. 1616.

Le 3 d'Avril, jour de Pâques, on s'eſtimoit à ſept cent vingt-cinq lieues de la côte du Perou. La latitude fut de quatorze dégrés douze minutes: l'aiguille aimantée marquoit directement le Nord. Le ſcorbut déſoloit l'équipage.

Le 9, le vent ayant paſſé au Nord, joli frais, on gouverna à l'Oueſt. On étoit ſous le quinziéme parallele. On vit deux petites bonites, des mouettes ſans nombre, & une grande quantité de poiſſons, ſans pouvoir rien prendre.

Le 10, dans la matinée, on vit la terre diſtante d'environ trois lieues: elle s'étendoit du Nord-Oueſt au Nord-Oueſt quart de Nord. C'eſt une petite île baſſe. Des milliers d'oiſeaux qu'on

1616. voyoit voltiger sur le rivage, sembloient annoncer une côte poissonneuse. On gouverna sur la terre, dans l'espérance d'y trouver des rafraichissemens. On s'en approcha la sonde à la main, mais on ne trouva point de fond. On envoya un bateau pour reconnoître les sondes le long de la côte, & un lieu propre à se mettre à l'ancre. Le bateau de retour informa le Capitaine qu'il avoit trouvé fond, par vingt brasses, à une portée de Mousquet du rivage, mais que le mouillage étoit trop peu sûr pour s'y exposer avec les vaisseaux.

D'après ce rapport, le bateau fut renvoyé pour tenter une descente, & voir ce qu'il seroit possible de trouver sur cette terre. La lame, qui brisoit avec impétuosité sur toute cette bande, ne permit pas au bateau d'aborder. Il fallut jetter le grapin & se mettre à la nage pour gagner la terre.

Le bateau revint le ſoir à bord, chargé d'une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques. On ne découvrit aucune ſource d'eau fraiche. L'île eſt ſi raſe qu'elle eſt en partie ſubmergée à haute mer. Ses bords, s'élevent comme une digue contre l'effort des vagues qui y briſent avec violence : ils ſont couverts d'arbres & de verdure, & préſentent dans l'éloignement un coup d'œil très-agréable. Elle eſt ſituée par les quinze dégrés douze minutes de latitude auſtrale, à neuf cent vingt-cinq lieues, ou ſoixante-un dégrés quarante minutes de la côte du Perou (*a*), ſuivant l'eſtime. Cette île, dont le circuit eſt d'environ trois lieues, fut nommée l'Iſle des Chiens, parce qu'on y avoit vu trois chiens. 1616.

(*a*) Le Maire crut que cette île étoit une des îles Malheureuſes que Magellan avoit reconnues. Il la place par les 15 dégr. 15 min. de lat. Sud, à 920 lieues de la côte du Perou.

1616. Ils reſſembloient à ceux d'Eſpagne ; mais ils n'aboyoient pas.

Ce même jour les vents furent Nord. On s'éloigna de l'île en portant à l'Oueſt, dans le deſſein de reconnoître les îles de Salomon.

Le 11, à midi, on ſe trouva par quinze dégrés de hauteur de pôle. Le vent, qui étoit Nord-Eſt, fraichit conſidérablement dans la nuit. On trembloit de donner ſur quelques îles baſſes hériſſées d'écueils.

Le 14, continuant de faire voile à l'Oueſt avec les vents d Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt, on eut le matin la vue de la terre. C'étoit une île grande, baſſe, couverte d'arbres ; elle couroit Nord-Eſt & Sud-Eſt. L'équipage en conçut une joie très-vive, dans l'eſpérance que cette nouvelle terre, revêtue d'une riante verdure, lui fourniroit des ſources d'eau fraiche & d'autres rafraichiſſemens.

On gouverna ſur la terre. N'en

étant plus qu'à une lieue de distance, on vit une pirogue ramer vers le vaisseau. Elle étoit montée par quatre Indiens. Ils étoient nuds, peints de rouge, & avoient de longs cheveux noirs. Arrivés à une portée de fusil des vaisseaux, ils s'arrêterent, firent des signes qui sembloient inviter l'équipage à descendre sur le rivage, mais on ne put jamais les déterminer à venir à bord. On rangea la terre d'assez près ; à une encablure de rivage, on ne trouva point de fond, & l'on ne remarquoit aucun changement dans la couleur de l'eau. Les vaisseaux reprirent le large, & la pirogue retourna au rivage, qu'on voyoit bordé d'une multitude d'Indiens, tous nuds. 1616.

Une autre pirogue se détacha du rivage pour s'approcher des vaisseaux ; mais ceux qui la montoient n'eurent pas plus de confiance que les premiers pour se rendre à bord. La pirogue chavira à la vue des vaisseaux. Les In-

1616. diens, agiles & dispos, la retournerent & y remonterent. On fit voile au Sud, & ensuite au Sud-Sud-Est, en rondissant le long de la côte. Cette île, beaucoup plus longue que large, est par les quinze dégré quinze minutes de latitude Sud (*a*). Elle est couverte d'arbres, entre lesquels on distinguoit les palmiers & les cocotiers. Dans la nuit on vit briller des feux en divers endroits de l'île. On fit encore environ quinze lieues vers le Sud-Sud-Oueſt.

Aussi tôt que le soleil eut commencé d'éclairer l'horison, on se rapprocha de la terre. Une foule d'Indiens se montroient sur la plage. Ils étoient nuds, comme ceux qu'on avoit vus la veille. Ils poussoient des cris & paroissoient faire des signes d'invitation. Trois d'entre eux lancerent une pirogue & ramerent vers les vaisseaux.

(*a*) Suivant la relation de le Maire, sa latitude est de quatorze dégrés trente-cinq minutes.

Ils refuſerent de monter à bord, mais ils s'approcherent de la chaloupe. Les Hollandois leur firent beaucoup de careſſes & des préſens de couteaux, de grains de raſſade, qu'ils accepterent avec joie. 1616.

Ce traitement les engagea à s'approcher des vaiſſeaux. On leur tendit une corde; l'un d'eux ſe hazarda de monter ſur les galleries. Les clous fixerent particulierement ſon attention: on s'aperçut que le fer étoit ce que ces Indiens eſtimoient le plus. On leur fit ſigne que l'un d'eux devoit reſter à bord, tandis qu'une perſonne de l'équipage iroit avec les autres à terre, pour lier quelque commerce; mais ils ne voulurent point ſouſcrire à cette propoſition.

Cependant on envoya un bateau à terre, avec quatorze hommes, dont huit étoient armés de mouſquets, & les ſix autres de ſabres. Mais à leur deſcente ils furent attaqués par trente

1616. Indiens, qui eſſayerent de leur arracher leurs armes des mains. Déja ils entraînoient deux Matelots dans le bois. Les Mouſquetaires firent feu; à cette premiere décharge trois Indiens tomberent morts, & les autres s'enfuirent.

On vit quelques Indiennes, & il parut par leurs geſtes qu'elles faiſoient aux hommes de vifs reproches ſur leur conduite barbare envers des étrangers.

L'île a près de vingt lieues de tour: elle eſt à cent lieues à l'Oueſt de l'île des Chiens: on la nomma l'Iſle ſans fond, parce qu'en aucun endroit les ſondes n'avoient donné de fond où l'on pût laiſſer tomber l'ancre.

Il regne le long du rivage de ce côté de l'île une liſière de terre plantée de palmiſtes & de cocotiers; mais au-delà il ſemble que les eaux de la mer ſubmergent une partie de la contrée.

Les Hollandois voyant qu'il n'y

avoit rien à attendre des habitans, & qu'il n'y avoit point de mouillage pour les vaiſſeaux, remirent le cap en route, continuant de courir à l'Oueſt avec un bon vent d'Eſt. 1616.

La mer, qui les jours précédens avoit été houleuſe, étoit maintenant calme & unie. On en conjectura qu'on avoit vers le Sud quelque grande terre, ou une chaîne d'autres îles.

Le 16, au point du jour, on eut connoiſſance de la terre dans le Nord; auſſi-tôt on fit voile pour la reconnoître. On s'en approcha la ſonde à la main. On ne trouva point de fond: la terre paroiſſoit, comme celle qu'on venoit de quitter, en partie noyée. Les bords étoient plantés de grands arbres; ce n'étoit ni palmiers ni cocotiers; l'eſpèce en étoit abſolument inconnue.

On envoya le bateau pour ſonder le long de la côte; il revint bientôt avec la nouvelle qu'il n'avoit point

1616. trouvé de fond, & qu'il n'avoit vu aucun habitant sur la plage. On renvoya le bateau tenter une descente, pour chercher quelque source d'eau fraiche. Une lame terrible qui battoit toute la côte la rendoit inaccessible au bateau. Il fallut se jetter à la nage pour arriver à terre. Assez près du bord de la mer, on trouva une marre d'eau douce. On auroit pu y remplir plusieurs piéces; mais il eût été impossible de les charger sur le bateau, qu'on ne pouvoit gagner qu'en nageant avec beaucoup de peine. On se contenta d'en remplir quatre petites barriques, & après avoir cueilli une bonne quantité de plantes anti-scorbutiques de l'espèce du cresson, on se rembarqua pour retourner à bord.

Dans la soirée on quitta cette île, qui, à cause de l'eau qu'on y avoit faite, reçut le nom de Terre d'Eau, *Waterland*. Elle est par quatorze dégrés quarante-six minutes de latitude

auſtrale, à l'Oueſt & à quinze lieues de 1616.
diſtance de l'île des Chiens.

Les vents étoient de l'Eſt, le ciel à la pluie, & la mer toujours calme. On remit le cap à l'Oueſt-Sud-Oueſt. On ſe propoſoit de regagner la latitude de quinze dégrés, pour ne pas dépaſſer la baie de Saint Jacques & de Saint Philippe, dont on ne ſe croyoit pas éloigné.

Le 17, une pluie abondante ſervit à augmenter la proviſion d'eau. La vue de diverſes eſpèces d'oiſeaux à grandes aîles, fit croire qu'on avoit la terre dans le Sud.

Le 18, la terre ſe montra dans le Sud-Oueſt. Elle s'étendoit Oueſt-Nord-Oueſt & Eſt-Sud-Eſt à perte de vue. Sa diſtance de l'île précédente eſt d'environ vingt lieues. On gouverna ſur la terre : c'étoit une île baſſe. Le bateau envoyé pour prendre les ſondes, rapporta qu'à une portée de fuſil du rivage il avoit trouvé fond ſur un banc

1616. pierreux, par vingt, vingt-cinq & juſqu'à quarante braſſes d'eau; mais d'un fond très-irrégulier.

La chaloupe fut envoyée à terre avec les piéces à l'eau, eſpérant qu'on y trouveroit des ſources d'eau douce. La lame étoit ſi forte qu'il fallut encore ſe réſoudre à laiſſer la chaloupe ſur ſon grapin, & à ſe rendre à terre en nageant à travers les vagues. Arrivé à terre, on entra dans un bois voiſin pour y découvrir une ſource. Comme ces Matelots étoient ſans armes, la vue d'un Indien, qui tenoit un arc, les obligea de regagner promptement la chaloupe. On vit bientôt paroître cinq ou ſix Indiens ſur la plage; mais voyant les Hollandois ſe retirer, ils rentrerent dans le bois.

Les gens du bateau furent aſſaillis à leur tour par un nombre prodigieux de mouches, qui s'attacherent avec opiniâtreté à leur viſage & à leurs mains. Les hommes, la chaloupe &

les rames en étoient couverts. On ne faiſoit, pour s'en délivrer, que d'inutiles efforts; & l'on ne dut la fin de ce tourment qu'à un vent frais qui les fit diſparoître en un inſtant. Cette terre fut nommée l'Iſle des Mouches. Elle eſt par les quinze degrés trente minutes de latitude auſtrale. 1616.

On quitta cette île, dont on ne pouvoit rien ſe promettre. On pourſuivit la route à l'Oueſt. On faiſoit peu de voile dans la nuit, qu'on paſſoit partie en panne, partie à courir de petits bords, craignant la rencontre inopinée de quelques terres baſſes, ſur leſquelles les vaiſſeaux ſe ſeroient infailliblement briſés.

Le 22 on eut des vents du Nord, grand frais, un ciel couvert, du tonnerre, des éclairs & de violens grains de pluies. Les jours ſuivans la mer fut très agitée. Les vaiſſeaux avoient peine à ſe ſoutenir contre les lames qui rouloient du Sud.

1616. Le 28, à midi, la hauteur obſervée fut de quinze dégrés trente minutes Sud. Les vents étoient revenus à l'Eſt, & l'on continua de courir à l'Oueſt. Dans la nuit le vent calma.

Le premier de Mai, on fit l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, avec le même air de vent. On eſſuya dans la journée des pluies violentes. Les houles n'étoient plus ſi impétueuſes, & la mer tomboit inſenſiblement.

Le 3, les vents étant Eſt-Sud-Eſt, on remit le cap à l'Oueſt. On obſerva à midi quinze dégrés trois minutes de latitude auſtrale. Dans ce jour on vit des dauphins; l'équipage n'en avoit pas encore apperçu depuis ſon entrée dans la mer du Sud. On s'eſtimoit alors à treize cent lieues de la côte du Perou.

Les vents continuerent de ſouffler du même rumb juſqu'au 9, qu'on vit des ſignes de terre. Dans ce même jour on découvrit une pirogue à la

voile, pleine d'Indiens. A la vue des vaiſſeaux elle voulut s'enfuir à force de rames ; mais on mit la chaloupe dehors, qui ne tarda pas à l'atteindre. Une décharge de mouſqueterie en tua & en bleſſa quelques uns, pluſieurs ſe jetterent à la mer, & de ce nombre on ne put en ſauver que deux. Les autres, qui étoient des femmes & des enfans, furent conduits aux vaiſſeaux. Tous étoient nuds, à l'exception des parties naturelles. On les traita avec beaucoup d'humanité ; on leur fit des préſens, & on les remit en liberté. La pirogue fit voile vers le Sud-Eſt. 1616.

Le 10, dans la matinée, comme on gouvernoit entre l'Oueſt & l'Oueſt-Sud-Oueſt, on découvrit la terre dans le Sud-Oueſt quart de Sud, à huit lieues environ de diſtance. On ſe diſpoſa ſur le champ à attaquer cette terre, qui paroiſſoit très-haute & de couleur bleue. La nuit ſurvint avant de pouvoir en approcher : on mit en travers juſqu'au

1616. jour. Le ſoir on avoit apperçu quelques pirogues à la voile dans un certain éloignement de la côte : des feux, qu'on vit briller ſur ces pirogues, firent croire qu'elles étoient des barques de pêcheurs.

Dès que le jour parut, on porta ſur la terre. A deux lieues de diſtance on ſe trouva ſur un banc où l'on avoit quatorze braſſes d'eau, fond de roche. Après l'avoir paſſé, la ſonde ne donna plus de fond. On découvrit une autre terre baſſe au Sud de la premiere, dont elle eſt diſtante d'environ deux lieues; elle s'étend de l'Eſt à l'Oueſt.

La chaloupe, envoyée pour prendre les ſondes & reconnoître un mouillage, revint avec la nouvelle qu'à une portée de canon du rivage elle avoit trouvé quinze, quatorze & douze braſſes d'eau, fond de roche. Les vaiſſeaux vinrent s'y mettre à l'ancre. C'étoit à la pointe du Nord-Eſt de l'île : un peuple nombreux, attiré par la nouveauté du

du ſpectacle, bordoit le rivage. Cette île a la forme d'une montagne : elle eſt toute couverte d'arbres, dont la plûpart ſont des cocotiers ; circonſtance qui la fit nommer l'Iſle des Cocos. Les habitans ſe montrerent fort traitables : ils échangerent une grande quantité de fruits pour des cloux & quelques colifichets : mais ils étoient tous d'adroits filoux. L'autre île parut être plus peuplée. Ses habitans, qui s'étoient d'abord montrés amis, vinrent avec une armée de pirogues former une attaque contre les vaiſſeaux. Cette conduite perfide fit donner à leur île le nom d'Iſle des Traîtres. 1616.

L'île des Cocos eſt ſituée par les ſeize dégrés dix minutes de latitude auſtrale.

Le 13, on fit voile de ces îles ; & le jour ſuivant, dans la matinée, on découvrit la terre de l'avant à ſept lieues environ de diſtance. Elle ſe montroit ſous une forme circulaire. On eſ-

1616. tima qu'elle étoit à trente lieues à l'Oueſt des deux autres: elle fut appellée l'Iſle d'Eſpérance. On mit auſſitôt le cap deſſus. On eſpéroit y faire de l'eau & en tirer des rafraichiſſemens; mais on en prolongea la côte ſans trouver de fond. La chaloupe rangea le rivage de très-près. Les habitans vinrent l'attaquer; il fallut les écarter par une fuſillade. Ne trouvant point de mouillage, on continua de faire voile. Cette terre, qui n'eſt pas fort élevée, eſt cependant montueuſe. Elle eſt ſur le même parallele que l'île des Cocos. Elle court Nord & Sud l'eſpace de deux lieues.

Dans les jours ſuivans on fit prendre du Sud à la route. C'étoit de cette partie qu'on croyoit devoir rencontrer le continent. Les vents étant au Nord-Eſt, on faiſoit l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt; mais le 17 on remit le cap à l'Oueſt-Nord-Oueſt pendant les deux derniers quarts.

Le 18, les vents soufflerent de l'Oueſt & du Sud-Oueſt; on s'eſtimoit à quinze cent cinquante lieues de la côte du Perou. Les vents contraires ſervirent à Shouten de prétexte pour faire changer la route & gouverner au Nord. Il parvint à perſuader le Conſeil que ſi l'on s'obſtinoit plus longtems à courir à l'Oueſt, on alloit infailliblement tomber au Sud de la Nouvelle Guinée; que s'il n'y exiſtoit pas un paſſage qui ouvrît une route dans la mer des Indes, ce qu'on ne devoit pas ſe promettre, on ſe perdoit ſans reſſource; & que le ſeul moyen de ſalut étoit de changer de route & de ſe rendre aux Moluques par le Nord de la Nouvelle Guinée. Le Maire s'efforça vainement de convaincre le Conſeil qu'on touchoit à la Terre Auſtrale de Quiros; qu'on devoit ſe croire encore très-éloigné de la Nouvelle Hollande, ou de la Nouvelle Guinée; & qu'en changeant de 1616.

1616. route on alloit perdre tout le fruit qu'on étoit en droit d'attendre de ce voyage. La crainte l'emporta sur la raison. Le Conseil se rangea du parti de Shouten, & l'on mit le cap au Nord.

En suivant cette derniere route, le 19 après midi on eut la vue de deux îles dans le Nord-Est quart d'Est, à la distance d'environ huit lieues, elles paroissoient situées à une portée de canon l'une de l'autre. On fit aussitôt voile pour les reconnoître : le ciel étoit serein, mais presque calme.

Le 22 on prolongea la bande du Sud de la plus grande de ces deux îles. Les vaisseaux entrerent dans une baie où ils trouverent un bon port à l'abri de tous les vents. Les deux îles reçurent le nom d'Isles de Horn, & le port où les vaisseaux étoient mouillés, celui de la Concorde. Il est par les quatorze dégrés cinquante-six minutes de latitude australe, à la dis-

tance d'environ quinze cent cinquante lieues de la côte du Perou. 1616.

Les habitans, avec lesquels on eut d'abord quelques démêlés, se montrerent ensuite pacifiques & hospitaliers. Les Hollandois vécurent avec eux en bonne intelligence, jusqu'au moment du départ. On trouva sur cette terre toutes sortes de rafraichissemens.

L'opinion de le Maire étoit que les îles d'Espérance & de Horn faisoient partie des îles de Salomon, & qu'on n'étoit pas éloigné de la Terre Australe du Saint Esprit, découverte par Quiros. Shouten soutenoit opiniâtrément qu'on ne devoit pas être éloigné de la Nouvelle Guinée, & réussit à dissuader le Conseil de tenter la découverte de cette Terre Australe, qui avoit été l'objet du voyage.

Le 31 de Mai, on se remit en mer, &, conformément aux instances de

1616. Shouten, on fit voile au Nord-Oueſt & quelque fois au Nord. On continua cette navigation juſqu'au 12 de Juin, qu'étant par trois dégrés quarante-ſix minutes de latitude auſtrale, on prit la réſolution de gouverner à l'Oueſt quelques dégrés Sud.

La hauteur du ſoleil obſervée le 13, fit penſer qu'on s'étoit déja éloigné de cent cinquante-cinq lieues des îles de Horn. Le calme de la mer, ſon changement de couleur, & la grande quantité de poiſſons & d'oiſeaux qu'on voyoit, ſembloient annoncer le voiſinage des terres : cependant on continua de courir à l'Oueſt ſans rien découvrir juſqu'au 20, que vers le ſoir on eut la vue de la terre : elle ſe montroit ſous l'apparence d'une chaîne de collines.

Dans la nuit on diminua de voile. On ſe trouvoit alors par quatre dégrés cinquante minutes de hauteur de pôle.

Le vent qui étoit du Nord-Eſt paſſa le jour ſuivant à l'Eſt, & l'on fit voile pour accoſter la terre. On reconnut trois ou quatre petites îles, dont l'approche étoit défendu par des bancs de ſable & des écueils qui s'étendoient dans le Nord-Oueſt de ces îles. Deux pirogues s'approcherent des vaiſſeaux. Ces Indiens étoient nuds & armés de fleches. On leur fit quelques petits préſens qu'ils accepterent avec des tranſports de joie. Ils montroient l'Oueſt & ſembloient faire entendre que de ce côté il y avoit de grandes terres, où l'on trouveroit toutes ſortes de proviſions. Ces îles n'offrant point de mouillage, on remit le cap en route. 1616.

Le 22, faiſant voile par un très-beau tems & un vent favorable, on eut connoiſſance de douze ou treize petites îles dans l'Oueſt-Sud-Oueſt. Elles s'étendoient Sud-Eſt & Nord-

1616. Oueſt environ une lieue & demi.

Le 24, on découvrit de nouvelles terres. C'étoit trois îles baſſes. Elles reſtoient au Sud-Oueſt, & paroiſſoient couvertes d'arbres & de verdure. Leurs côtes, bordées de rochers eſcarpés, n'offroient aucun endroit propre au débarquement. Elles furent nommées les Iſles Vertes. On eut ce même jour la vue d'une haute terre, ſur laquelle on crut diſtinguer ſept ou huit collines. Elle reſtoit dans l'Oueſt-quart-Nord-Oueſt. On paſſa la nuit à courir de petits bords.

Le ſoleil commençant d'éclairer l'horiſon, on ſe diſpoſoit à reconnoître l'île qu'on avoit vue la veille; lorſqu'une autre terre, d'une prodigieuſe hauteur, parut dans le Sud-Oueſt. On conjectura que c'étoit une pointe de la Nouvelle Guinée. On mit le cap deſſus, laiſſant à l'Oueſt la terre qu'on vouloit d'abord attaquer,

& qu'on nomma l'Isle Saint Jean. On s'approcha de la côte, que l'on prolongea sans trouver de fond. Autant qu'on en put juger, elle est éloignée de dix-huit cent quarante lieues d'Allemagne à l'Oueſt de la côte du Perou. 1616.

DÉCOUVERTES D'ABEL TASMAN.

LE voyage d'Abel Taſman a été publié en différentes langues. La relation la plus circonſtanciée de ce voyage intéreſſant eſt celle de Valentin. Il avoit épouſé la fille d'un Secrétaire du Conſeil de Batavia ; & il eſt vraiſemblable qu'il eut entre les mains le journal manuſcrit de Taſman. On a cru devoir faire une traduction fidelle de cette relation, dont on n'a eu juſqu'à préſent que des extraits.

1642. Taſman fit voile de Batavia le 14 d'Août 1642, avec deux vaiſſeaux de la Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales, le *Heemsker* & le *Zee-Haan*. Il vint d'abord relâcher à l'île de France, dont la pointe méridionale gît par les vingt dégrés vingt minutes de latitude auſtrale, & par les

soixante-dix-huit dégrés quarante-sept minutes de longitude. Il trouva cette île de cinquante lieues d'Allemagne plus à l'Est que ne le portoit son estime ; ce qui fait trois dégrés trente-trois minutes de différence en longitude. 1642.

Il appareilla de l'île de France le 8 d'Octobre ; il fit voile au Sud jusqu'au 22, qu'il se trouva par la hauteur de quarante ou quarante-un dégrés. Dans cette route la déclinaison de l'aiguille aimantée fut de vingt-trois, vingt-quatre & vingt-cinq dégrés vers l'Oueſt.

De là il courut dans la direction du Sud-Est. Le 29, à midi, il étoit par les quarante-cinq dégrés quarante-sept minutes de latitude australe, & quatre-vingt-neuf dégrés quarante-quatre minutes de longitude. A cette hauteur l'aiguille déclina de vingt-six dégrés quarante-cinq minutes vers l'Oueſt.

1642. Arrivé ſous le quarante-ſixiéme parallele Sud, & par la longitude de cent quatorze dégrés cinquante-ſix minutes, il eut un très-mauvais tems. Les vents fraichirent, le ciel ſe couvrit de nuages, la grêle & la neige rendirent le froid très-vif; & ce gros tems dura juſqu'au 17.

L'aiguille aimantée qui, par les quarante-quatre dégrés quatorze minutes de latitude auſtrale, & les cent trente-ſix dégrés cinquante-trois minutes de longitude, avoit décliné de dix-huit dégrés trente minutes vers l'Oueſt, diminua journellement; & ſa déclinaiſon n'étoit plus que de quatre dégrés lorſqu'il arriva au cent cinquante-deuxiéme dégré vingt-deux minutes de longitude. Le 22, elle déclina de huit pointes; ce qui lui fit croire qu'il étoit dans le voiſinage de quelques mines d'aiman. La mer étoit très-agitée, & les lames, pouſſées du Sud-Oueſt, ne permettoient pas de cher-

cher la terre dans cette partie 1642.

Le 24, étant par les quarante-deux dégrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, & cent ſoixante-trois dégrés cinquante minutes de longitude, il découvrit la terre; elle lui reſtoit à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, à la diſtance de dix milles. Il lui donna le nom de Van Diemen. Le tems étoit affreux. Taſman porta au Sud-Eſt, en prolongeant la côte juſqu'au quarantiéme dégré de latitude Sud, d'où il courut à l'Eſt, & enſuite au Nord-Eſt quart de Nord.

Le premier de Décembre, Taſman mouilla dans une baie qu'il nomma Frederick Henry. Elle eſt par les quarante-trois dégrés dix minutes de latitude auſtrale, & par les cent ſoixante-ſept dégrés cinquante-cinq minutes de longitude.

Le jour ſuivant, dans la matinée, il envoya les bateaux armés, aux ordres du Maître, reconnoître une anſe

1642. qui reſtoit au Nord-Oueſt, à la diſtance d'environ une lieue, pour voir s'il étoit poſſible de faire de l'eau, du bois, & ſe procurer quelques rafraichiſſemens.

Les bateaux entrerent dans cette anſe & côtoyerent le rivage l'eſpace d'une lieue. La contrée étoit très-élevée, mais unie, couverte de bois & de plantes anti ſcorbutiques, qui y croiſſent en abondance & ſans culture. On remarqua une ſource qui couloit ſur un terrein en pente; mais il eût été très-difficile d'y faire de l'eau.

On n'apperçut aucun habitant, mais on crut diſtinguer des cris & entendre un bruit aſſez ſemblable au ſon d'une trompette.

On obſerva deux arbres de quatre à cinq pieds de diametre, & de ſoixante à ſoixante-cinq d'élévation. On voyoit dans l'écorce des dégrés taillés à cinq ou ſix pieds de diſtance l'un de l'autre pour monter juſqu'au ſom-

met. Dans l'un de ces arbres, les dégrés ſembloient être tout récemment taillés. 1642.

On diſtingua les traces de bêtes ſauvages qu'on crut être celles d'un tigre, & l'on vit des excrémens de quadrupedes.

On trouva une petite quantité de réſine rougeâtre, claire, tranſparente; c'étoit une eſpèce de laque, que les arbres diſtilent.

Vers la pointe de l'anſe, il n'y avoit pas plus de quatorze pieds d'eau. La marée y monte à la hauteur perpendiculaire de trois pieds. On vit des poules d'eau, des canards & des oies ſauvages. Les arbres étoient clair-ſemés, mais extrêmement embaraſſés de brouſſailles & de buiſſons. Des veſtiges de feu ſe faiſoient remarquer en pluſieurs endroits.

Les Hollandois ne jugeant pas à propos de s'engager fort avant dans la contrée, chargerent leurs bateaux de

1642. diverſes plantes potagères, & retournerent aux vaiſſeaux, où ils arriverent trois heures avant le coucher du ſoleil.

Dans la nuit on vit briller des feux, qui annonçoient que cette terre avoit des habitans.

Le jour ſuivant on dreſſa un poteau ſur la côte du Sud-Eſt de la baie, auquel on attacha le pavillon de la Compagnie. La variation de la bouſſole fut ici de trois dégrés vers l'Eſt.

Le 5 Décembre, Taſman fit voile à l'Eſt de la terre de Van-Diemen, ſe propoſant de courir dans cette direction depuis le cent ſoixante-neuviéme juſqu'au cent ſoixante quinziéme dégré de longitude, dans le deſſein de reconnoître les îles de Salomon. Les vents contraires ne lui permirent pas de ranger la côte.

Le 9, étant par les quarante-deux dégrés trente-ſept minutes de latitudes, & par cent ſoixante-ſeize dégrés vingt-neuf

neuf minutes de longitude, la déclinaiſon de l'aiguille fut de cinq dégrés vers l'Eſt. Quelques jours après la mer fut très-agitée : les lames venoient du Sud-Oueſt ; ce qui annonçoit que la mer étoit libre dans la direction de ces deux rumbs. 1642.

Le 13, à quarante-deux dégrés dix minutes de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt-huit dégrés vingt-huit minutes de longitude, il eut la vue d'une terre haute & montueuſe, qui lui reſtoit au Sud-Eſt, dans un éloignement de quinze lieues. Cette terre eſt celle qu'on nomme aujourd'hui la Nouvelle Zelande. Taſman la nomma alors la Terre des Etats. Sa grande élévation & ſon étendue indéterminée lui firent croire qu'elle faiſoit partie du continent méridional ; & il ſe crut en droit, comme le premier qui eût jamais navigé dans ces parages, de donner ſon nom au paſſage qu'il venoit de découvrir. Ici l'aiguille aimantée dé-

1642. clina de sept dégrés trente minutes vers l'Est.

Il courut au Nord-Est en prolongeant la côte occidentale de cette contrée. Le 17 il arriva à l'ouvert d'une grande baie, située par les quarante dégrés cinquante minutes de latitude australe, & cent quatre-vingt-onze dégrés quarante une minutes de longitude. Le 18, les vaisseaux mouillerent dans cette baie. La déclinaison de l'aiguille y fut de neuf dégrés vers l'Est.

La largeur de la baie est d'environ quatre milles. A l'Est d'une petite pointe sablonneuse, & à un bon mille de distance d'une autre pointe de terre, qui gît par quarante dégrés quarante-neuf minutes de latitude Sud, & cent quatre-vingt-onze dégrés quarante-une minutes de longitude, on apperçut quelques pirogues pleines d'Indiens. Ils ramerent sur les vaisseaux; mais ils s'arrêterent à la dis-

tance d'un jet de pierre. L'un d'eux 1642.
soufloit dans un instrument qui rendoit un son aigu: on y répondit des vaisseaux par un air de trompette.

Ces Indiens étoient de haute taille, bien proportionnés: leur langage avoit quelque chose de rude & de grossier. Ils étoient de couleur bronzée, plus ou moins claire dans les uns que dans les autres. Ils avoient les cheveux d'un noir d'ébène, relevés sur la tête en une touffe, ornée d'une aigrette de plumes. Une draperie, qui les couvroit de la ceinture aux genoux, paroissoit être faite de nattes. Ils avoient le reste du corps nud. On leur fit des signes d'amitié; on les invita à se rendre à bord, en leur montrant des toiles & quelques merceries; mais ils se défioient sans doute de ces obligeantes invitations: ils se retirerent.

Le Maître du Zee-Han se rendit à bord du Hemskirk pour prendre les ordres de Tasman. Comme on avoit

1642. reconnu les ſondes le long du rivage, il fut décidé qu'on s'en approcheroit le plus près poſſible, pour être plus à portée de lier quelque commerce avec les Naturels.

On avoit à peine pris cette réſolution qu'on vit ſept pirogues ſe détacher du rivage & ramer vers les vaiſſeaux. L'une, dont l'avant étoit très-relevé, ayant à ſon bord dix-ſept hommes, s'approcha du Zee-Han; & une autre, portant treize hommes robuſtes & vigoureux, s'avança vers le Heemskirk, à la portée du trait. Ces deux pirogues ſe répondoient l'une à l'autre en une langue abſolument inintelligible aux Hollandois, & paroiſſoient ne rien comprendre à ce qu'on leur crioit des vaiſſeaux dans la langue des habitans de l'île de Horn.

On leur fit des ſignes d'amitié; on déploya à leurs yeux quelques piéces d'étoffe blanche, pour les engager à venir à bord; mais ils ne répondirent

pas à ces invitations. Le Maître du Zee-Han dépêcha le Maître Canotier avec ſix hommes, pour donner avis à ſon Contre-Maître que ſi les Indiens ſe préſentoient pour monter à bord, de ne pas les y recevoir en trop grand nombre, de bien les obſerver, & de ſe tenir ſur ſes gardes. 1642.

Au moment que le canot partit pour ſe rendre à bord du Zee-Han, la pirogue qui étoit près du Heemskirk hêla celle qui ſe tenoit à l'arrière de l'autre vaiſſeau, en hauſſant ſes pagaies, ſans que les Hollandois puſſent rien comprendre.

Dès que le canot du Zee-Han fut à une certaine diſtance, les pirogues qui étoient entre les deux vaiſſeaux coururent deſſus, l'attaquerent bruſquement, & ſe ſaiſirent du canot. Dans cette attaque le Maître Canotier & deux Matelots tomberent par-deſſus bord, trois autres perdirent la

1642. vie, & le quatriéme fut mortellement bleſſé.

Le Maître Canotier & ſes compagnons nagerent vers le Heemskirk. On mit à l'inſtant un canot dehors qui les prit, les ramena au vaiſſeau. Les Indiens heureuſement abandonnerent le canot.

Ils emporterent un des morts dans leur pirogue, & en jetterent un autre dans la mer. On fit feu ſur eux de l'artillerie & de la mouſqueterie ; mais ils étoient déja trop éloignés pour pouvoir les atteindre.

En même tems Ide Tjerkſz Holman, le Maître du Heemskirk, vint avec la chaloupe bien armée pour ramener le canot de Zee-Haan. Les Indiens y avoient laiſſé à bord deux Matelots, l'un mort, & l'autre dangereuſement bleſſé.

Une ſi funeſte aventure fit donner à cette baie le nom de Baie des Meur-

triers. Taſman, perſuadé qu'on ne pouvoit rien eſpérer des habitans, fit voile de cette baie. Vingt-deux pirogues ſe mirent bientôt à la pourſuite des vaiſſeaux. On fit feu ſur elles. Un des Indiens, qui tenoit à la main une eſpèce de pavillon blanc, atteint d'une balle, tomba roide mort. Les autres, ſaiſis de frayeur, ramerent vers le rivage. Deux de ces pirogues étoient à la voile. 1642.

Les Hollandois, faiſant route à l'Eſt Nord-Eſt, ſe trouverent environnés de côtes. Elles ſe montroient ſous l'apparence de terres riches, fertiles, & heureuſement ſituées. Ce ne fut pas une choſe aiſée d'écarter ces terres; les vents forcés de l'Oueſt & l'agitation terrible des vagues rendoient la navigation périlleuſe.

Le 26 Décembre, les vents devenus plus maniables permirent de gouverner au Nord en déclinant un peu à l'Oueſt.

1642. Les deux vaiſſeaux ſe trouverent, le 4 Janvier 1643, par les trente-quatre degrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale, & les cent quatre-vingt-onze dégrés neuf minutes. A cette hauteur, ils étoient par le travers de la pointe du Nord-Oueſt de la côte qu'ils avoient prolongée. Un courant violent qui portoit à l'Oueſt, & les lames terribles qui venoient du Nord-Eſt, firent croire à Taſman que la mer étoit ouverte en cet endroit, & qu'il devoit y trouver un paſſage.

Il eut alors connoiſſance d'un groupe de petites îles qu'il appella les Trois Rois, du nom du jour. La principale gît par la latitude auſtrale de trente-quatre dégrés douze minutes, & par la longitude de cent quatre-vingt-dix dégrés quarante minutes. Il envoya les bateaux armés y faire une deſcente, & voir ſi l'on pourroit s'y procurer quelques rafraichiſſemens. Ils trouverent une ſource d'eau fraiche :

ils découvrirent une quarantaine d'Indiens, qui dans l'éloignement leur parurent d'une haute taille. Ces Indiens, armés de lances & de caſſe-têtes, crierent d'une voix rauque & forte, ſans qu'on pût rien comprendre de ce qu'ils vouloient. 1642.

Les bateaux continuerent de côtoyer le rivage. Ils virent quelques Indiens & apperçurent des terres cultivées le long des bords d'un ruiſſeau. Leur deſſein étoit d'y faire de l'eau, mais il ne leur fut pas poſſible d'aborder. Ces terres, partagées par petits clos, étoient couvertes d'une très-riante verdure; mais l'eſpèce des plantes étoit inconnue. Ils virent auſſi deux pirogues hâlées ſur le rivage, au-deſſus de la marque de l'eau dans le vif de la marée.

Taſman réſolut de faire voile à l'Eſt juſques par le deux cent vingtiéme dégré de longitude, enſuite au Nord juſques par les dix-ſept dégrés de

1642. latitude auſtrale; & de là à l'Oueſt pour atterir aux îles des Cocos & de Horn, reconnues par Shouten, dans le deſſein de s'y rafraichir.

Le 6 Janvier, à midi, on eut connoiſſance d'une île: elle reſtoit dans le Sud à trois lieues de diſtance.

Arrivé le 8 par les trente-deux dégrés vingt-cinq minutes de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt-douze dégrés vingt minutes de longitude, la déclinaiſon (*a*) de l'aiguille aiman-

(*a*) » Il paroît évident par ces obſervations, dit » Barrow, que le ſentiment du Docteur Halley; qui » penſe que le mouvement de l'aiguille n'eſt point gou- » verné par les pôles du monde, eſt un ſentiment très- » probable. Autrement il ſeroit difficile d'expliquer, » comment l'aiguille peut avoir eû, ainſi que l'aſ- » ſure Taſman, une variation de 27 dégrés à l'Oueſt, » étant à la latitude de 45 dégrés 47 minutes; après » quoi elle alla toujours en diminuant, juſqu'à ce » qu'elle n'en eut aucune: prit la variation à l'Eſt, » quand il fut à la hauteur de 42 dégrés 37 minu- » tes, & continua toujours depuis à varier de plus » en plus à l'Eſt juſqu'à la hauteur de 30 dégrés 25 » minutes.

tée fut de neuf dégrés vers l'Eſt. Les lames, qui venoient du Sud-Eſt, avertiſſoient qu'il ne falloit point chercher la terre de ce rumb. La mer, aſſez tranquille, ſembloit préſenter un paſſage facile du Chili à Batavia, ſans aucun empêchement viſible. 1642.

Le 19 Janvier, étant par vingt-deux dégrés trente-cinq minutes de latitude auſtrale, & deux cent quatre dégrés quinze minutes de longitude, l'aiguille déclina de neuf dégrés trente minutes à l'Oueſt. On eut la vue d'une île de deux ou trois lieues de circonférence : ſes terres hautes, eſcarpées, paroiſſoient entierement ſtériles. On l'appella l'Iſle des Pylſtaart, ou des Plongeons, parce qu'on vit un grand nombre de ces oiſeaux voltiger ſur ſes bords. Taſman vouloit en ranger les côtes de très-près pour la mieux reconnoître ; mais les vents du Sud-Eſt & du Sud-Sud-Eſt l'en empêcherent.

1642. Le lendemain on eut connoiſſance de deux autres îles.

Le 21, on s'aprocha de la plus ſeptentrionale. Sa ſituation eſt par les vingt-un dégrés vingt minutes de latitude auſtrale, & deux cent cinq dégrés vingt-neuf minutes de longitude. L'aiguille aimantée y déclina de ſept dégrés quinze minutes à l'Eſt. Cette terre n'eſt pas élevée. A l'une il donna le nom d'Amſterdam, & à l'autre celui de Middleburg. Les habitans de la premiere apporterent aux vaiſſeaux des cochons, des poules, diverſes eſpèces de fruits. Ces Inſulaires ſe montrerent civils, hoſpitaliers, bienfaiſans, mais avec un penchant décidé pour le vol : ils parurent toujours déſarmés autour des vaiſſeaux.

Ces deux îles giſſent entr'elles Nord-Eſt & Sud-Oueſt : celle qui eſt au Sud eſt la plus haute ; la plus ſeptentrionale eſt baſſe & plate, à peu près comme la Hollande. A midi, une pi-

rogue, ayant trois hommes à bord, rama ſur les vaiſſeaux. Ces Indiens étoient de couleur bronzée, d'une taille au-deſſus de la commune. L'un avoit ſes cheveux coupés courts, les deux autres les portoient longs : ils étoient ſans autre vêtement qu'une ceinture, qui leur cachoit les parties naturelles. 1642.

Leur pirogue étoit étroite, mais elle avoit de l'avant & de l'arrière, une eſpèce de tugue ou pavillon. Leurs pagaies ſont de longueur ordinaire, & la palme en eſt large dans le milieu.

Après leur avoir montré une piéce de toile ; on la leur jetta. L'un d'eux ſauta à l'inſtant dans la mer, reſta quelques minutes ſous l'eau, & reparut avec la toile. Rentré dans ſa pirogue, il éleva pluſieurs fois cette toile autour de ſa tête, comme un témoignage de ſa reconnoiſſance.

La Pirogue s'étant approchée des

1642. vaisseaux, on leur envoya au bout d'une corde, dans un filet, deux grands clous, un petit miroir & quelques grains de rassade : ils y mirent en retour quelques uns de leurs hameçons de nacre délicatement travaillée. L'un d'eux se fit un collier de grains de rassade, & suspendit les deux clous dans le milieu.

On leur montra des noix de coco, des poules; &, d'après le vocabulaire de Shouten, on leur demanda des cochons, de l'eau, &c. ; mais ils ne comprirent rien à ce qu'on vouloit leur dire. Ils montrerent le rivage, comme pour faire entendre qu'ils alloient chercher quelques rafraichissemens, & ramerent vers la terre.

Dans l'après midi un nombre considérable d'Indiens se montrerent sur le rivage. L'un d'eux portoit une espèce de pavillon blanc, qu'on regarda comme un signe de paix. Les vaisseaux y répondirent en arborant le pavillon

blanc. A l'inſtant une pirogue ſe détacha du rivage & nagea vers les vaiſſeaux. Elle portoit quatre Indiens de haute ſtature. Ils avoient le corps peint d'un bleu foncé depuis le nombril juſqu'au bas des cuiſſes ; des feuilles attachées enſemble formoient une eſpèce de guirlande autour de leur cou. Ils apporterent avec eux une piéce d'étoffe, faite d'écorce d'arbre, & un petit pavillon blanc qu'ils attacherent à la proue de la chaloupe. 1642.

Leur pirogue étoit d'une conſtruction très bien entendue ; ſes côtés étoient ornés de divers coquillages & d'autres productions marines. Cette décoration fit préſumer qu'elle appartenoit au Roi de la contrée. On fit préſent au plus apparent de ces Indiens d'un petit miroir, d'un couteau, de grains de raſſade & de quelques clous. On lui préſenta un verre de vin, il

1642. le but, ne crut pas devoir rendre le verre, & la pirogue se retira.

Bientôt après arriverent d'autres pirogues chargées de fruits, qu'elles échangerent pour des clous.

Entre ces Insulaires, il y avoit un vieillard qui paroissoit jouir d'une haute considération. Il monta à bord & salua les Hollandois en se courbant de manière que la tête toucha à ses pieds. On l'accueillit de la manière la plus obligeante, & on lui fit plusieurs petits présens qui le comblerent de joie.

Vers le soir une vingtaine de pirogues arriverent au vaisseau de Tasman; elles apporterent un cochon, des régimes de bananes, des noix de coco & des racines d'iniams. On leur donna en échange un plat de bois, du fil de léton & des grains de rassade.

A l'approche de la nuit, tous ces Indiens se retirerent, à l'exception d'un

d'un ſeul qui paſſa la nuit à bord. 1642.

Le jour ſuivant, les pirogues revinrent chargées de diverſes proviſions, & avoient à bord de très-jolies femmes: elles étoient accompagnées de quelques vieilles. On obſerva qu'il manquoit à ces vieilles le petit doigt de chaque main; mais on ne put jamais deviner la cauſe de cette étrange mutilation.

Dans ce même tems, le vieillard dont on a parlé ſe rendit à bord avec un cochon & quelques corbeilles de fruit. En retour on lui fit préſent d'une robe de ſatin, d'une chemiſe & d'un chapeau. A midi les vaiſſeaux étoient entourés de trente-deux petites pirogues & d'une grande qui avoit une voilure. Toutes ces pirogues étoient pleines d'hommes, de femmes, d'enfans. Les échanges continuerent le reſte du jour.

A l'un de ces Indiens, qui paroiſſoit être un Chef, Taſman fit pré-

1642. ſent d'une paire de culotte & d'une chemiſe ; l'Inſulaire s'en revêtit à l'inſtant même ; il ne ſe laſſoit pas de s'admirer dans cette nouvelle parure. On joua devant ces Inſulaires quelques airs de trompettes ; le ſon éclatant de ces inſtrumens leur fit au moins autant de peur que de plaiſir.

Le bon vieillard, qu'on avoit comblé d'amitié & de préſens, fit entendre qu'on pouvoit faire de l'eau dans l'île, où l'on trouveroit pluſieurs ruiſſeaux d'eau fraiche. Taſman envoya les bateaux à terre pour reconnoître un lieu propre à l'aiguade. On eut ſoin de les bien armer, quoique cette précaution parût devoir être inutile, d'après les témoignages d'amitié que donnoit ce peuple.

Les bateaux allerent deſcendre ſur la pointe du Nord-Eſt de l'île : les Hollandois ne tarderent pas à découvrir trois ſources : ils y puiſerent de l'eau avec des coquilles de noix de

coco ; mais elle étoit si saumâtre, qu'on ne put en faire aucune provision. 1642.

Les Insulaires les inviterent à les suivre un peu plus avant dans la contrée. Ils arriverent à une maison d'une très-belle apparence. On les fit asseoir sur des nattes très-fines & nuancées de diverses couleurs, & on leur servit des rafraichissemens préparés à la manière du pays.

Le soir, les bateaux revinrent à bord avec un gros cochon, quarante petits cochons de lait, soixante-dix poules, & une quantité considérable de fruits & de racines, qu'ils avoient eu pour quelques clous & un peu de toile.

Ces Insulaires ne portent d'autre vêtement qu'une piéce de natte qui les couvre de la ceinture aux genoux. Les hommes portent en général les cheveux longs, une barbe de quatre pouces de large, & des mousta-

1642. soigneusement relevées, longues d'un pouce. Ces peuples heureux paroissent vivre dans le sein de la paix & de l'abondance. Les Hollandois ne virent dans l'île aucune espèce d'armes.

Le lendemain, les bateaux retournerent à terre, à dessein d'y creuser un puits. Les Insulaires s'empressérent à leur donner de nouvelles marques du plaisir qu'ils avoient de les posséder dans leur île. La douceur, l'humanité, la bienfaisance, semblent faire la base de leur caractère ; & au vol près, on n'eut qu'à se louer de leur conduite.

Ils demanderent par signes aux Hollandois d'où ils venoient, & où ils se proposoient d'aller. Quand on réussit à leur faire entendre qu'il y avoit déja cent jours qu'on tenoit la mer, ils ne pouvoient revenir de leur surprise.

Le fond sur lequel on avoit mouillé étoit de très-mauvaise tenue : les vents

ayant fraichi dans l'après midi, les vaiſſeaux chaſſerent ſur leurs ancres, on fut forcé de gagner le large ; mais vers le ſoir on rentra dans la baie, & l'on ſe remit à l'ancre. 1642.

Pendant le ſéjour qu'on fit dans cette baie, on découvrit deux petites îles, dont les terres ne ſont pas d'une médiocre élévation, elles ont chacune environ une lieue & demi de tour. A la diſtance de ſix ou ſept milles, on en apperçut une autre dans le Nord-quart-Nord-Oueſt ; elle étoit d'une plus grande étendue, mais plus baſſe : à l'Eſt on en reconnut trois autres, très-petites, & encore deux au Sud Eſt ; mais ces dernieres étoient ſi raſes qu'elles ne ſembloient pas s'élever au-deſſus de la ſurface de la mer.

Les courans ne ſe font preſque pas ſentir ſur ces côtes. Le flot porte au Sud-Oueſt, & le juſant reverſe dans le Nord-Eſt. La marée monte à la

1643. hauteur perpendiculaire de ſept ou huit pieds. Les vents ſoufflent preſque conſtamment du Sud-Eſt & du Sud-Sud-Eſt.

Le 25 Janvier on arriva par les vingt dégrés quinze minutes de latitude Sud, & deux cent ſix dégrés dix-neuf minutes de longitude. On y trouva la déclinaiſon de l'aiguille aimantée de ſix dégrés vingt minutes à l'Eſt. On découvrit pluſieurs petites îles, telles que Vitardam & Namokoki, & l'on vint reconnoître Rotterdam. Les habitans firent aux Hollandois le plus favorable accueil; ils parurent être du même caractère que ceux d'Amſterdam. Ils aiment l'agriculture: on vit dans leur île beaucoup de terres cultivées, de très-belles plantations, des jardins bien entretenus. On y trouva un réſervoir d'eau fraiche d'un demi mille de circonférence, & élevé de neuf pieds au-deſſus du niveau de la mer. Ce réſervoir étoit peuplé d'un

grand nombre de canards ſauvages, très-peu ombrageux. 1643.

Les Inſulaires donnent à cette île le nom d'Annamokka; mais les Hollandois lui donnerent celui de Rotterdam.

Le premier de Février 1643, on appareilla de Rotterdam, & faiſant voile au Nord, on eut la vue de pluſieurs îles. Taſman ſe propoſoit de courir dans cette direction juſqu'au dix-ſeptiéme dégré de latitude auſtrale, & de tourner enſuite à l'Oueſt, ſans paſſer près des îles des Traîtres & de Horn. On eut dans cette navigation les vents du Sud-Eſt & d'Eſt-Sud-Eſt.

Le 6 de Février, étant par les dix-ſept dégrés dix-neuf minutes de latitude auſtrale, & deux cent un dégrés trente-cinq minutes de longitude, on eut la vue de dix-huit ou vingt petites îles, environnées de recifs & de bas-

1643. fonds. On les nomma les îles du Prince Guillaume, & les Bas-fonds de Heemskirk.

Deux jours après on fut par les quinze dégrés vingt-neuf minutes de latitude auſtrale, & par les cent quatre-vingt-dix-neuf dégrés trente-une minutes de longitude. Le ciel ſe couvrit de nuages, la pluie tomba avec force, & les vents de Nord-Eſt & de Nord-Nord-Eſt ſoufflerent par raffales violentes. Ce tems orageux & ces brumes épaiſſes déterminerent Taſman à gouverner au Nord & au Nord-Eſt juſqu'au cinq ou ſixiéme dégré de latitude Sud, pour courir enſuite à l'Oueſt ſur la Nouvelle Guinée.

Le 2 de Mars on étoit par neuf dégrés onze minutes de latitude auſtrale, & cent quatre-vingt douze dégrés quarante-ſix minutes de longitude. La déclinaiſon de l'aiguille fut de dix dégrés à l'Eſt. Le tems demeu-

rant toujours embrumé & pluvieux, ne permit pas de quelques jours de faire des obſervations. 1643.

Le 20 de ce mois le tems ſe remit au beau. On ſe trouva le 22 par les cinq dégrés deux minutes de latitude auſtrale. Les vents aliſés de l'Eſt porterent les vaiſſeaux à la vue de la terre, qui ſe montra dans l'Oueſt à la diſtance de cinq milles. On reconnut que c'étoit vingt-deux petites îles, les mêmes que celles qu'on trouve dans la carte de le Maire, ſous le nom d'Antong Java. Ces îles ſont à la diſtance d'environ quatre-vingt-dix milles de la Nouvelle Guinée.

Trois jours après, on eut connoiſſance des îles de Mark : elles ſont au nombre de quatorze ou quinze. Guillaume Shouten & Jacques le Maire avoient reconnu ces îles. Ils en trouverent les habitans d'une grande férocité. Ces Sauvages vont nuds, & ſe couvrent d'une pagne les parties

1643. naturelles. Leurs cheveux ſont d'un noir de jais : ils les portent relevés ſur le ſommet de la tête, à la manière des habitans de la Nouvelle Zelande.

Dans le voiſinage des îles de Mark, les vaiſſeaux furent au moment d'échouer ſur un grand banc de ſable. Un vent frais du Sud les ſauva de ce danger.

Le 26 on étoit par les quatre dégrés trente-trois minutes de latitude auſtrale, & cent ſoixante-quatorze dégrés trente minutes de longitude. En cet endroit la violence des courans fit dériver les vaiſſeaux. La variation de l'aiguille fut de neuf dégrés trente minutes à l'Eſt.

Le 29, on paſſa les îles Vertes ; & le 30 on eut la vue de celle de Saint Jean. Ces îles furent découvertes par le Maire & Shouten.

On arriva le premier Avril à la vue des terres de la Nouvelle Guinée, &

l'on parvint à doubler le cap Sainte Marie. Ce cap gît par les quatre dégrés trente minutes de latitude auſtrale, & cent ſoixante-onze dégrés deux minutes de longitude. 1643.

La terre que Taſman appelle Nouvelle Guinée eſt la Nouvelle Bretagne, ou plutôt c'eſt la Nouvelle Irlande, ſéparée de la Nouvelle Bretagne par un détroit, que M. Carteret a découvert, & auquel il a donné le nom de Canal de Saint George. Taſman prolongea cette côte faiſant voile au Nord-Oueſt. Il côtoya enſuite la côte occidentale de la Nouvelle Guinée, d'où dirigeant ſa route ſur Ceram, Bouro & Boeton, il arriva à Batavia le 5 Juin, après dix mois de navigation.

TERRE DE DAVIS,

découverte en 1687.

Cet article est tiré de Wafer, Description de l'Isthme de Darien, imprimée in-8°. *à Londres* 1699, *p.* 211.

» NOUS appareillâmes des îles Gallapagos, situées sous la ligne, & fîmes voile au Sud. Notre dessein étoit de gagner directement l'île de Juan Fernandez.

» Arrivés par les douze dégrés trente minutes de latitude australe, à cent cinquante lieues environ des côtes de l'Amérique, le vaisseau éprouva un choc si terrible, que tout l'équipage crut devoir être englouti dans les flots, & chacun se préparoit déja à la mort. Les secousses étoient si subites, si violentes, que personne ne doutoit que le vaisseau ne se brisât sur

un rocher. Mais lorſqu'on fut un peu revenu de cette premiere frayeur, on ne fut guères moins ſurpris de ne pas trouver de fond. On en conclut que le mouvement rapide du vaiſſeau avoit été l'effet d'un tremblement de terre.

» La violence du choc fit ſauter les canons hors de leurs affuts; pluſieurs perſonnes tomberent à bas de leur hamac ; & le Capitaine Davis, qui dans ce moment avoit la tête appuyée ſur un canon, fut jetté hors de ſa chambre. La mer ceſſa de paroître verdâtre & blanchit. L'eau, qu'on puiſa dans la mer pour l'uſage du vaiſſeau, ſe trouva mêlée de ſable.

» Ces dernières marques firent d'abord croire que le vaiſſeau avoit touché ſur quelque banc de ſable; mais lorſqu'on eut ſondé ſans trouver de fond, on reſta convaincu que la terre avoit tremblé.

» Quelque tems après on ſut qu'à

cette même heure un tremblement de terre s'étoit fait ſentir au Callao & à Lima. Il y avoit eu des effets funeſtes. La mer s'étoit retirée ſi loin du rivage, qu'on ne vit plus d'eau pendant un tems conſidérable ; mais revenant bientôt avec un bruit épouvantable, roulant des montagnes d'eau, elle porta les vaiſſeaux qui ſe trouvoient dans la rade du Callao à une lieue dans la contrée, ſubmergea la ville & le fort du Callao, bâtis ſur une colline, noya les hommes & les animaux dans une étendue de cinquante lieues ſur le rivage, & répandit la déſolation juſques dans Lima, qui eſt à ſix milles du Callao dans les terres (*a*).

(*a*) On ſait qu'un événement pareil eſt arrivé au même lieu en 1748. La mer, ſoulevée par un tremblement de terre, abima le port de Callao, renverſa la belle ville de Lima, & jetta de gros vaiſſeaux bien avant dans les terres.

» Lorſque nous fûmes remis de la crainte occaſionnée par le tremblement, nous pourſuivîmes notre route au Sud. Nous gouvernâmes au Sud quart-Sud-Eſt & Sud Eſt juſqu'à ce que nous eumes atteint les vingt-ſept dégrés vingt minutes de latitude auſtrale. A cette hauteur, deux heures avant le jour, nous eumes connoiſſance d'une petite île raſe, ſablonneuſe, & nous entendîmes de l'avant à nous un bruit ſemblable à celui des vagues qui ſe briſent ſur le rivage.

» Nous craignîmes d'échouer ſur cette terre avant le jour : en conſéquence on vira de bord, & on louvoya le reſte de la nuit. Dès que l'horiſon fut éclairé, on ſe rapprocha de la terre. On reconnut une petite île platte, qui n'eſt défendue par aucun recif. Nous nous approchâmes du rivage juſqu'à un quart de mille : nous le vîmes fort diſtinctement ; car le

ciel n'étoit voilé par aucun nuage.

» A douze lieues environ à l'Oueſt, nous découvrîmes une chaîne de terres, que nous prîmes pour des îles, à cauſe des ſéparations qu'elles ſembloient préſenter. Autant que nous en pûmes juger, cette chaîne s'étendoit dans un eſpace de quinze ou ſeize lieues. Nous vîmes pluſieurs compagnies d'oiſeaux qui venoient de ce côté.

» Tout l'équipage deſiroit qu'on vint attaquer ces grandes terres pour les mieux reconnoître; mais c'eſt ce que le Capitaine ne voulut point permettre.

» La petite île eſt à cinq cent lieues à l'Eſt de Copiapo, ville ſur la côte du Chili, & à ſix cent lieues des îles Gallapagos (*a*).

(*a*) » Tous les Géographes, obſerve M. Pingré, » ont marqué cette terre ſur leurs cartes, ſous le nom » de Terre de Davis. Je n'en conteſte pas l'exiſtence; On

On peut ajouter, en confirmation de cette découverte, ce qui eſt rapporté dans la relation de Dampier, vol.

» mais je crois qu'elle eſt mal marquée ſur les cartes.
» Je préſume que cette petite île & cette grande terre
» ne different point des îles de Saint Felix & de Saint
» Ambroiſe, découvertes par Juan Fernandez, dans
» la route qu'il fit du Perou au Chili en 1574. Voici
» quels ſont mes fondemens.

» Davis, ſelon Wafer, part des îles Gallapagos, &
» met le cap au Sud, dans la vue de toucher directe-
» ment à Juan Fernandez. Arrivé par les douze dé-
» grés de latitude auſtrale, à cent cinquante lieues en-
» viron des côtes de l'Amérique, & parconſéquent vers
» les deux cent quatre-vingt-douze dégrés de longi-
» tude, il fit voile au Sud-quart-Sud-Eſt & au Sud-
» Eſt juſqu'à ce qu'il eut atteint vingt-ſept dégrés
» vingt minutes de latitude méridionale. De cette
» route, il ſuit que les îles découvertes par Davis
» doivent être plus orientales que les deux cent quatre-
» vingt-douziéme méridien. Or les îles de Saint Felix
» ſont marquées ſur la grande carte des côtes occi-
» dentales de l'Amérique meridionale, qu'ont donnée
» Don George Juan & Don Antoine de Ulloa, par
» deux cent quatre-vingt-dix-ſept dégrés trente minu-
» tes de longitude.

» Mais ſi les îles de Davis ſe trouvoient à cinq cent
» lieues de Copiapo, cette île étant par trois cent ſix
» dégrés de longitude, la longitude de la petite île

premier, page 352, édition de Londres, *in*-8°. 1699. » Le Capitaine Davis m'assura dernierement, dit ce Na-

---

» seroit de deux cent soixante-dix-huit dégrés trente » minutes, & par conséquent beaucoup plus occiden- » tale que celle des Gallapagos, & que celle du point » de départ à douze dégrés trente minutes de lati- » tude. Il faut donc reconnoître qu'il est échappé ou » à Wafer, ou à son copiste, ou à son Imprimeur, » une faute d'écriture, & que la petite île est dis- » tante de Copiapo, non pas de cinq cent, mais seu- » lement de cent cinquante lieues ou environ.

» Que la longitude des îles de Saint Felix soit à » peu près la même que celle des îles vues par Davis, » c'est, je pense, ce qu'on ne contestera point, après » ce que nous venons de dire; mais leur latitude est- » elle la même? Wafer donne à sa petite île vingt-sept » dégrés vingt minutes de latitude; & selon Argen- » sola, les îles de Saint Felix sont par vingt-cinq dégrés » trente minutes. Voilà une différence d'un dégré cin- » quante minutes. Mais, d'une part, Don Juan & » Don Antoine de Ulloa mettent les îles de Saint Fe- » lix par les vingt-six dégrés; & de l'autre, je crois » que les Flibustiers, tels qu'étoient Davis & ses con- » sorts, étoient plus habiles à exercer la piraterie qu'à » déterminer la position des lieux où ils se trouvoient.

» J'ai comparé les latitudes de Wafer avec celles de » la carte des deux Officiers Espagnols, je les ai quel- » que fois trouvé d'accord: j'y ai souvent remarqué un

vigateur, qu'étant parti du port de Ria Lexa, il arriva, après plusieurs courses, aux îles Gallapagos; que de là il fit voile au Sud, dans le dessein de doubler le cap de Horn; qu'étant arrivé par les vingt-sept dégrés de latitude australe, à cinq cent lieues environ de Copiapo sur la côte du Chili, il eut connoissance d'une petite île sablonneuse; & qu'à l'Oueſt de cette petite île il apperçut une longue chaîne de collines qui s'étendoit dans le Nord-Oueſt à perte de vue. «

» dégré & plus de différence. Il n'y a pas d'apparence » qu'il y ait aux environs des îles de Saint Felix d'autres îles ou terres qui soient restées inconnues jusqu'en 1687, & qui n'aient pas été revues depuis. » Quant à la terre de Davis, telle qu'on la place ordinairement sur nos cartes, c'est envain que d'autres » Navigateurs ont tenté de la reconnoître, & tout récemment MM. Byron, Carteret, Bougainville l'ont » inutilement cherchée. « Voyez Découvertes dans la mer du Sud, tom. 1, p. 49 & suivantes.

VOYAGE
DE L'AMIRAL ROGGEWEIN,
1722.

1722. ON a publié deux relations de ce voyage ; l'une anonime, en langue Hollandoise, imprimée à Dort en 1728, *in*-4°. réimprimée en 1758 ; l'autre, en langue Allemande, à Leipsick, en 1738 ; on en a donné au public une traduction, imprimée à la Haie en 1739. Cette derniere relation est de Charles-Frederic Behrens, né à Mekelbourg, Commandant des Troupes embarquées sur la flotte de Roggewein. Je n'ai pas vu la relation originale en Allemand, j'ai donc été forcé de suivre la traduction Françoise : cette production misérable n'est pas écrite avec moins d'ignorance que d'ostentation.

L'Auteur des *Vies des Gouverneurs de*

Batavia, dit que le Journal original qu'il a eu en sa possession, est exactement conforme à la relation imprimée à la Haie; mais le seul endroit dont il assigne la position est l'île de Pâques; & le gissement qu'il lui donne différe de celui de la relation Françoise d'un dégré & demi en latitude, & de près de trois dégrés en longitude. 1722.

La relation Hollandoise ne s'accorde point avec la Françoise dans les dates & les situations. Il paroît que l'Auteur de la relation Françoise n'a point tenu de journal, & qu'il a écrit de mémoire; mais sa narration semble être fidèle dans le récit des choses qu'il a vues: en plusieurs endroits elle est confirmée par la relation Hollandoise, qui paroît être extraite du Journal de mer, auquel on a ajouté des descriptions de faits merveilleux ou exagérés. Ces circonstances prodigieuses, qui ne servent qu'à montrer

1722. l'absurdité de l'Écrivain, ne se trouvent pas dans le Journal manuscrit du voyage: c'est ce que m'a assuré un Hollandois digne de foi, qui a eu entre les mains ce Journal.

La collection de Hondt dit, Valentyn prétend que ce voyage fut entrepris à la sollicitation de Jean Purry, Suisse de nation, qui, en 1718, présenta un Mémoire à la Compagnie des Indes Occidentales.

Je n'ai point trouvé cette allégation dans Valentyn. Purry donna un Mémoire qui a été rendu public. L'objet de ce Mémoire est d'engager la Compagnie Hollandoise à faire un établissement à la Terre de Nuyts, située au Sud de la Nouvelle Hollande. Il tire ses motifs de la considération du climat, sans faire aucune mention de la contrée en elle-même, de ses productions ou de ses habitans: mais il ne propose en aucun endroit de ce Mémoire de faire des découvertes dans la mer Pacifique.

De Hondt nous dit encore, d'après Valentyn & Canter Wicher, qui prétendent en avoir été bien informés, que le but de ce voyage étoit moins de faire des découvertes dans les Terres Auſtrales, que de reconnoître certaines îles, nommées les Iſles d'Or, ſituées ſous le cinquante-ſixiéme parallele auſtral; & que Roggewein ne put les découvrir. 1722.

Valentyn rapporte cette circonſtance; mais il ne paroît pas qu'il ait eu de particulieres inſtructions à ce ſujet.

De Hondt ne nous apprend point quel eſt Canter Wicher; il ne dit pas non plus où l'on peut trouver la relation qu'il a écrite de ce voyage. Toutes mes recherches pour me la procurer ont été inutiles.

Dans l'Hiſtoire de l'expédition de trois vaiſſeaux, &c. à la Haie, 1739, vol. 1, p. 8, on lit, » Roggewein naquit en Zélande: en 1669 ſon pere

1722. préſenta à la Compagnie des Indes Occidentales un Mémoire ſur les découvertes à faire dans l'Océan Pacifique. Son Mémoire fut bien reçu, & la Compagnie ordonna l'équipement de trois vaiſſeaux ; mais les troubles ſurvenus entre l'Eſpagne & les Provinces Unies empêcherent l'exécution de ce projet.

» Roggewein fils, à qui ſon pere avoit recommandé en mourant de ne pas perdre de vue un projet de cette importance, préſenta un nouveau Mémoire à la Compagnie à ſon retour de Batavia, où il avoit été Conſeiller de la Cour de Juſtice. Ses vues furent approuvées, & la Compagnie fit équiper trois vaiſſeaux, dont le commandement fut donné à l'Auteur du projet. «

Les trois vaiſſeaux étoient:

	Canons.	Hommes.	Capitaines.
L'Aigle.....	36 ..	111 ..	Jobon Koſter.
Le Thienhoven.....	28 ..	100 .	Jacques Bauman.
La Galere Africaine .	14 ..	60 .	Henri Roſenthal.

L'Eſcadre partit du Port d'Amſterdam le 16 Juillet 1721, & arriva au Texel en trente-ſix heures. Elle mit à la voile le 21 d'Août, & ſe trouva le 5 de Novembre à la vue de Madére. Vers la fin d'Octobre elle eut connoiſſance de Buena Viſta, une des îles du Cap Verd: elle vint mouiller à Porto au Breſil, où elle reſta huit jours, & de là à Saint Sebaſtien. 1722.

Le 21 de Décembre, étant par les quarante dégrés de latitude auſtrale, une violente tempête ſépara le Thienhoven des deux autres vaiſſeaux.

A la hauteur du détroit de Magellan on découvrit une île de deux cent lieues de circuit, à quatre-vingt lieues environ de la côte de l'Amerique. Elle eſt ſous le cinquante-deuxiéme parallele auſtral par les quatre-vingt-quinze dégrés de longitude. Elle fut nommée Belgie Auſtrale. On paſſa le détroit de le Maire. On parvint au

1722. ſoixante-douziéme dégré trente minutes de latitude auſtrale, où l'on ſe trouva dans les glaces.

» Le 10 Mars on eut la vue de la côte du Chily. On toucha à l'île Mocha & à l'île de Juan Fernandez, où étoit arrivé le Tienhoven, dont on étoit ſéparé depuis trois ſemaines.

» Nous appareillâmes de Juan Fernandez le 17 Mars, dit M. Behrens, & nous fîmes voile à l'Oueſt-Nord-Oueſt dans le deſſein de reconnoître la Terre de Davis.

» Favoriſés par les vents du Sud-Eſt, qui regnerent preſque toujours durant notre navigation dans la mer Pacifique, nous faiſions beaucoup de chemin. Nous arrivâmes enfin par les vingt-huit dégrés de latitude auſtrale, & deux cent cinquante-un de lontitude. Nous nous flattions d'y découvrir la Terre de Davis; & la vue d'un grand nombre d'oiſeaux de terre nous

confirmoit dans cette opinion : d'ailleurs les vents devenoient variables ; ſigne certain du voiſinage de la terre dans les parages où regnent les vents aliſés. Quelques perſonnes de l'équipage prétendirent avoir vu la terre, mais au grand étonnement de l'Amiral on ne découvrit point la Terre de Davis. 1722.

» Nous courûmes douze dégrés à l'Oueſt de la longitude mentionnée. Des oiſeaux de mer & de terre continuoient de voltiger autour des vaiſſeaux. On eut connoiſſance d'une île le 6 Avril, jour de Pâques, & cette terre reçut le nom d'Iſle de Pâques. Elle a environ ſeize lieues de circuit. La Galere Africaine alla reconnoître les ſondes le long du rivage : elle rapporta qu'elle avoit vu des colonnes de fumée en divers endroits de l'île, ce qui ne permettoit pas de douter qu'elle ne fût habitée.

» Le jour ſuivant, 7 Avril, on gou-

1722. verna ſur cette île pour y trouver un mouillage.

» Une pirogue, montée par un ſeul habitant, vint au-devant de nous à deux milles du rivage. On l'invita à monter à bord de l'Amiral : on lui fit beaucoup de careſſes. Il étoit nud, de couleur bronzée ; ſes oreilles touchoient à ſes épaules. Il avoit le corps peint de divers traits d'un bleu foncé. Il étoit d'une belle taille, fort, robuſte & d'une figure agréable. On lui fit quelques préſens qu'il pendit à ſon cou. Ses geſtes, ſon ton de voix annonçoient de la gaieté & de la vivacité. On lui fit entendre des inſtrumens de muſique, & la ſimphonie augmenta encore ſon enjouement naturel.

» On le renvoya à terre ſatisfait & comblé de préſens : on ne douta pas que le traitement qu'il avoit reçu à bord ne diſpoſât favorablement les Inſulaires. Nous paſſâmes la nuit dans la rade, & dès que le jour commença

à poindre nous entrâmes dans un gol- 1722.
phe pour y mouiller. Une foule de pirogues entouroient les vaiſſeaux : elles étoient chargées de volailles & de fruits. Ces Indiens conſidéroient les vaiſſeaux avec autant d'admiration que de ſurpriſe. «

Le lendemain on fit une deſcente. Les Hollandois obſervent que cette île pourroit offrir aux vaiſſeaux qui ont beſoin de rafraichiſſemens un lieu de relâche. Elle eſt fertile, bien cultivée, abondante en fruits & en racines : ſes habitans ſont doux, traitables & hoſpitaliers.

Tandis qu'on étoit mouillé dans ce golphe, il s'éleva un vent d'Oueſt qui fraichit avec tant de violence que les Hollandois perdirent deux ancres, & furent obligés de gagner la haute mer.

On remit le cap à l'Oueſt, & l'on obſerva avec toute la diligence poſſible, pour découvrir la Terre de Da-

1722. vis, mais on n'en eut aucune connoissance.

On continua de courir à l'Oueſt, dans l'eſpérance de découvrir quelques autres terres. On courut huit cent lieues, tant au Sud-Oueſt qu'au Oueſt-Nord-Oueſt, ſans rencontrer aucune terre. Étant par la hauteur de quinze dégrés trente minutes Sud, on apperçut une petite île raſe, dont le rivage étoit couvert d'un ſable jaune. Une eſpèce de lac qui baigne l'intérieur de l'île fit croire à quelques uns que cette terre étoit l'île des Chiens, découverte par Shouten; mais les autres ne furent point de cet avis: la poſition différoit, ſelon eux, pour la latitude & la longitude. On donna à cette île le nom de *Carls-Hoff*, (Cour de Charles). Elle gît par les quinze dégrés quarante cinq minutes de latitude auſtrale, & deux cent quatre-vingt de longitude: ſon circuit eſt d'environ trois lieues. On s'éloigna de cette île

ſans en prendre une connoiſſance bien particuliere (*a*). 1722.

La perſuaſion où étoit l'Amiral que cette île étoit l'île des Chiens le détourna d'y atterir. Les vents, qui étoient Sud-Eſt, varierent & paſſerent au Sud-Oueſt. Ce changement de vent porta dans la nuit ſuivante les vaiſſeaux

(*a*) » La fauſſe perſuaſion de l'identité de cette île avec celle des Chiens a comme forcé nos Geographes modernes, dit M. Pingré, à donner à l'île de Pâques une longitude beaucoup plus orientale que les circonſtances de cette navigation ne paroiſſent le permettre. Quant à ſa longitude, je la ſuppoſe de 210 dégrés. Dans cette ſuppoſition, il n'y aura pas tout-à-fait 800 lieues de diſtance en ligne droite entre *Carls-Hoff* & l'île de Pâques; mais l'expreſſion de Behrens ne l'exige pas. Il dit qu'on avoit fait 800 lieues de chemin ſans rencontrer de terre, depuis le départ de l'île de Pâques juſqu'à Carls-Hoff; mais, ſuivant ſon propre témoignage, on avoit été tantôt au Sud-Oueſt & tantôt à l'Oueſt-Nord-Oueſt. On n'avoit donc pas toujours ſuivi la ligne droite. « On peut voir, dans les principes qui ont ſervi à la conſtruction de la carte de cet Ouvrage, les raiſons qui ont porté M. Dalrymple à placer l'île de Pâques ſix dégrés plus à l'Eſt.

1722. entre plusieurs îles, où l'on ne s'attendoit pas à trouver la terre.

La Galere Africaine, qui tiroit peu d'eau, marcha en avant, s'engagea parmi les rochers, & ne put s'en écarter. Elle tira plusieurs coups de canon pour avertir du danger qu'elle couroit. On envoya à son secours les bâtimens à rames des deux autres vaisseaux ; mais on ne fit que d'inutiles efforts pour la dégager. On parvint heureusement à sauver l'équipage, & dans cette crise il n'y eut qu'un matelot de noyé.

Au bruit du canon les Insulaires étoient accourus sur la plage, & y avoient allumé des feux ; mais les Hollandois craignant qu'ils n'eussent de mauvais dessein, tirerent sur eux pour les disperser.

Dès que le jour commença à poindre, on se trouva entre quatre îles, environnées d'un grand nombre d'écueils.

cueils. Ces îles ſont ſituées entre le quinziéme & le treiziéme dégré de latitude Sud, à douze lieues à l'Oueſt de Carls-Hoff: chacune d'elles peut avoir quatre ou cinq lieues de circuit. On donna le nom de Pernicieuſe à celle où la Galere Africaine s'étoit perdue: deux autres furent nommées les Deux Freres: la quatriéme fut appellée la Sœur. 1722.

Ces îles, couvertes d'arbres & de verdure, ſe préſentoient ſous une apparence très-agréable; mais la mer briſe avec une violence incroyable ſur leurs côtes, & l'on n'y trouve aucune baie où les vaiſſeaux puiſſent mouiller en ſûreté. On réſolut donc de continuer la route à l'Oueſt, & de chercher quelque contrée qui offrit de plus grands avantages que toutes celles qu'on avoit juſqu'alors reconnues.

On fit voile des îles Pernicieuſes, & le lendemain on découvrit la terre avec les rayons du jour naiſſant. Le

1722. moment de sa découverte lui fit donner le nom d'Aurore. Elle est à dix lieues à l'Oueſt des îles Pernicieuſes. » Si le jour, dit M. Behrens, eût tardé encore une demi-heure à poindre, nous perdions le Tienhoven. Il n'étoit déja plus qu'à une portée de canon du rivage. La vue du danger que nous courions nous fit frémir. Ce vaiſſeau eut toutes les peines du monde à s'élever de la côte.

» Le mécontentement de l'équipage, haraſſé de fatigues, augmentoit encore au milieu d'une mer inconnue, ſemée d'écueils, & où l'on étoit continuellement expoſé au danger du naufrage. Les Matelots prierent l'Amiral de retourner, ou dumoins de leur donner parole que leurs gages ſeroient payés, quand même un des vaiſſeaux viendroit encore à ſe perdre. Cette demande étoit raiſonnable, & l'Amiral leur donna les aſſurances les plus poſitives qu'ils ſe-

roient exactement payés de leurs ga- 1722.
ges, quels que fussent les événemens. Il tint parole. Qoique la Galere Africaine se fût perdue, & que les deux autres vaisseaux fussent saisis à Batavia, tous ceux qui s'étoient trouvés sur l'escadre furent payés à leur retour à Amsterdam. «

Les bateaux envoyés pour sonder & reconnoître une baie, revinrent sans avoir pu trouver de mouillage. On ne crut pas devoir s'arrêter plus longtems à l'île Aurore. Elle a près de quatre lieues de tour : ses terres, boisées & revêtues de la plus riante verdure, annoncent une contrée fertile & riche en productions.

Vers le soir on eut la vue d'une autre île. On lui donna le nom de Vêpres. Elle a environ douze lieues de tour. Ses terres, presqu'au niveau de la surface de la mer, sont cependant couvertes de verdure, de cocotiers & d'autres arbres touffus.

1722. On continua de courir à l'Oueſt entre le quinziéme & le ſeiziéme parallele.

Le lendemain, l'horiſon fut à peine éclairé qu'on apperçut d'autres terres. Des colonnes de fumées qui s'élevoient de différens endroits firent juger qu'elles étoient habitées. On gouverna à l'inſtant ſur cette nouvelle contrée. Bientôt on diſtingua des pirogues qui ramoient le long du rivage. Lorſqu'on eut de ces terres une vue plus diſtincte, on reconnut qu'elles formoient un groupe d'îles.

On s'étoit déja ſi fort avancé au milieu de ces terres, qu'on commença à craindre de ne pouvoir s'en dégager. Le calme ſauva les vaiſſeaux, qu'un vent frais auroit infailliblement briſés.

Ces îles, au nombre de ſix, ſont d'un aſpect charmant. Priſes enſembles, elles n'ont guères moins de trente lieues d'étendue. Les différens bords qu'il fallut courir, pour ſortir

d'entre ces îles, les firent nommer le Labyrinthe. Elles ſont à la diſtance de vingt-cinq lieues à l'Oueſt des îles Pernicieuſes. 1722.

La difficulté d'y trouver un mouillage ne permit pas de s'y arrêter. On pourſuivit la route à l'Oueſt. Après quelques jours de navigation on revit la terre. On reconnut que c'étoit une île. Elle ſe montroit ſous un gracieux aſpect. On ſe propoſa d'y relâcher; mais on n'y put trouver de mouillage. La mer briſant par-tout avec une égale fureur ſur le rivage, en défendoit l'accès. Les bateaux y firent une deſcente. Les Hollandois y furent d'abord bien reçus; mais les Naturels ne leur faiſoient que de trompeuſes careſſes: les femmes réuſſirent par leurs agaceries à les attirer dans une embuſcade, où quelques uns laiſſerent la vie, les autres furent dangereuſement bleſſés. Les bateaux rap-

1722. porterent de cette malheureuſe expédition une grande quantité d'herbes anti-ſcorbutiques : elles furent un remede ſouverain contre le ſcorbut, qui déſoloit l'équipage. Les rafraichiſſemens que cette terre fournit la firent nommer l'Iſle de Récréation.

Cette île eſt ſituée ſous le ſeiziéme parallele auſtral, & par deux cent quatre-vingt-cinq dégrés de longitude. Elle a près de douze lieues de circonférence : ſes terres, d'une belle élévation, ſont plantées de grands arbres, particulierement de palmiers, de cocotiers & de bois-de-fer.

Auſſitôt qu'on eut pris la réſolution de s'éloigner de l'île de Récréation, l'Amiral aſſembla le Conſeil ſur ſon bord. Il montra ſes ordres : ils portoient que ſi par la latitude & la longitude où l'on ſe trouvoit, on n'avoit encore fait aucune découverte intéreſſante, de faire route pour la Hol-

lande. » De pareils ordres, dit M. Behrens, surprirent le plus grand nombre des Officiers : ils représenterent qu'on s'étoit trop avancé pour ne pas continuer encore quelques jours à l'Oueſt la recherche des terres qui étoient l'objet du voyage. Mais l'Amiral repliqua qu'on avoit déja employé dix mois ſans ſuccès à cette navigation ; qu'il reſtoit beaucoup de chemin à faire pour arriver aux Indes Orientales, par où il falloit paſſer pour retourner en Hollande. Il ajouta que l'état des proviſions & de la ſanté des équipages ne permettoit pas de courir les hazards d'une plus longue recherche ; qu'il ſeroit imprudent de ſacrifier plus de monde à la pourſuite d'un deſſein dont l'exécution étoit abſolument incertaine, & que ſi l'on perdoit encore vingt hommes, il n'en reſteroit pas aſſez pour les manœuvres, ſans faire mention d'une foule d'autres inconvéniens. » Ce n'étoit là, dit M. 1722.

1722. Behrens, qu'un prétexte de la part des principaux Officiers, que des vues de commerce engageoient à ſe rendre promptement aux Indes Orientales. Ils craignoient de perdre le tems de la mouſſon, & qu'un plus long délai ne les obligeât à demeurer ſix mois de plus dans la mer du Sud. Ainſi échouerent les grands deſſeins qu'on avoit d'abord conçus, & qu'on avoit ſuivis à travers tant de périls & de fatigues. « Il fut réſolu de faire voile pour les Indes Orientales avec toute la diligence poſſible.

En quittant l'île de Récréation, on fit route au Nord-Oueſt pour gagner la latitude de la Nouvelle Bretagne. Le troiſiéme jour du départ, on arriva par les douze dégrés de latitude auſtrale, & deux cent quatre-vingt-dix dégrés de longitude. A cette hauteur, on découvrit pluſieurs îles. Elles ſe montrerent ſous un coup d'œil enchanteur. Il y en avoit de dix, de

quinze & de vingt lieues de circuit. Ces îles offrent sur toutes leurs côtes d'excellens mouillages : elles sont fertiles, bien peuplées : les habitans, doux, humains, pacifiques, firent aux Hollandois le plus gracieux accueil, & leur donnerent en abondance de toutes les productions de la contrée. Elles furent nommées les Isles Bauman, du nom du Capitaine du Tienhoven, qui les avoit le premier apperçues. 1722.

On fit voile de ces îles, en gouvernant au Nord-Oueſt. Le jour suivant, on se trouva à la vue de deux autres îles : on conjectura que c'étoit les îles des Cocos & des Traîtres de Shouten. Le Capitaine Bauman auroit bien voulu s'en approcher pour les mieux reconnoître ; mais l'Amiral ne crut pas devoir s'y arrêter. L'île des Cocos paroiſſoit haute & d'environ huit lieues de circuit, l'autre étoit beaucoup plus baſſe : ſes terres ſont

1722. rougeâtres, dénuées d'arbres & de verdure: elle ſembloit s'étendre ſous le onziéme parallele auſtral.

Bientôt après on découvrit deux autres îles plus conſidérables. Elles furent nommées, l'une Tienhoven, l'autre Groningue. Quelques perſonnes de l'équipage étoient perſuadées que cette derniere faiſoit partie d'un continent.

L'île Tienhoven ſe montroit dans l'éloignement ſous le plus riant aſpect: ſes terres ſont d'une médiocre élévation; elle eſt couverte de la plus belle verdure, & d'arbres de différente grandeur. On côtoya cette île pendant tout un jour, ſans en voir la fin. On remarqua qu'elle s'étendoit en demi-cercle vers Groningue. » Il eſt bien poſſible, dit M. Behrens, que ces îles ſuppoſées ſoient une langue de terre qui tient au continent Auſtral. Tout l'équipage deſiroit qu'on relâchât ſur cette côte; mais les Chefs, impatiens

de toucher aux Indes Orientales, ne voulurent pas y consentir, sous le prétexte que si les Insulaires tuoient quelques personnes de l'équipage, on se trouveroit hors d'état de manœuvrer les vaisseaux. On continua donc de faire route, dans l'attente de voir bientôt les côtes de la Nouvelle Bretagne: mais une navigation de plusieurs jours servit à convaincre combien on s'étoit trompé dans l'estime de la route; & l'équipage éprouva les derniers excès de la misère, avant d'arriver à la Nouvelle Bretagne. « 1722.

CONDUITE DES NAVIGATEURS,

Dans les routes dont ils ont fait choix pour faire des découvertes.

Il ne ſera point queſtion, dans cet examen, des voyages antérieurs à l'expédition de Mendana en 1595 : les relations qu'on en a publiées ſont trop imparfaites, pour rien affirmer de poſitif ſur le deſſein qui les fit entreprendre.

L'établiſſement d'une Colonie dans l'île Saint Chriſtophe (*a*), pour être de là à portée de pourſuivre les découvertes des Terres Auſtrales, ſemble avoir été l'objet du voyage de Mendana. On conjecturoit alors que la terre s'étendoit depuis la Nouvelle

(*a*) Iſle découverte en 1575.

Guinée jusques vers le détroit de Magellan : en conséquence, on ne considéroit l'établissement d'une Colonie sur une des îles voisines que comme un prélude à la conquête de ce vaste continent.

Comme nous n'avons aucune relation circonstanciée du voyage de Mendana en 1575, il est impossible de déterminer par quels motifs on fit choix de Saint Christophe pour ce premier établissement : mais on peut conjecturer pourquoi il ne fut point détourné de ce dessein à la découverte des Marquises, qu'il décrit comme des îles très-propres à l'établissement d'une Colonie. Ce n'étoit assurément pas par déférence à ses instructions ; car si elles eussent porté que l'établissement dût se faire à Saint Christophe, & non ailleurs, il n'auroit pas entrepris de fixer la Colonie à Sainte Croix. La raison qui l'empêcha de s'arrêter aux Marquises fut probablement que

comme on étoit dans l'opinion que la Nouvelle Guinée s'étendoit de l'équateur vers le détroit de Magellan en ligne directe, les Marquiſes ſe trouvant ſur le parallele de Saint Chriſtophe, parurent trop éloignées du continent pour le deſſein de l'établiſſement projetté.

Mendana, d'après ce qu'on a pu recueillir de ſes opinions, ne paroît pas avoir eu des vues bien réflechies. il n'avoit que des idées vagues ſur le giſſement des îles où il ſe propoſoit de former un établiſſement ; & c'eſt dans l'incertitude où il étoit de leur poſition qu'il faut chercher la cauſe du mauvais ſuccès de ſon expédition.

Trois ou quatre jours après avoir quitté les Marquiſes, Mendana annonça que ce jour-là même on verroit la terre que l'on cherchoit; mais on ne vit rien, & il ſe paſſa encore pluſieurs jours ſans découvrir aucune

terre. On fit voile des Marquiſes le 5 d'Août, & ce ne fut que le 20 du même mois qu'on eut connoiſſance des îles Saint Bernard. L'équipage, qui, dans la perſuaſion que la terre n'étoit pas éloignée, n'avoit fait aucune économie de ſes vivres, reſſentit bientôt les fâcheuſes ſuites de cette indiſcretion, & commença à s'impatienter de ne point voir la terre, ſuivant la prédiction de ſon Général. Ce mécontentement augmenta encore, lorſque le 29 on découvrit l'île Solitaire, & qu'on l'abandonna pour courir à l'Oueſt. Les murmures éclaterent, & le Général s'en trouva très-offenſé.

Ces premiers troubles ſont vraiſemblablement la ſource des ſéditions qui s'éleverent dans la ſuite, & qui ſe terminerent par l'exécution publique de quelques uns des principaux Officiers. On peut dire qu'il n'y a rien de plus néceſſaire pour aſſurer le ſuccès de pareilles

entrepriſes, que la confiance dans l'habileté du Commandant. Il eſt eſſentiel que le matelot & le ſoldat ſoient généralement dans la perſuaſion que celui à qui ils obéiſſent eſt plus capable qu'aucun autre de les conduire.

La ſéparation de l'Amirante fut encore une des cauſes qui contribuerent à ruiner le projet de Mendana. Ces ſortes d'accidens ſont inévitables dans une flotte ; & quand ils arrivent, ils déconcertent les plus ſages meſures. Les équipages ſont intimidés de la perte de leurs compagnons, ils imaginent que cette perte eſt l'annonce de leur prochaine deſtruction. Ces gens d'ailleurs incapables de remonter aux cauſes des événemens, manquent rarement de les attribuer à l'inconduite & à l'ignorance de leurs Chefs. Mille motifs ſe réuniſſent pour n'employer qu'un ſeul vaiſſeau dans les découvertes. Dans l'expédition de Mendana, on étoit comme forcé d'en avoir pluſieurs :

ſieurs : il étoit moins queſtion de faire des découvertes qu'un établiſſement ; & l'ignorance du giſſement des terres qu'on cherchoit fit ſeule échouer l'entrepriſe.

Quiros, avant ſon expédition de 1606, étoit perſuadé de l'exiſtence d'un continent méridional. Les Mémoires qu'il préſenta à Don Louis de Velaſco ne permettent pas d'en douter. Ce continent fut le grand objet de ſon voyage.

Son intention, en partant du Perou, étoit de toucher à Sainte Croix, qu'il regardoit comme un lieu de rafraichiſſement, & d'où il pourroit continuer ſes découvertes.

Au rapport d'Arias, » les compa-
» gnons de Quiros, & particulierement
» Louis Vaez de Torrès, le preſſerent
» de faire voile vers le quarantiéme pa-
» parallele auſtral, où il étoit très-
» probable qu'on trouveroit le conti-

» nent qu'on cherchoit. Quiros crut » avoir des raisons de se refuser à ces » instances ; surtout il craignit les gros » tems & d'être obligé de lutter conti- » nuellement contre les vents forcés, » le soleil déclinant déja vers l'équa- » teur. Mais en cela il reconnut qu'il » avoit fait une faute.

La conduite de Quiros, à l'examiner sans prévention, ne paroîtroit peut-être pas aussi fautive qu'il le crut lui-même. Il est naturel de penser que toute autre mesure est préférable à celle qui ne nous a point réussi.

Arias nous laisse à deviner les autres causes qui déconcerterent le plan de Quiros. Le danger de se trouver à une haute latitude dans le tems de l'équinoxe, n'avoit rien de chimérique. La fréquence des tempêtes qu'on y essuye dans cette saison, n'est pas une circonstance favorable pour faire des découvertes. Le mauvais tems

qu'il eut par les vingt-huit dégrés de hauteur de pole, montre assez que ses craintes étoient fondées.

Néanmoins il faut observer que les saisons entre les limites des vents alisés different beaucoup de ce qu'elles sont d'ordinaire à de plus grandes latitudes. Dans ces dernieres, l'été & l'hiver reglent en quelque façon les vents & le tems : aux régions des tropiques, les vents alisés ou les vents d'Est donnent un ciel presque toujours serein, & les vents d'Oüest amenent les grains & les orages, à moins que quelques chaînes de montagnes n'alterent cette régle générale. Entre les limites des mousſons, dans les latitudes méridionales, durant les mois d'été, les vents d'Oüest prévalent & sont accompagnés de pluies & de mauvais tems. Il pouvoit donc se faire que Quiros, comme l'été n'étoit pas passé, eût trouvé un ciel tranquile sous le quarantiéme parallele austral, alors

même qu'il en avoit un très-orageux ſous le vingt-huitiéme du même hémiſphère.

Si, comme Arias l'avance, Quiros étoit deſtiné à Sainte Croix; c'étoit là ſans doute une raiſon ſuffiſante pour l'empêcher de changer l'objet de l'expédition. Son plan pouvoit être très-bien réflechi, & préférable à tout autre: ſi la flotte eût touché directement aux îles de Sainte Croix, & s'y fût établie, l'expédition n'auroit pas été auſſi infructueuſe qu'elle le fut; alors il auroit pû faire les découvertes importantes qu'il avoit en vue.

Peut-être ne fut-ce qu'à la ſollicitation de ſes compagnons que Quiros s'écarta de la route qu'il s'étoit d'abord propoſé de ſuivre: malheureuſement pour lui, des différentes îles qu'il découvrit entre le vingt-cinquiéme & le vingt-huitiéme parallele auſtral, il n'y en avoit point où l'on pût faire de l'eau, ni mouiller

commodément ; ce qui l'obligea de faire reprendre du Nord à sa route. Quoiqu'il fût informé à la Sagittaire qu'il trouveroit sur son chemin de grandes contrées, cette île ne put lui fournir des rafraichissemens : il paroît que ce contre-tems le détermina à gagner immédiatement le parallele de Sainte Croix.

En cela sans doute il fit une faute : car il étoit naturel, d'après ce qu'on lui avoit dit à la Sagittaire, de faire voile à l'Oueſt pour reconnoître les grandes contrées qu'on disoit s'y trouver. Le besoin urgent d'eau & de vivres peut seul lui servir d'excuse.

S'il y a quelque partie du continent à une basse latitude, il en auroit aussitôt eu connoissance ; car la Sagittaire n'est pas à plus de vingt dégrés à l'Est de la route de Tasman, & l'observation de le Maire, qui trouva la mer extrêmement tombée dans ce parage, rend le voisinage des

terres très-probable : mais ces probabilités ne fondent pas un reproche qu'on puiſſe faire à Quiros, qui devoit néceſſairement les ignorer.

Si Quiros eſt répréhenſible, c'eſt ſurtout de n'avoir pas ſuivi les ſignes qu'il eut d'un continent, par les vingt-ſix dégrés de latitude auſtrale : dans cette circonſtance, le manque d'eau paroît avoir été le motif de ſa conduite.

Quiros ayant obtenu des proviſions de vivres, d'eau & de bois à Taumaco, ſituée ſous le dixiéme parallele, à l'Eſt de Sainte Croix d'environ ſix dégrés, ſe déſiſta de l'établiſſement projetté aux îles de Sainte Croix, en conſéquence des informations qu'il reçut du Cacique ou Chef de Taumaco, qui lui fit entendre que s'il cherchoit une grande contrée, il la trouveroit en faiſant voile au Sud; & que cette contrée étoit très-fertile, bien peuplée, & s'étendoit conſidérablement dans le Sud.

Quiros faiſant voile au Sud-Oueſt de Taumaco, reconnut pluſieurs îles, & découvrit par les quinze dégrés vingt minutes de hauteur de pôle, une grande contrée, qui eſt évidemment Manicola, dont on lui avoit donné connoiſſance à Taumaco. Il nomma cette terre, *Tierra Auſtralia del Eſpirito Santo*, (Terre Auſtrale du Saint Eſprit). Il ne doutoit pas qu'elle ne fît partie du continent qui étoit l'objet de ſes recherches: mais la route de Taſman a prouvé que cette terre ne tient pas à un continent, qu'elle eſt ſeulement une grande île dont la côte orientale n'a pas encore été découverte.

L'événement le plus facheux pour Quiros, fut d'être ſéparé de ſes compagnons. Il courut alors ſur Sainte Croix, qu'il avoit aſſignée pour le rendez-vous en cas de ſéparation; mais en étant conſidérablement tombé ſous le vent, il fut contraint de reprendre la route du Mexique.

Dans un de ſes Mémoires il allegue les ravages du ſcorbut parmi les équipages, comme un des grands obſtacles aux découvertes qu'il auroit pu faire : de ſorte que dans ce voyage il fit beaucoup plus que les circonſtances ne ſembloient lui permettre.

En général, Quiros paroît avoir eu une conduite plus réflechie que les autres Navigateurs, & l'on doit dire à ſa gloire qu'en aucune occaſion il ne s'eſt montré jaloux de ſon Amiral, qui ſe conduiſit toujours en homme actif & diſcret, ſi l'on excepte ſa hardieſſe déplacée, au port de la Vraie Croix, de paſſer la ligne qu'avoient tracée les Indiens, comme un ſigne aux Eſpagnols de ne pas avancer. Cette bravade eut des ſuites funeſtes. Les Eſpagnols manquerent de tout, dans un pays qui leur auroit fourni les plus amples proviſions.

Le Maire ſemble avoir dirigé ſa route d'après quelques connoiſſances

qu'il avoit eues des découvertes de Quiros par les quinze dégrés vingt minutes de latitude auſtrale; mais ignorant la latitude, il crut devoir traverſer l'Océan ſur ce parallele, en ſe maintenant à peu près ſur cette latitude. Si l'on eût continué de faire voile à l'Oueſt, au lieu de porter au Nord le jour avant qu'on eut connoiſſance de l'île de Horn, on ſeroit infailliblement arrivé à la Terre Auſtrale du Saint Eſprit de Quiros.

Le Maire nous dit que ſon deſſein auroit été de s'avancer encore cinquante lieues à l'Oueſt (200 min. ou 3 dég. 20 min.), avant de changer de route, mais que Shouten, qui appuyoit fortement l'avis contraire, l'emporta malgré ſes repréſentations. Alors il conſeilla de faire dumoins voile au Nord-Oueſt vers la pointe de la Nouvelle Guinée, eſpérant par-là ſatisfaire les deux partis, & rencontrer les îles qui ſont au Nord de la baie Saint Jac-

ques & Saint Philippe, par treize dégrés de latitude auſtrale.

Le Pilote répliqua que par cette route, au lieu de ramener la pointe, on tomberoit dans le milieu de la Nouvelle Guinée; que dans le cas qu'on ne trouvât point de paſſage au Sud de cette terre, ce qu'on ne devoit point du tout ſe promettre, on ſeroit abſolument ſans reſſource, puiſqu'il ſeroit impoſſible de ſe relever de cette côte contre les vents d'Eſt, qui regnent conſtament dans ces parages; que d'ailleurs le défaut de vivres ne permettoit pas de s'engager dans une pareille recherche; qu'enfin il ne reſtoit d'autre parti que de faire voile au Nord pour arriver aux Moluques. Il fut donc réſolu dans le Conſeil qu'on porteroit au Nord, pour ne pas toucher au Sud de la Nouvelle Guinée, étant eſſentiel d'en paſſer au Nord pour avoir une route aſſurée.

Rien ne fait mieux connoître l'igno-

rance & la mauvaiſe conduite de Shouten que la réſolution priſe dans ce Conſeil, & rien en même tems ne fait plus d'honneur à le Maire que ſon oppoſition. Shouten, d'un eſprit trop borné pour ſentir les grandes idées de le Maire, réuſſit à les traverſer, & à empêcher qu'on ne retirât de ce voyage tout le fruit qu'on devoit s'en promettre.

On n'auroit pu douter de l'exiſtence d'un paſſage au Sud de la Nouvelle Guinée ſi on eût été en poſſeſſion des relations de Quiros & de Torrès; mais malgré l'incertitude où l'on étoit d'y trouver un détroit, les raiſons de Shouten ſont très foibles : car dans la ſuppoſition qu'il n'y eût point de paſſage, ils ſe ſeroient trouvés portés à la contrée qui faiſoit l'objet de leurs recherches. Il ſemble en effet que Shouten étoit dans la perſuaſion que toutes les découvertes de Quiros n'étoient qu'imaginaires.

Néanmoins il eſt évident qu'on s'étoit propoſé, dans ce voyage, de reconnoître les terres que Quiros avoit découvertes par quinze dégrés vingt minutes de latitude auſtrale; puiſqu'on traverſa l'Océan Pacifique en ſe maintenant ſur ce parallele, & que ce ne fut que quand on déſeſpéra de les trouver, qu'on gouverna au Nord pour paſſer au Nord de la Nouvelle Guinée.

Le Maire raille Shouten de ce qu'à l'île de Horn, il ſe crut à la Terre Auſtrale du Saint Eſprit, pour y avoir vu une riviere d'eau douce, quelques cochons & des fruits en abondance.

Le Maire étoit dans la perſuaſion que les îles d'Eſpérance & de Horn étoient du nombre de celles qu'on a nommées îles de Salomon, & que la Terre Auſtrale de Quiros n'en étoit pas fort éloignée. La conjecture à l'égard des îles de Salomon eſt évi-

demment erronée ; mais il étoit néceſſaire de le faire obſerver, parce qu'il donne un vocabulaire de l'île de Horn, ſous le nom des îles de Salomon.

Les motifs du voyage de Taſman ne ſont pas aſſez connus pour pouvoir dire préciſément quel en étoit l'objet. Il ſemble que ſa principale intention étoit d'examiner ſi la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée faiſoient partie d'un même continent. Son paſſage entre ces deux terres décida la queſtion pour la négative.

Les rapports ſont différens ſur les vues du voyage de Roggewein. L'Auteur de la relation Françoiſe prétend que le pere de Roggewein avoit, en 1669, préſenté un Mémoire à la Compagnie des Indes Occidentales, qui contenoit le projet de faire les découvertes des Terres Auſtrales ; que ce Mémoire avoit été bien reçu par la Compagnie, qui donna des ordres pour

faire équiper trois vaiſſeaux; mais que les diviſions, qui s'éleverent entre l'Eſpagne & les Provinces Unies, empêcherent l'exécution de ce voyage. Le vieux Roggewein, ſuivant ce même Auteur, exhorta ſon fils, avant de mourir, à ne pas perdre de vue un objet de cette importance; & Roggewein fils, à ſon retour de Batavia, fit adopter ce projet à la même Compagnie des Indes, qui lui donna le commandement de trois vaiſſeaux pour faire des découvertes dans les régions auſtrales. D'autres prétendent avoir été bien informés que le deſſein de ce voyage étoit bien moins de découvrir le continent méridional que de reconnoître certaines îles appellées les Iſles d'Or.

Il paroît que Roggewein, en quittant l'île de Juan Fernandez, dirigea ſa route de manière à reconnoître la terre vue par Davis, qu'il croyoit beaucoup plus orientale que la terre

qu'il décrit ſous le nom d'île de Pâques, de manière qu'il prit la Terre de Davis pour une nouvelle découverte.

Il paroît, par la carte qui accompagne la relation Hollandoiſe, que Roggewein fit voile au Nord-Oueſt, en s'éloignant de l'île de Pâques, & croiſa la route de Quiros, de manière qu'il lui étoit impoſſible de faire quelque découverte importante. Sa route enſuite fut à peu près la même que celle de Shouten. Auſſi ne fit-il point d'autres découvertes, à l'exception des îles Bauman, voiſines du méridien de l'île de la Belle-Nation, habitée par un peuple blanc. Il eſt très-probable que dans le voiſinage de ces îles la pointe du continent auſtral s'approche juſques vers l'équateur. La deſcription qu'on a faite des habitans des îles Bauman, ſemble annoncer que les Naturels de cette contrée communiquent avec des nations civiliſées.

En quittant ces îles, Roggewein paſſa au Nord de Taumaco, de Sainte Croix, &c. & la relation Hollandoiſe ne dit pas qu'il ait vu aucune terre avant la Nouvelle Bretagne, à laquelle la carte jointe à la relation donne le nom de Nouvelle Zelande. Dans cette carte, la route eſt dirigée au Sud d'Antong Java, ce qui explique une circonſtance de la relation Françoiſe : elle dit, » on découvrit encore deux îles d'une conſidérable étendue ; on appella l'une Tienhoven, & l'autre Groningue. Quelques uns même jugerent que cette derniere eſt un vrai continent. L'île Tienhoven paroiſſoit de loin très-riante, tapiſſée de verdure, & garnie d'arbres. Son élévation étoit médiocre : nous la côtoyâmes pendant une journée entiere ſans en voir la fin..... « Cette île paroît être celle que Mendana nomma Saint Chriſtophe en 1567. Le Maire fait auſſi mention de cette même

me terre : il en eut connoiſſance la veille même qu'il vit Antong Java.

La conduite que Roggewein a tenue dans ſon voyage paroîtroit on ne peut pas moins judicieuſe, ſi l'on n'étoit informé que des vues de commerce précipiterent ſes meſures, & l'empêcherent de ſuivre des découvertes que les ſignes du voiſinage d'un continent ſembloient devoir rendre intéreſſantes.

DES ISLES DE SALOMON.

TOUS les Geographes, ſans en excepter les Eſpagnols, ont commis les plus grandes erreurs dans les poſitions qu'ils ont aſſignées aux îles de Salomon, que Mendana découvrit dans ſon premier voyage en 1567. Il convient donc de porter ſur ce ſujet intéreſſant la plus ſcrupuleuſe attention, pour éviter la confuſion & l'incertitude qu'on a répandues ſur le giſſement de ces îles, faute d'avoir mûrement peſé les autorités.

De Bry, dans ſa carte publiée à Francfort en 1596, l'année même que le vaiſſeau de Mendana arriva à Manille, & par conſéquent ſans avoir eu aucune connoiſſance de ce ſecond voyage, donne la deſcription des

îles de Salomon. Un sérieux examen de cette carte suffit pour convaincre que ces îles sont les mêmes terres que nous nommons aujourd'hui la Nouvelle Bretagne, reconnue & décrite par Dampierre.

Il y a longtems que je suis dans cette conviction. Il m'a paru qu'on ne pouvoit s'en défendre, en comparant la carte que Dampierre nous a donnée de la Nouvelle Bretagne, avec la carte des îles de Salomon de de Bry. Je joins ici une copie de ces deux cartes; & je crois devoir rendre compte de la manière dont elle a été construite.

Après avoir copié la carte de Dampierre, j'examinai celle de de Bry; & comme les caps Saint George & Sainte Marie sont des points remarquables, l'île de Saint Jacques fut aisément déterminée. Il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qu'on trouve dans les deux

cartes, depuis le cap de Sainte Marie jusqu'au cap de Saint George.

La terre basse, que décrit Dampierre, au Nord du cap Sainte Marie, en est séparée par un canal : la baie de Slinger en est visiblement un autre. Dampierre en fait ainsi la description : » nous parvînmes en dedans de cette baie, & nous sondâmes plusieurs fois sans trouver de fond, même à un mille du rivage : nous aurions pu nous avancer encore à plus de deux milles dans cette baie ; mais l'incertitude d'y trouver un mouillage, & les signes d'une tempête prochaine annoncée par de gros nuages noirs poussés par les vents d'Ouest, ne nous permirent pas de nous y enfoncer : la prudence exigeoit que dans ce moment nous regagnassions le large. «

Cette description insinue assez que les terres sont séparées : & la profondeur de l'eau fait seule juger que c'étoit là un détroit. On voit dans la

carte de de Bry les îles marquées des deux côtés, mais sans nom. Ces îles sont les Rameaux & Saint Jean, mentionnées par Herrera. Les terres basses situées au Nord de la plus grande de ces deux îles, sont marquées par Dampierre; & ce sont vraisemblablement ces mêmes terres que de Bry place à l'Est d'Isabelle. Mais l'un & l'autre n'ont donné aucun détail sur ces terres qui forment un groupe d'îlots.

L'île Saint Jean, de Dampierre, ne se trouve pas dans la carte de de Bry: les îles d'Ant. Cave sont décrites comme une seule île, à peu près dans la situation que leur donne Dampierre: sa longue île, sans nom, est Malarta de Aguada de de Bry, & Malaita d'Herrera. L'île de Wishart est, je pense, l'Arteguada d'Herrera; elle est sans nom dans de Bry; & celle qui dans la carte de Dampierre, est placée sans nom au Nord de Wishart,

eſt deſignée dans de Bry ſous le nom de Nombre de Jeſus. Le cap Salomaſwer de Dampierre paroît être l'île ronde que de Bry met au Nord d'Iſabelle. L'île Squally eſt omiſe dans de Bry.

La partie méridionale des îles ne ſe trouve que dans la carte de Dampierre: ſes deux îles, voiſines du cap Saint George, ſont probablement celles qu'Herrera nomme Sainte Catherine & Sainte Anne. Dampierre décrit ainſi le canal auquel il a donné le nom de Saint George: » depuis le cap Saint George, la terre court à l'Oueſt-Nord-Oueſt l'eſpace de dix lieues, autant que la vue peut s'étendre. Entre ce cap & une autre pointe qui eſt à l'Oueſt, la terre forme une baie profonde. On appercevoit à la diſtance d'environ vingt lieues quelques mondrains iſolés dans le fond de la baie; mais ces mondrains ſont ils des îles, ou tiennent-ils au reſte par

des terres plus baſſes ? C'eſt ce que je n'ai point vérifié.

Dans la deſcription d'Herrera, Saint Jacques paroît être ce que de Bry nomme Saint Chriſtophe.

L'île Iſabelle & la côte ſeptentrionale de l'île nommée Dagoa par de Bry, &c., ſont copiées de ce Géographe. Les petites îles qu'Herrera nomme les trois Maries, ſont probablement les trois îles orientales & voiſines de la longue île, ſans nom, de Dampierre, ou Malaita d'Herrera.

Saint Juan d'Herrera gît entre Arteguada & Saint George, que de Bry appelle Saint Chriſtophe, qui correſpond à l'île qui forme le côté méridional de la baie de Slinger. Celle qui en fait le côté ſeptentrional, eſt Ramos, ou l'île des Rameaux, dont Herrera fait une deſcription très agréable. Elle eſt à l'Eſt d'Iſabelle. Entre ces deux îles, il en place trois autres, Buena Viſta, Saint Dimas & la Flo-

ride, qui ſe trouvent auſſi dans de Bry ; mais il ne les préſente pas comme des terres auſſi conſidérables que les décrit Herrera.

Saint Marc, Arafices & Saint Jerôme correſpondent à la deſcription d'Herrera, & ſont des parties de la terre à laquelle de Bry a donné le nom de Dagoa. Il eſt très poſſible que cette terre ſoit diviſée par des canaux en pluſieurs îles. Le port Montaigue eſt vraiſemblablement un canal.

Saint Marc & Saint Nicolas ſont probablement deux îles, diſtinctes, ainſi que Saint George & Borbi. Ces deux dernieres ſont, je l'imagine, les deux îles ſituées au Sud d'Iſabelle. A ſon Sud-Oueſt eſt Guadalcanar, qui, d'après ce que dit Herrera, paroît faire partie de la Nouvelle Guinée. Lopez Vaez nous apprend qu'on côtoya Guadalcanar dans une étendue de cent cinquante lieues ; juſques ſous le dix-huitiéme dégré de latitude Sud ; il eſt viſible que

c'eſt là une erreur de copiſte, & qu'on aura mis dix-huit pour quinze. Mais Lopez Vaez n'eſt pas aſſez précis pour juger de l'étendue de cette contrée; d'après ſon rapport, il ne nous informe pas même de quel point on doit commencer à compter cette diſtance.

La carte d'Herrera, qui eſt l'ouvrage de quelque Géographe ignorant, ne s'accorde point du tout avec ſa deſcription. Il dit que Saint Marc & Saint Nicolas ſont ſituées au Sud-Eſt d'Iſabelle: la carte place ces deux îles au Sud-Oueſt, & met entr'elles Arafices. La deſcription d'Herrera place Saint Jerôme, & non pas Saint Marc, à l'Oueſt d'Arafices. Guadalcanar, par la carte, eſt au Sud & au Sud-Eſt d'Iſabelle, mais la deſcription la met au Sud-Oueſt. Ces exemples ſuffiſent pour faire ſentir, qu'on ne doit avoir aucun égard à la carte qui accompagne la deſcription que fait Herrera des îles Salomon.

Toutes les relations des découvertes des Eſpagnols, faites dans cette partie de la mer Pacifique avant l'année 1595, ſont confuſes & incohérentes. La raiſon en eſt ſenſible; c'eſt que les Auteurs qui nous ont donné ces relations n'avoient pas entre les mains, les manuſcrits originaux des Navigateurs qui ont été employés dans ces expéditions. Ainſi, quoiqu'il n'y ait point de difficulté à ſuivre Herrera dans le plan, l'étendue qu'il donne à toutes ces îles, eſt conſidérablement plus grande, que ne le portent les obſervations de Dampierre.

Les latitudes d'Herrera, comme celles de de Bry, n'ont aucune juſteſſe. Ils placent Iſabelle entre les huit & neuf degrés de latitude Auſtrale; & cette île eſt ſituée entre le quatre & le cinquiéme dégré Sud. Cette erreur dans la latitude a été une des principales ſources de la confuſion qu'on trouve dans les Auteurs: & elle à tou-

jours empêché de s'appercevoir que les îles de Salomon, découvertes par Mendana en 1567, ſont réellement ce que l'on nomme aujourdhui la Nouvelle Bretagne, comme il eſt aiſé de s'en convaincre en comparant la carte de de Bry & la deſcription d'Herrera avec la relation que Dampierre nous a donné de cette contrée.

De Bry n'eſt pas le ſeul Géographe qui ait donné le nom de Salomon à cette aſſemblage d'îles ſituées à l'extrémité de la Nouvelle Guinée; elles ſont appellées de ce nom dans toutes les anciennes cartes. Ce ſont les Géographes modernes qui ont jugé à propos de donner ce nom à des îles ſituées dans le milieu de la mer Pacifique.

Dans les cartes d'Ortelius, publiées en 1487 & 1589, on les voit placées à l'extrémité de la Nouvelle Guinée, entre le premier & le onziéme dégré de latitude auſtrale. Leur étendue à l'Eſt

y eſt prolongée au delà de toute meſure, car elle comprend vingt dégrés en longitude. Les deux cartes ne s'accordent pas ; elles paroiſſent même avoir été deſſinées au hazard. De toutes les anciennes cartes, celles de de Bry ſont les plus exactes.

L'opinion, que les îles de Salomon ſont ce qu'on nomme aujourd'hui la Nouvelle Bretagne, eſt confirmée par Herrera. Cet Auteur, après avoir fait la deſcription de la côte de la Nouvelle Guinée, dont il place la premiere pointe à cent lieues (5 d. 28 m.) à l'Eſt de Gilolo, un peu plus haut que le premier dégré Sud, dit qu'elle s'étend de là à l'Eſt juſques ſous le ſixiéme parallele auſtral, dans un eſpace d'environ trois cent lieues (1028′ = 17 d. 8′), ce qui s'accorde exactement avec la carte de Dampierre : car le cap de Bonne Eſpérance étant à trois dégrés à l'Eſt de Gilolo, Saint Jean ſe trouvant à dix-neuf dégrés

trente minutes de ce cap, doit être, ſuivant Dampierre, à 22 d. 30′ de Gilolo : mais Herrera met l'extrémité de la Nouvelle Guinée, à dix-ſept dégrés huit minutes de la premiere pointe, qu'il dit être à cinq dégrés vingt-huit minutes de Gilolo ; il compte donc comme Dampierre, vingt-deux dégrés trente ſix minutes de Gilolo à l'extrémité orientale de la Nouvelle Guinée.

Quoique de Bry décrive Dagoa comme une île, on ſuppoſa dans la ſuite qu'elle faiſoit partie de la Nouvelle Guinée : il eſt bien probable que Mendana reconnut qu'elle en étoit ſéparée ; mais il y avoit ſi peu de préciſion dans les rapports qu'on a eus de ce premier voyage, qu'il n'eſt point du tout ſurprenant que l'opinion contraire ait prévalu, juſqu'à ce que Dampierre eut mis cette matiere hors de conteſtation, en paſſant par le détroit qui ſépare ces deux terres.

Dans la relation de Dampierre, il y a une circonſtance qui peut ſervir à remonter à l'origine de cette opinion fauſſe, qui a été adoptée par un grand nombre de Géographes. Il y a pluſieurs années que je vis une carte Eſpagnole manuſcrite, où l'on avoit tracé la route de Quiros ſur cette côte. Elle repréſentoit ce que nous appellons la Nouvelle Bretagne, comme une côte continue, qui ſe joint à la Nouvelle Guinée, & forme un coude profond au Nord. La côte ſe prolongeoit beaucoup plus au Sud, que Dampierre ne décrit la Nouvelle Bretagne; mais quoiqu'il ne l'ait pas marquée dans ſa carte, il convient qu'il vit la terre dans le Sud. » Arrivé à la hauteur de la baie de Saint George, dit-il, la terre ſe montra dans le Sud-Eſt de la pointe la plus occidentale; les nuages nous en avoient juſqu'alors dérobé la vue: elle étoit haute & montueuſe. Comme nous étions par le tra-

vers du cap Saint George, dont la pointe occidentale nous reſtoit à l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt un demi rumb Sud, nous avions alors cette haute terre dans le Sud-Oueſt quart-de-Sud à douze ou quatorze lieues de diſtance.

J'imagine que la terre que Dampierre vit dans le Sud, eſt l'île voiſine des Bultigs, dont il eſt fait mention dans le voyage de Geelwing. La vue de ces îles fit probablement commettre aux Eſpagnols l'erreur de décrire la Nouvelle Bretagne, comme une côte continue.

On a obſervé qu'Herrera place la premiere pointe de la Nouvelle Guinée ſous le premier parallele auſtral à cinq dégrés trente minutes à l'Eſt de Gilolo. Pour en comprendre la raiſon, il faut recourir aux anciennes cartes, où la premiere pointe eſt placée ſur le côté oriental d'un détroit qui ſépare la Nouvelle Guinée des îles à l'Oueſt, & généralement connues ſous

le nom d'îles des Papous. Dans ce détroit eſt une île aſſez conſidérable, appellée Menesès, du nom de Don George de Menesès, qui en 1527 hiverna ſur la côte ſeptentrionale de cette île. Ces anciennes cartes donnent à la grande île des Papous qui forme le côté occidental du détroit, le nom de Ceram. Néanmoins il eſt très-probable que cette île eſt diviſée en pluſieurs autres par des canaux, ſuivant le rapport des Portugais qui en firent la découverte en 1511. Mais ce qui regarde les îles des Papous eſt étranger à mon ſujet. Je me ſuis ſeulement propoſé de déterminer la poſition des îles de Salomon.

PRINCIPES

PRINCIPES

Sur lesquels on a dressé la Carte de la Mer du Sud.

L'OBJET qu'on s'est particulierement proposé, est de fixer la position des îles & des côtes qui ont été découvertes dans les voyages entrepris par :

Alvaro Mendana de Neyra, en.....	1595.
Pedro Fernandez de Quiros, & Louis Vaez de Torrès, ...	1606.
Jacques le Maire & Guillaume Shouten ...	1617.
Abel Janſan Taſman	1642.
Jacques Roggewein	1722.

On a comparé avec le plus grand ſoin les mémoires des différens Auteurs qui ont fait mention de ces découvertes.

Alvaro Mendana de Neyra	1595.
& Pedro Fernandez de Quiros	1606.

Suivant Quiros, les Marquiſes, dé-

couvertes par Mendana, ſont à mille lieues de Lima, & à mille lieues du cap le plus voiſin de la Nouvelle Guinée.

Dampierre place le cap Sainte Marie par 147 d. 26 ′ à l'Eſt du méridien de Londres ; Taſman le met par 149 d. 48 ′ à l'Eſt du même méridien. On a donc placé le cap Sainte Marie par les 148 d. 37 ′ de longitude à l'Eſt du méridien de Londres ; ce qui eſt le milieu entre Dampierre & Taſman.

Conformément à Dampierre, l'île de Saint Jean eſt à.... 0 d. 44 ′ E.
du cap Sainte Marie, il eſt donc par les 149 d. 21 ′ E. ou..... 210 d. 39 ′ O.

Lima étant à l'Oueſt par la longitude de... 76 d. 44 ′
la différence de longitude entre Saint Jean & Lima eſt de..... 133 d. 55 ′

La diſtance de Lima aux Marquiſes

étant de 1000 lieues (*a*), ou 3428′ la différence de longitude eſt de 3492′ = 58 d. 12′, ce qui doublé, pour la diſtance des Marquiſes à la Nouvelle Guinée, donne..... 116 d. 24′ O.

Et cette diſtance, retranchée de la longitude de Saint Jean à Lima,..... 133 d. 55′

Laiſſe..... 17 d. 31′

La diſtance de Lima à Saint Jean, ſuivant Quiros, ſe trouve donc défectueuſe de 17 d. 31′.

On pourroit dire que, Quiros n'ayant point été à la Nouvelle Guinée, il n'y a pas de preuve que les Marquiſes ſoient à égale diſtance de la Nouvelle Guinée & de l'Amérique. Mais ſi la longitude qu'il donne aux Marquiſes n'eſt pas défectueuſe, ſa découverte de Manicolo, ou de la Terre Auſtrale du Saint Eſprit, ne pourroit

(*a*) On ſuppoſe ces lieues de 17 & demi au dégré.

plus se concilier avec les routes de Shouten & de Tasman. On sera convaincu que Manicolo n'est pas plus occidental que Sainte Croix, placée par Quiros à dix-huit cent lieues de Lima, si l'on fait attention à l'estime de la route qu'il fit de Taumaco à la Terre Australe du Saint Esprit, & de la Baie de Saint Jacques & Saint Philippe, pour gagner l'île Sainte Croix.

Conformément à Quiros, la longitude de Sainte Croix est de 104 d. 47′ à l'Oueſt de Lima, ou 178 d. 29′ à l'Est de Londres; celle de Taumaco, sous le dixiéme parallele austral, est de 98 d. 58′ à l'Oueſt de Lima, ou 175 d. 42′ à l'Oueſt de Londres. Quiros, en quittant Taumaco, fit voile au Sud-Oueſt jusqu'à Manicolo, ou la Terre Australe du Saint Esprit, qu'il rencontra par les 15 d. 20′ de latitude Sud. D'où il suit que Manicolo est plutôt à l'Est qu'à l'Oueſt de Sainte Croix. Il est encore évident par la relation

de Shouten que Manicolo ne peut pas être à l'Eſt de l'île de Horn, qui eſt à peu près par la même latitude, puiſqu'on avoit toujours couru ſur ce parallele. D'un autre côté il n'eſt pas moins évident, d'après la route de Torrès, que Manicolo doit être beaucoup plus à l'Oueſt que ne le faiſoit Quiros: car Torrès, ſortant de la baie Saint Jacques & Saint Philippe, reconnut, après une courſe de ſix cent lieues, les côtes de la Nouvelle Guinée: ces 600 lieues = 34 d. Mais ſi cette baie n'étoit pas plus occidentale que le ſuppoſe Quiros, en la plaçant par 104 d. 47′ à l'Oueſt de Lima, la longitude ſeule, de cette baie à la pointe la plus voiſine de la Nouvelle Guinée, ſeroit de 50 d., au lieu que la diſtance mentionnée par Torrès s'accorde aſſez avec la poſition que j'ai donnée à Manicolo, en ſuppoſant les Marquiſes également diſtantes de l'Amérique & de la Nouvelle Guinée.

M. Pingré, dans ſon Mémoire ſur le Paſſage de Venus, détermine la poſition de Sainte Croix, d'après une Éclipſe de lune que les Eſpagnols obſerverent dans cette île. Suivant Figueroa, la lune étoit totalement éclipſée quand elle parut ſur l'horiſon. M. Pingré, qui a calculé cette éclipſe ſur les Tables de Halley, dit que le ſoleil s'eſt couché à l'île de Sainte Croix à ſix heures neuf minutes, & que la lune étoit levée depuis cinq ou ſix minutes. Il détermine le tems vrai de l'immerſion à Paris; à 19 heures 6 minutes; d'où il conclut que Sainte Croix ſeroit au moins de 13 heures 2 minutes plus occidentale que Paris; ce qui met cette île à 164 d. 30′ à l'Eſt de Paris, ou 166 d. 55′ à l'Eſt de Londres: mais Figueroa dit que la lune étoit déja totalement éclipſée quand elle ſe leva. Il eſt donc probable que Sainte Croix eſt plus à l'Oueſt, quoiqu'on ne puiſſe pas la

ſuppoſer plus à l'Eſt, ſi l'on regarde Figueroa comme étant de quelque autorité. M. Pingré l'a placée à cent quatre-vingt-dix dégrés à l'Eſt de l'île de Fer, ce qui fait cent ſoixante douze dégrés vingt-cinq minutes à l'Eſt de Londres, ou cinq dégrés & demi plus à l'Eſt que ne l'admet Figueroa, à moins qu'on ne ſuppoſe avec M. Pingré qu'il eſt poſſible qu'il ſe ſoit écoulé un quart d'heure depuis le coucher du ſoleil juſqu'au moment où les Eſpagnols ont vu la lune totalement éclipſée.

La navigation de Quiros, à l'île de Guam, montre que Sainte Croix eſt au moins autant à l'Oueſt que je l'ai ſuppoſé dans ma carte.

Le principal objet qu'on ſe propoſe ici, eſt bien moins la préciſion de la longitude que l'accord des différens Navigateurs dans cette partie du Globe, pour en déduire les poſitions réciproques de leurs découvertes.

D'après la ſuppoſition que les Marquiſes ſont Nouvelle Guinée, les découvertes de Quiros, ſuivante :

	Lieues.	Minutes.	D. Long.		
Les Marquiſes à	1000 =	3428 =	3492 =	58 d.	12′ +
S. Bernard,	1400	4800	4889	81	29
La Solitaire,	1535	5262	5360	89	20
Sainte Croix,	1800	6172	6287	104	47
La part. Occ. ſuiv. Figueroa.	1850	6343	6461	107	41

Car ſi 1000 lieues donnent 8 d. 45′ $\frac{1}{2}$ = 526′ le fectuoſité dans cette diſtance, ou 116 d. 24′ :

	Lieues.			
La prem. île de Quiros, L'Incarnation, par 25 d. de latit. Sud.	1000 =	3428′ +	526′ =	3954′
Taumaco, par 10 d. Sud.	1700	5829	893	6722

à égale distance des côtes de l'Amérique & de la
en 1595 & 1606, ont été déduites de la manière

		Long. O. de Lima.		Long. de Lond.	
526′ =	4018 =	66 d.	58′ + 76 d.	44′ = 143 d.	42′ O.
795	5684	94	44	171	28
826	6186	103	6	179	50
945	7232	120	31	162	45 E.
971	7432	123	53	159	23

nombre donné de lieues montrera toujours la dé-
133 d. 55′ : : la longitude donnée : la vraie longitude.

Diff. long.		Long. O. de Lima.		Long. de Lond.	
= 4165 =		69 d.	25′ + 76 d.	44′ = 146 d.	9′ O.
	6831	113	51	169	25 E.

Les autres découvertes de Quiros ont été reglées d'après ces premieres positions, le tems qu'on mit à les découvrir, le secours de quelques latitudes mentionnées & la route de Taumaco à Manicolo.

Saint Bernard, dont la situation est donnée dans le voyage de Mendana, est un point très-intéressant, & d'un grand usage pour resserer dans de certaines limites les longitudes des îles que Quiros découvrit au Sud. Car il est comme inconteſtable que les îles appellées de ce nom dans le voyage de Mendana, sont les mêmes que la terre à laquelle Quiros donna le nom de Saint Bernard en 1606. Ce qui fortifie cette opinion, est qu'elle ne fut point reconnue par Quiros le jour de la Saint Bernard, & qu'il l'omet dans l'enumération des îles de sa découverte.

M. Pingré a sans doute parfaitement rencontré dans les noms qu'il donne

aux treize premieres îles découvertes par Quiros en 1606. Mais ſes conjectures ſur Saint Bernard ne portent ſur aucun fondement ſolide. Il n'eſt point-du-tout vraiſemblable qu'on ait donné le même nom à deux îles qui ſont ſur le même parallele, & qui ne peuvent preſque pas différer en longitude. Ce ne fut point le jour de la Saint Bernard que Quiros apperçut cette île: ce n'eſt pas lui qui l'a appellée de ce nom. Il ne parle point de cette île dans un de ſes mémoires où il fait l'enumération des îles qu'il a découvertes, dans ſon voyage de 1606. Après la Sagitaire, la Fugitive & l'île du Pelerin, il nomme Nueſtra Senora del Soccorro, Monterey & Tucopia.

Quiros nous apprend que ce fut ſur les côtes de Tucopia que les Naturels qu'il avoit enlevés à Taumaco s'échapperent du vaiſſeau : & Torquemada nous dit que cela arriva à l'île qui eſt par les douze dégrés de latitude auſ-

trale, la premiere qu'on apperçut après avoir quitté Taumaco. On peut en conclure que Monterey eſt le nom que Quiros donne à Taumaco; & il eſt d'autant plus vraiſemblable que Quiros lui impoſa ce nom, en l'honneur du Comte de Monterey, Viceroy du Perou, au tems de ſon départ, que ce fut la premiere île qu'il découvrit avec un port.

Entre l'île du Pelerin & Monterey, Quiros ne fait mention que d'une ſeule île qu'il ait découverte; & cette île, il la nomme Nueſtra Señora del Soccorro : ce doit être ce que Torquemada appelle *Iſla de Gente Hermoſa*, île de la belle Nation, puiſqu'on ne peut pas douter que ce ne ſoit une découverte de Quiros. Le nom, qu'il lui donna, vient probablement de ce qu'au moment où il en eut connoiſſance, des colonnes de fumée qu'il voyoit s'élever de différens endroits, lui firent eſperer qu'il trouveroit dans

cette île les rafraichiſſements dont il avoit beſoin.

Toutes ces circonſtances prouvent, ce me ſemble, que l'application du nom de Saint Bernard à l'île qu'on reconnut en quittant celle du Pelerin, en a été faite par Quiros même; & que ce n'eſt pas, comme le prétend M. Pingré, une erreur de Torquemada. La ſituation de cette île eſt très-eſſentielle pour déterminer la poſition des autres terres que découvrit Quiros après avoir quitté l'île de l'Incarnation.

L'Incarnation, ou la premiere île découverte par Quiros, ſe trouve, ſuivant Torquemada, par les vingt-cinq dégrés de latitude auſtral.

Saint Jean-Baptiſte, la ſeconde, paroît être par les vingt-ſix dégrés Sud d'après Arias. Cet Auteur nous dit que Quiros, étant par vingt-ſix dégrés de hauteur de pôle, vit du côté du Sud de gros nuages, un horiſon très-embrumé, d'autres ſignes d'un continent,

& une petite île, habitée par différentes eſpèces d'oiſeaux d'un agréable ramage, & qui s'éloignent très-peu des terres.

Saint Elme, la troiſiéme, eſt une grande île; ce qui peut faire croire qu'elle eſt ſous le vingt-huitiéme parallele, c'eſt que Don de Ulloa, citant Diego de Corduoe au ſujet du voyage de Quiros, dit: entr'autres îles, on en découvrit une grande ſous le vingt-huitiéme dégré de latitude auſtrale.

La latitude de la Dizaine, la dixiéme île des découvertes de Quiros, eſt donnée par Torquemada pour être par les dix-huit dégrés quarante minutes de hauteur de pôle. Elle doit être proche du méridien de Saint Elme; puiſque la différence en latitude entre ces deux îles, eſt tout ce qu'a pu faire Quiros dans les cinq jours, qu'il employa à aller de l'une à l'autre.

La Sagitaire eſt, ſuivant Torquemada, par les dix-ſept dégrés quarante minutes de latitude auſtrale.

On fit voile de cette île, le douze de Février; & en neuf jours on arriva à l'île Saint Bernard, par les dix dégrés trente minutes de latitude auſtrale. Le quatorze, on eut connoiſſance d'une île, dans le Nord-Eſt; on fit voile de ce côté; mais on étoit ſous le vent, on ne put aborder. On paſſa outre, & le lendemain on eut la vue d'une autre île encore au Nord-Eſt. Le vent contraire ne permit pas d'en approcher. Ces deux îles furent nommées, l'une la Fugitive, l'autre l'île du Pelerin.

On fut huit jours pour ſe rendre de de l'île Saint Bernard à l'île de la Belle-Nation, il paroit que cette île, dont la latitude n'eſt pas expreſſément aſſignée, eſt au-deſſous plutôt qu'au-deſſus du dixiéme parallele; car dans la derniere partie de la route, Quiros arriva par dix dégrés vingt minutes

de latitude Sud, & courut ſur ce parallele, ſe propoſant de gagner Sainte Croix; mais en partant de l'île de la Belle-Nation, il mit le cap à l'Oueſt, pour ne pas manquer Sainte Croix, croyant être ſur le parallele de cette île; & il découvrit Taumaco ſous les dix dégrés de latitude auſtrale. En 1595, on ſe maintint entre le dixiéme & le onziéme parallele, depuis Saint Bernard: on ne vit que la Solitaire, par dix dégrés quarante minutes Sud, dont Quiros n'eut pas connoiſſance dans cette navigation. On employa quarante-trois jours depuis Saint Bernard juſqu'à Taumaco. Ces deux îles différent en longitude de dix-huit dégrés: c'eſt vingt-cinq minutes par jour; & comme on fut huit jours de Saint Bernard à la Belle Nation, la diſtance eſt d'environ deux cent milles. Cette île fut auſſi nommée Nueſtra Senora del Soccorro.

Entre Saint Bernard & Taumaco on

on eut continuellement des ſignes du voiſinage des terres, à droite & à gauche. On en trouve la latitude & la longitude dans Arias.

La premiere île qu'on rencontra après avoir quitté Taumaco, fut Tucopia; elle eſt ſous le douziéme parallele auſtral.

Celle que Torquemada appelle Nueſtra Señora de la Luze, eſt par les quatorze dégrés trente minutes de latitude Sud. Mais au lieu de ce nom, on trouve celui de Saint Marc dans les mémoires de Quiros.

Une autre à l'Oueſt fut nommée le Verger, ou le Jardin.

Une autre plus conſidérable au Sud, les Larmes de Saint Pierre.

On en vit une autre plus grande encore au Sud-Eſt; cette terre couverte de hautes montagnes s'étendoit à perte de vue: elle parut tenir à Manicolo.

Quiros, après avoir quitté la baie

de Saint Jacques & Saint Philippe; & proposé l'île Sainte Croix pour le rendez-vous, arriva par dix dégrés trente minutes de latitude Sud. A cette hauteur on apperçut une voile: c'étoit une embarcation Indienne. On ne vit point Sainte Croix, & l'on dérivoit de plus en plus par la force des vents. On étoit beaucoup trop tombé sous le vent des terres de Sainte Croix par les éfforts qu'on avoit faits pour rentrer dans la baie de Saint Jacques & Saint Philippe. Il suit de là que cette bare doit se trouver à peu-près sur le méridien de Sainte Croix. Elle est donc par les quinze dégrés vingt minutes de latitude Sud, & cent soixante-trois dégrés de longitude à l'Est du méridien de Londres.

Arias nous apprend que ce qu'on découvrit de la côte de Manicolo s'étend à plus de cent lieues de l'Est à l'Oueſt (343').

JACQUES LE MAIRE ET GUILLAUME SHOUTEN, 1616.

Les longitudes de ce voyage ſont particulierement copiées de la carte de Shouten, ſuppoſant Juan Fernandez par les ſoixante-dix-huit dégrés trente minutes à l'Oueſt du méridien de Londres. L'île des Chiens, par le Journal de Shouten, eſt à 925 lieues d'Allemagne (de 15 au dégré) = 61 d. 40′ de la côte du Perou; & par ſa carte à 58 d. à l'Oueſt de Juan Fernandez, qu'il place à 3 d. 40′ à l'Oueſt de la côte. Ainſi le journal & la carte s'accordent parfaitement ſur la diſtance de l'île des Chiens à la côte du Perou, d'où Shouten comptoit ſes longitudes, ſans l'avoir jamais vue.

La carte de Barleus place la côte

du Perou à ſix dégrés à l'Eſt de Juan Fernandez, & fait la diſtance, entre l'île des Chiens & Juan Fernandez, de deux dégrés plus grande que la carte de Shouten, quoique la relation de le Maire mette l'île des Chiens de vingt minutes plus près de la côte du Perou que le journal de Shouten. Il eſt viſible que les cartes dans Barleus ont été copiées de Janſon, malgré tout ce que Barleus avance dans ſon Introduction pour faire regarder ce journal comme ſubreptice, & même déſavoué par Shouten. Cette imputation tombe d'elle-même, lorſqu'on veut prendre la peine de comparer ces deux relations: il eſt peu de circonſtances où elles different eſſentiellement, à l'exception de l'exactitude & de la préciſion du journal de Janſon, qui ne ſe trouvent pas toujours dans Barleus.

Il y a quelques ſituations dans la

relation de le Maire, omiſes dans le journal de Shouten. On a déduit ces poſitions de la différence entre la diſtance donnée & les 920 lieues d'Allemagne que le Maire met de l'île des Chiens à la côte du Perou; ce qui donne la diſtance de l'île des Chiens.

La carte de Shouten fait la diſtance de Lima à Saint Jean de 125 d. 30 ′ : cette diſtance étant par la premiere déduction de 133 d. 55 ′ donne 8 d. 25 ′ de défectuoſité dans la longitude de Shouten. Pour la correction, il faut donc faire cette regle de proportion.

125 d. 30′ : 135 d. 55′ :: long. donnée : la vraie long.

ou

125 30 : 8 25 :: long. donnée : la défectuoſ.

Laquelle étant ajoutée à la longitude donnée, on a la vraie longitude.

	Lat. Sud.	Longit. de la côte du Perou.	
Isle des Chiens, S.	15 d. 12′	61 d. 40′	=3700′+
Isle des Chiens, L.	15 15		
Isle sans fond, S.	15 15	68 20	4100
Isle sans fond, L.	14 35		
Terre d'Eau,	14 46	69 20	4160
I. des Mouches, L.	15 20	70 40	4240
Vue d'une Voile,	15 20	100 40	6040
Isle des Cocos,	16 10	101 40	6100
Par la carte, elle est à 40 d. de l'île des Chiens.			
Isle d'Espérance,		103 40	6220
Isle de Horn,	14 56	106 40	6400
Par la carte, elle est à 3 d. de l'île d'Espérance.			
	16 5	106 40	

Les situations de

	Lat. Sud.	Long. de l'île des Chiens.	Long. de la côte du Perou.	
19 Mars,	17 d. 30′	38 d.	'E. 23 d. 40′ O.	=1420′
24	15	30 40	31	1860
Var. nulle. 3 Avril,	14 12	13	48 40	2920
3 Mai,	15	25 20	O. 87	5220
Voyez Shouten,	16 5	42	103 40	6220

		Long de la côte du Perou.		Long. de la côte du Perou.		Long. de Londres.		
248′	= 3948′	= 65 d.	48′	+ 74 d.	50′	= 140 d.	38′	O.
275	4375	72	55			147	45	
278	4438	73	58			148	48	
284	4524	75	24			150	14	
405	6445	107	25			177	45	E.
409	6509	108	29			176	41	
417	6637	110	37			174	33	
429	6829	113	49			171	21	
		113	49			171	21	

le Maire font :

	Long. O. de la côte du Perou.			Long. de la côte du Perou.		Longit. de Londres.		
+ 95′	= 1515′	= 25 d.	15′	+ 74 d.	50′	= 100 d.	5′	O.
124	1984	33	4			107	54	
195	3115	51	55			126	45	
350	5570	92	50			167	40	
417	6637	110	37			174	33	E.

On voit que le Maire place l'île de Horn de trois dégrés plus à l'Eſt que Shouten ; mais comme il ne donne pas la diſtance de Saint Jean à la côte du Perou , il eſt impoſſible de déduire ſes vraies longitudes avec préciſion.

ABEL TASMAN,

1642.

Les diverses relations du voyage de Tasman different considérablement entr'elles pour les longitudes, particulierement pour celle de l'île Maurice, aujourd'hui nommée l'île de France, qu'on doit regarder comme le point de départ pour régler les autres positions.

L'Isle de France est,			
suivant Valentin,	par	78 d.	47′
Thevenot,		83	8
Campbell,		83	48
L'Isle de France est, par la con. des tems, à		57 d.	33′ E. lon. de Lond.
De sorte que le premier méridien de Tasman sera,			
suivant Valentin,		21	14 O.
Thevenot,		25	35
Campbell,		26	15

On suit ici celui de Valentin.

Les diverses relations placent le cap Sainte Marie à 171 d. 2 '

Ce cap sera donc, par le méridien de Valentin, à 149 48 E. du mérid. de Londres.

Dampierre le met par 147 26

Le terme moyen est 148 37

Lequel differe de l'estime de Tasman 1 11

Conformément à cette correction, on a déterminé toutes les découvertes de Tasman de la Terre Van-Diemen & la Nouvelle Zélande au cap Sainte Marie.

Pour satisfaire les curieux, on a inseré dans la table suivante les situations comparées : les longitudes y sont les mêmes que dans les originaux : la derniere colonne contient les longitudes prises du méridien de Londres.

1642.	De Houdt.		Valentin.		Thevenot.		Campbell.		Londres.		
	Lat	Long.	Lat	Long.	Lat.	Long.	Lat.	Long.	Lat.	Long.	
	d. S. '	d. '	d. S. '	d '	d. S. '	d. '	d. S. '	d. '	d. S. '	d. '	
Isle de France....	.....	.....	20 20	78 47	20 20	83 8	20 20	83 48	20 20	57 33	E.
.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	15 47	89 44	.....	.....	
.....	.....	.....	45 4	89 44	.....	.....	.....	.....	45 47	68 30	
.....	46	.....	.....	.....	.....	.....	49 4	114 56	46	.....	
.....	.....	.....	49 4	114 56	.....	.....	.....	.....	49 4	93 42	
.....	44 14	136 53	.....	.....	44 3	140 32	44 33	140 32	44 14	.....	
.....	.....	152 22	.....	.....	.....	158	.....	158	.....	.....	
.....	.....	.....	42 58	.....	.....	.....	.....	.....	42 58	.....	
.....	42 11	159 25	42 25	163 50	42 15	163 50	42 25	163 50	42 25	141 25	
Vue de la Terre van Diemen.											
I. de Fred. Henry	.....	.....	43 10	167 55	43 10	167 55	43 10	167 55	43 10	145 30	
.....	.....	.....	.....	.....	41 34	169	41 34	169	.....	.....	
.....	42 27	.....	42 37 les lames	167 29 du S. O.	42 37	176 29	42 37	176 29	42 37	154 4	
Vue de la N. Zél.	42 14	189 1	42 10	188 28	42 10	188 28	42 10	188 28	42 10	166 3	
B. des Meurtriers.	40 41	192 25	40 50	191 41	40 50	191 41	40 50	191 41	40 50	169 16	
.....	.....	.....	34 35	191 9	34 35	191 9	34 35	191 5	34 35	168 44	
I. des Trois Rois.	.....	.....	34 25	190 40	.....	.....	.....	.....	34 25	168 15	
.....	32 10	193 34	32 25	192 20	32 25 les lames	192 20 du S. O.	32 25	192 20	32 25	169 55	
.....	29 50	196 10	.....	.....	30 5	195 25	30 5	195 27	.....	.....	
.....	26 8	200 28	.....	.....	26 29	199 32	26 29	199 32	.....	.....	
.....	22 57	203 59	22 35	204 15	22 35	204 15	22 35	204 15	22 35	181 50	
Vue de Pylstoart											
Isle d'Amsterdam.	.....	.....	21 20	205 29	21 10	205 29	21 20	205 29	21 20	183 4	
Isle de Roterdam	.....	.....	20 15	206 19	.....	.....	20 15	206 15	20 15	183 54	
.....	.....	.....	17 19	201 35	17 19	201 35	17 19	201 35	17 19	179 10	
.....	.....	.....	15 29	199 31	.....	.....	15 29	199 31	15 29	177 6	
.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	16 30	193 35	.....	.....	
.....	.....	.....	.....	.....	13 45	193	13 45	193 35	.....	.....	
.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	9 48	193 43	.....	.....	
.....	.....	.....	9 11	192 46	.....	.....	9 11	192 46	9 11	170 21	
.....	.....	.....	.....	.....	7 46	190 47	7 46	190 47	.....	.....	
.....	.....	.....	10 12	186 14	10 12	186 14	10 12	186 14	.....	.....	
.....	.....	.....	.....	.....	5 15	181 16	5 15	181 16	.....	.....	
Vue d'Ont. Java.	.....	.....	5 2	178 32	5 2	178 32	5 2	178 32	5 2	156 7	
.....	.....	.....	.....	.....	4 35	175 10	4 35	175 10	.....	.....	
.....	.....	.....	4 33	174 30	.....	.....	.....	.....	4 35	152 5	
Vue de la N. Br.	4 5	175 48	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	.....	
Cap Sainte Marie.	.....	.....	4 30	171 2	4 30	171 2	.....	.....	4 30	148 37	

Dans la position des terres découvertes par Tasman, on a suivi en partie cette table, & en partie la carte de ses découvertes, publiées par Valentin, dans laquelle la longitude est réglée de la même maniere.

ROGGEWEIN,

EN 1722.

In-4°. à Dort, 1728, *in-8°. à la Haie*, 1739.

DANS la relation Hollandoise du voyage de Roggewein, les positions different beaucoup de celles de la relation Françoise. Il n'est pas fait mention, dans la Hollandoise, de la premiere île que découvrit Roggewein, après avoir quitté l'île de Pâques ; la relation Françoise dit que quelques uns crurent que c'étoit l'île des Chiens de Shouten, & que les autres, la regardant comme une nouvelle découverte, lui donnerent le nom de Carls Hoff, ou Cour de Charles.

L'île Pernicieuse, où se perdit la Galere Africaine, & les îles voisines joignent aux îles découvertes par

Shouten : peut-être ce Navigateur, en découvrit-il quelques unes ; mais il me paroît plus probable que les îles que découvrit Roggewein ſe trouvent entre l'île des Chiens & l'île Sans-Fond.

Dans la relation Françoiſe, les longitudes ont été regardées comme une énigme. Il eſt vraiſemblable que l'Auteur, né à Mekelbourg, compte ſon premier méridien de ſa propre ville. Il place par ſoixante dégrés de longitude Saint Sebaſtien au Breſil : ce lieu étant par les quarante-cinq dégrés à l'Oueſt de Londres, il s'enſuit que ſon premier méridien doit être plus Eſt que Londres de quinze dégrés.

Arrivé ſous le vingt-huitiéme parallele auſtral, Roggewein s'eſtimoit par les deux cent cinquante-un dégrés de longitude. Comme on faiſoit voile à l'Oueſt, les longitudes croiſſoient ; mais 251 d. à l'Oueſt de Me-

kelbourg, ou 236 d. à l'Oueſt de Londres (= 124 d. E.), c'eſt la poſition de la Nouvelle Hollande, au lieu de quelques jours de voile de Juan Fernandez. Il comptoit donc alors ſes longitudes à l'Eſt; & 251 d. à l'Eſt de Mekelbourg, donnent 266 d. à l'Eſt, ou 94 d. à l'Oueſt de Londres.

On s'étoit encore avancé de douze dégrés à l'Oueſt, lorſqu'on découvrit l'île de Pâques, par les vingt huit dégrés trente minutes de latitude auſtrale, cette île ſe trouve donc par les 106 d. de longitude à l'Oueſt du méridien de Londres.

La longitude de deux cents trente-neuf dégrés donnée à l'île de Pâques, dans *l'Hiſtoire des Navigateurs aux Terres Auſtrales*, & dans d'autres auteurs, ne ſe trouve pas dans l'original: on l'a ſeulement déduite en ſouſtrayant douze de deux cents cinquante-un; mais ce calcul eſt d'autant plus abſurde,

que la relation originale augmente les longitudes en allant à l'Oueſt.

La relation Hollandoiſe place l'île de Pâques ſous le vingt-ſeptiéme parallele auſtral, par les 268 d. = 92 d. à l'Oueſt. Les longitudes Hollandoiſes ſe comptent généralement du Pic de Teneriffe; & puiſque ce Pic eſt à ſeize dégrés vingt-ſept minutes à l'Oueſt du méridien de Londres, la poſition de l'île de Pâques ſeroit par cent huit dégrés vingt-ſept minutes à l'Oueſt de Londres: mais la carte qui accompagne la relation Hollandoiſe ne met que vingt-un dégrés de l'île de Pâques à l'île de Juan Fernandez; & conſéquemment l'île de Pâques n'eſt pas autant à l'Oueſt qu'on l'a d'abord ſuppoſé.

Conformément à cette carte, le premier méridien paſſe par la grande Canarie. Cette île eſt à quinze dégrés trente minutes à l'Oueſt de Londres:

Juan

Juan Fernandez s'y trouve par la longitude de 289 d. à l'Eſt ou 71 d. à l'Oueſt; qu'on ajoute 15 d. 30′ & l'on aura 86 d. 30′ à l'Oueſt de Londres; mais Juan Fernandez n'eſt qu'à 78 d. 30′ à l'Oueſt du méridien de Londres, la longitude de la carte Hollandoiſe excede donc la vraie longitude de huit dégrés.

Dans cette carte, l'île de Pâques eſt placée à 268 d. à l'Eſt, ou 92 d. à l'Oueſt du méridien de la Grande Canarie; ſi l'on ajoute 15 d. 30′, on aura 107 d. à l'Oueſt de Londres; qu'on en retranche 8 d. l'île de Pâques reſtera à 99 d. 30′ à l'Oueſt du méridien de Londres.

L'Auteur des Vies des Gouverneurs de Batavia dit que l'original manuſcrit du voyage de l'Amiral Roggewein étoit conforme à la relation publiée à la Haye; mais il contredit cette relation; car il dit que l'île de Pâques

eſt par les vingt-ſept dégrés quatre minutes de latitude auſtrale, & deux cent ſoixante-cinq dégrés quarante-deux minutes à l'Eſt, ou 94 d. 18′ à l'Oueſt; c'eſt-à-dire, en ſuppoſant qu'il compte de Tenerife, ſuivant la méthode des Hollandois, 110 d. 45′ à l'Oueſt du méridien de Londres. Il ajoute encore que cette île eſt à ſix cent cinquante-huit lieues à l'Oueſt de Copiapo. Si ce ſont des lieues de Hollande (*a*), elles feront 2632′ = 43 d. 52′; la différence en longitude eſt de 49 d. 15′ = 120 d. à l'Oueſt. Si ce ſont des lieues de France (*b*), elles font 36 d. 56′ = 108 d. de longitude à l'Oueſt de Londres.

J'ai joint ici une table qui montre la poſition de l'île de Pâques, conformément aux différentes relations.

(*a*) De 15 au dégré.

(*b*) De vingt au dégré.

	Long.	Lat.	Long. à l'O. de Londres.
La relation Françoiſe.....	263d. 0′	28 d. 30′ S. ..	106d.0′
——— Hollandoiſe.....	268	27	
Si le prem. mérid. eſt à Tenerife.....			108 27
S'il eſt par la Grande Canarie.....			107 30
Par la carte, à 21 d. de Juan Fernandez.....			99 30
L'Hiſt. des Gouvern. de Batavia:			
Si le prem. mérid. eſt à Tenerife.	265 42	27 4 ..	110 45
658 lieues à l'Oueſt de Copiapo;			
Si ces lieues ſont de Hollande.	49 15	.....	120
——— de France..	36 56	.....	108
			760 12
		Moyen terme.....	108 36

Relation Françoiſe.....	106 d. ′	
——— Hollandoiſe.....	108 27	..... 325 12
Hiſt. des Gouvern. Hollandois.	110 45	
	Moyen terme.....	108 24

La carte qui accompagne la relation Hollandoiſe de ce voyage place Juan Fernandez à 122 d. à l'Eſt de la partie orientale de la Nouvelle Bretagne; Juan Fernandez étant à 2 d. de Li-

ma, la longitude entre la Nouvelle Bretagne & Lima ſera de 124 d. conformément à Roggewein. Cette longitude a été ſuppoſée de 133 d. 55′ : la proportion pour les corrections de la longitude de Roggewein ſera :

$$124^{d}. : 133^{d}.55' :: \begin{cases} \text{la longit. donnée :} \\ \text{la vraie longitude.} \end{cases}$$

ou à peu près

$$124 \quad : 10 \text{ addit.} :: \begin{cases} \text{la longitude de} \\ \text{Juan Fernandez :} \\ \text{l'addition requiſe.} \end{cases}$$

Dans la carte, j'ai placé l'île de Pâques à cent ſix dégrés trente minutes à l'Oueſt de Londres, parce que cette longitude s'accorde avec la découverte de Davis; mais je ne ſuis point convaincu de l'exactitude de cette poſition. On trouvera, dans la table ſuivante les ſituations rendues conformément à la relation & à la carte Hollandoiſe.

La premiere colonne contient la latitude, la seconde la date, la troisiéme les lieux ; la quatriéme, la longitude de Juan Fernandez ; la cinquiéme, l'addition faite suivant la correction mentionnée ; la sixiéme, la longitude de Juan Fernandez après cette correction ; la septiéme, la longitude de Londres, en supposant Juan Fernandez à cent soixante-dix-huit dégrés trente minutes à l'Oueſt de Londres ; la huitiéme, la longitude de l'île de Pâques, d'après la relation Hollandoise ; la neuviéme, la longitude de l'île de Pâques, d'après la carte Hollandoise ; & la dixiéme, la longitude de l'île de Pâques, conformément à la relation Françoise.

Lat.					Long. de Juan Fernand.		Addition.	
28d.	0′	S. p. la carte.	1 Avr.	I. du Prince.	14d.	0′	+ 1d.	7′.
27		S.	6	I. de Pâques.	21		1	41
27		S.	21		33		2	39
23	2	S.	27		34	30	2	46
14	41	S.	21 Mai.	Isle Pernic.	57		4	35
15		S. p. la carte.	25	I. des Mouches	60	30	4	52
15	17	S.	29		65		5	14
15	47	S.	1 Juin.	I. de la Recr.	64	42	5	13
15	16	S.	12		83	52	6	45
15		S. p. la carte.	14	Isles Bauman.	87	30	7	3
13	41	S.	15	Isle Isolée.	88	45	7	2

Long. corr. de Juan Fernandez.	Longit. de Londres.	Rel. Holland. Pile de Pâques.	Carte Holland. Pile de Pâques.	Rel. Franç. Pile de Pâq.
15d. 7′	93d. 37′	0d. 0′	7d. 0′ E.	0d. 0′
22 41	101 11			
35 39	114 9			
37 16	115 46		13 30 O.	
61 35	140 5		36	17 36
65 22	143 52		39 30	
70 14	148 44	44	44	18 51
69 55	148 25	43 42	43 42	22
90 37	169 7	62 52		
94 33	173 3		66 30	27
95 54	174 24	67 45	68 30	

La relation Françoiſe eſt beaucoup plus circonſtanciée que la Hollandoiſe, dans l'énumération des îles que découvrit Roggewein après avoir quitté l'île de Pâques ; mais les longitudes qu'elle donne ſont viſiblement erronnées. On peut être curieux de voir les poſitions reſpectives qu'elle aſſigne à ces îles.

	Latit.	Longit.	Long. de l'île de Pâq.
Iſle de Pâques.....	28 d. 30′ S.	263 d. 0′	0 d. 0′
La Cour de Charles.....	15 45	280	17
Iſles Pernicieuſes, quatre îles, douze lieues (36′) à l'Oueſt de la Cour de Charles.	.....		17 36
Iſle Aurore, huit lieues (24′) à l'Oueſt des îles Pernicieuſes.	.....		18
Iſle des Vêpres.			
Le Labyrinthe, ſix îles, vingt-cinq lieues (75′) à l'Oueſt des îles Pernicieuſes ; priſes enſemble 30 lieues de tour.	.....		18 51
La Recréation.....	16	283	22
Iles Bauman.....	12	290	27

La relation Françoiſe ne donne point la longitude de la Nouvelle Bretagne ;

de maniere qu'il n'y a point de mesure commune qui puisse servir aux corrections.

La relation Hollandoise place la Nouvelle Bretagne à 166 d. de longitude; elle compte donc 102 d. de la partie la plus orientale de la Nouvelle Bretagne à l'île de Pâques. En admettant que l'île de Pâques est par la longitude de 106 d. 30′, je fais cette distance de 104 d. 9′, la relation Hollandoise se trouve donc, par mon calcul, défectueuse de 2 d. 9′, en conséquence:

102 d. 0′ : 2 d. 9′ :: la longitude de l'île de Pâques: l'addition requise.

Conformément à cette correction, je vais exposer la table des situations respectives qu'assigne la relation Hollandoise. La derniere colonne est la longitude de Londres, en supposant l'île de Pâques à 108 d. 30′ à l'Ouest.

	Latit.	Long. de l'Ile de Pâq.	Correct.	Long. cor. de l'Ile de Pâq.	Long. de Londres.	Long. de Londres.
Isle de Pâques,	27d. 0′	0d. 0′	0d. 0′	0d. 0′	106d. 30′	108 30′
La Cour de Charl.						
Isles Pernicieuses,	14 41					
Isle Inaccessible,	15 17	44	+ 56 44	56	151 26	152 30
La Recréation,	15 47	43 42	55 44	37	151 7	152 12
Isle Bauman.						
La Solitaire,	13 41	67 45	1 26	69 11	175 41	176 15

Cette table n'eſt pas entierement conforme à la carte de la mer du Sud que j'ai donnée ; mais je n'ai pas cru qu'il fût néceſſaire de rien changer à cette carte, d'autant plus que les découvertes de Roggewein ne ſont pas aſſez exactement déterminées pour regarder comme eſſentiels quelques dégrés de longitude.

Le Dauphin, dans ſon premier voyage, trouva quelques veſtiges de la Galere Africaine, qui s'étoit perdue aux îles Pernicieuſes. Le Journal du Commodore Biron pourra ſervir à expliquer les longitudes de Roggewein.

FIN.

LETTRE
DE M. DALRYMPLE
A M. HAWKESWORTH.

JE ne me ſerai pas attendu, Monſieur, à me voir nommé dans la collection des Voyages, que le Gouvernement vous avoit chargé de rédiger. Je devois naturellement croire que le crédit de ceux qui m'avoient empêché de partir avec l'*Endeavour*, impoſeroit ſilence ſur le mérite d'un eſſai, propre à jetter des lumieres ſur les premieres découvertes faites dans la Mer du Sud: j'avois même préſumé qu'on ne citeroit jamais cet ouvrage, ſans marquer quelqu'eſtime pour l'Auteur qui ne l'avoit entrepris que par le deſir de ſe rendre utile aux Navigateurs. Je m'étois trompé. Vous m'accuſez d'avoir altéré les relations des Voyageurs Eſ-

pagnols & Hollandois pour appuyer des conjectures très-peu fondées., ſans dire un ſeul mot de ce qui pourroit les favoriſer.

L'injuſtice que j'ai eſſuyée dans le refus du commandement du vaiſſeau que j'avois choiſi pour le voyage, ne me détourna point de communiquer à M. Banks les connoiſſances que j'avois acquiſes ſur cette partie peu connue du Globe. Je lui remis un recueil des découvertes tentées dans la mer pacifique avec la carte que j'en avois dreſſée, & que je ne publiai qu'après le retour de M. de Bougainville. Ce recueil contenoit une deſcription abrégée des découvertes faites avant 1764, & les différentes preuves qui ſembloient conſtater l'exiſtence d'un continent auſtral.

L'exiſtence de ce continent, généralement adoptée des Géographes, étoit fondée ſur ſa néceſſité même pour conſerver l'équilibre entre les

deux hémiſphères, ſur la nature des vents qui regnent dans la mer pacifique, & ſur les ſignes peu équivoques du voiſinage des terres, apperçus par les différens Navigateurs qui ont traverſé la mer du Sud.

Cependant, ſans avoir égard à la force des raiſonnemens que j'ai tirés de ces motifs, vous faites dire à M. Cook, page 477 de la collection; » notre navigation n'a pas été favorable à l'opinion qui admet un continent méridional: Il a fait connoître » qu'au moins les trois quarts d'une » étendue qu'on avoit regardée comme » terre ferme, étoient occupés par les » eaux. Les principaux Navigateurs » dont on a fait valoir l'autorité ſont » Taſman, Juan-Fernandès, l'Hermite, Commandant d'une eſcadre » Hollandoiſe, Quiros & Roggewein; » mais il eſt démontré par la route qu'à » ſuivie l'*Endeavour* qne les terres reconnues par ces Marins célèbres &

» qu'on a gratuitement ſuppoſées faire
» partie d'un même continent, ne ſont
» que quelques îſles diſperſées dans
» l'immenſité de la mer pacifique. Elle
» a même ruiné toutes les raiſons allé-
» guées en faveur d'un continent auſ-
» tral pour conſerver l'équilibre entre
» les deux hémiſphères ; car ſur ce
» principe, ce que nous avons dit
» n'être que de l'eau rendroit trop lé-
» ger l'hémiſphère méridional. «

En réponſe à cette citation, je me contenterai de vous faire obſerver qu'il n'eſt aucun Géographe qui ait jamais ſuppoſé que les terres apperçues par les Navigateurs dont vous avez confondus les noms, fiſſent partie d'un même continent. Il eſt rapporté dans le Journal du Voyage de Roggewein, qu'avant d'arriver à l'île de Pâques, on eut continuellement la vue d'un grand nombre d'oiſeaux de terre, dans un eſpace de douze dégrés de longitude ſous le vingt-uniéme parallele

auſtral. Ces ſignes continuels de terre devoient naturellement porter Roggewein à conclure que le continent n'étoit pas éloigné ; mais je conviens que la route de l'*Endeavour* a démontré que s'il y a des terres dans ces parages, elles ne ſont point partie d'un continent.

En parlant de la route de Roggewein, vous dites, page 478, » il paroîtra, je crois, d'une égale évidence, d'après la relation du voyage » de Roggewein, qu'entre les longitudes de cent trente & de cent cinquante dégrès à l'Oueſt du méridien » de Greenwich, il n'y a aucun continent au Nord du trente-cinquiéme » parallele auſtral.

» M. Pingré a inſéré un extrait du » voyage de Roggewein, & une carte » de la mer pacifique dans un Traité » du paſſage de Vénus ſur le diſque » du Soleil, qu'il étoit allé obſerver ; » & ſur des raiſons qu'on peut voir

» détaillées dans ſon Ouvrage, il ſup-
» poſe que ce Navigateur, ayant quitté
» l'île de Pâques, qu'il place par la
» latitude de vingt-huit dégrés trente
» minutes Sud & par la longitude de
» cent vingt-trois dégrés à l'Oueſt du
» méridien de Londres, fit voile au
» Sud-Oueſt juſques par les trente-
» quatre dégrés Sud & enſuite à l'Oueſt-
» Nord-Oueſt. «

M. Pingré, *qui n'a pas été obſerver le dernier paſſage de Vénus*, avoue, pages 71 & 72 de ſon mémoire, qu'il n'a point vu la relation Hollandoiſe, qu'il ne connoît que par ce qui en eſt dit dans le ſupplément de la nouvelle collection des Voyages; qu'il s'attache de préférence à la relation Allemande, mais qu'il eſt forcé, quand aux longitudes, de les conclure des circonſtances du voyage, des lieues parcourues, du nombre de jours employés pour aller d'une île à l'autre, de la célérité de la courſe & d'autres moyens ſemblables. Il dit que la

la carte jointe à la relation Allemande met l'île de Pâques par les vingt-cinq dégrés Sud & par les deux cent soixante-douze dégrés de longitude. Mais loin de prouver par des *raisons détaillées* que Roggewein fit voile au Sud-Oueſt depuis l'île de Pâques juſqu'au trente-quatriéme dégré Sud, il ne dit pas un ſeul mot de ſon paſſage par cette latitude : ce n'eſt même que pour juſtifier la poſition qu'il donne à Carlshoff, petite île baſſe dont Roggewein eut connoiſſance après une navigation de huit cent lieues depuis l'île de Pâques, qu'il dit que l'expreſſion de l'Auteur n'exige pas qu'on prenne ces huit cent lieues en ligne droite, puiſque ſelon Behrens on avoit été tantôt au Sud-Oueſt, tantôt à l'Oueſt-Nord-Oueſt. C'eſt-là tout ce que M. Pingré dit de la route de Roggewein à ſon départ de l'île de Pâques. Il eſt donc faux qu'il ait prouvé par des *raiſons détaillées* que ce Navigateur fit voile alors au Sud-

Oueſt juſques par la latitude auſtrale de trente-quatre dégrés.

Je ne penſe pas devoir m'arrêter à l'examen du Mémoire de M. Pingré : de ſon aveu, il n'a tiré aucun ſecours des longitudes aſſignées dans la relation de Behrens, & il a cru devoir les conclure, d'après les conjectures des diſtances que Roggewein a pu parcourir dans les tems mentionnés.

Vous continuez, » ſi ce fut-là la » route de Roggewein, il eſt démon- » tré qu'il n'y a point de continent au » Nord du trente-cinquiéme parallele » auſtral. S'il faut en croire M. Dal- » rymple, ce Navigateur ſuivit une » autre route; il ſuppoſe que de l'île de » Pâques il fit voile au Nord-Oueſt; » prenant enſuite une route peu diffé- » rente de celle que le Maire avoit » ſuivie; mais *il n'eſt point du tout pro-* » *bable* qu'un homme, qui, à ſa pro- » pre requête eſt envoyé à la recherche » du continent auſtral, ait pris une

» route où, d'après le Maire, il ſavoit » ne pas le rencontrer. Il faut néan- » moins convenir qu'il n'eſt pas aiſé » d'aſſigner la route qu'a ſuivie Rog- » gewein, parce que dans les rela- » tions qui en ont été publiées, on » n'a fait mention ni *des latitudes* ni » *des longitudes.* «

M. Dalrymple ne ſuppoſe point que Roggewein ait fait voile au Nord-Oueſt en partant de l'île de Pâques. Il a ſeulement marqué cette route d'après la relation de M. Behrens, dans laquelle *il eſt fait mention des latitudes & des longitudes.*

C'eſt ainſi que je me ſuis expliqué, page 85. » Roggewein, en quittant l'île » de Juan-Fernandez, ſemble avoir di- » rigé ſa route pour reconnoître la terre » vue par Davis, qu'il croyoit beaucoup » plus orientale que la terre qu'il décrit » ſous le nom d'île de Pâques : cette » erreur lui fit prendre la terre de Da- » vis pour une nouvelle découverte.

» Il paroît, par la carte qui accom-
» pagne la relation Hollandoise, que
» Roggewein fit voile au Nord-Oueſt,
» en s'éloignant de l'île de Pâques, &
» croiſa la route de Quiros, de ma-
» niere qu'il ne lui fut plus poſſible
» de faire quelque découverte impor-
» tante. Sa route fut enſuite à peu
» près la même que celle de Shouten.
» Auſſi n'eut il connoiſſance d'aucune
» autre terre, à l'exception des îles
» Bauman, voiſines du méridien de
» l'île de la Belle-Nation. «.

Mais ſi l'on étoit fondé à rejetter des faits en alléguant qu'*ils ne ſont point du tout probables*, ne pourroit-on pas nier ou du moins révoquer en doute une partie très-intéreſſante de la navigation de l'*Endeavour :* le Docteur Hawkeſworth *ſuppoſe* que dans le commencement de ſeptembre 1769, le Capitaine Cook, ſe trouvant ſous le quarantiéme parallele auſtral, par les cent ſoixante-quatorze dégrés de longitude

à l'Oueſt de Greenwich, fit voile au Nord Oueſt juſqu'au trentiéme dégré de latitude auſtrale ; que de là il reprit ſa route au Sud-Oueſt juſqu'à ce qu'il atteignit le quarantiéme dégré de latitude, d'où il gouverna enſuite à l'Oueſt pour attaquer la Nouvelle Zélande. Voila aſſurément une navigation qui n'*eſt point du tout probable ;* car il eût été abſurde à M. Cook de choiſir le tems de l'équinoxe pour tenter des découvertes à une haute latitude méridionale. D'ailleurs de ſa poſition au premier de ſeptembre, à celle où il s'étoit trouvé ſur le même parallele après avoir doublé le Cap de Horn, il n'y auroit pas eu au-de-là de trente dégrés en longitude ; eſpace qu'il auroit pu parcourir en peu de jours ; & certainement ſi le Capitaine Cook ſe fût trouvé dans la ſituation où le ſuppoſe M. Hawkeſworth, il n'auroit pas manqué de faire voile à l'Eſt pour vérifier l'exiſtence du continent qu'on

croit être placé dans cette partie du Globe.*

Avant d'avoir pu me procurer la relation Hollandoiſe & la carte du voyage de Roggewein, la ſituation que j'avois donnée à l'île de Pâques, d'après les circonſtances de la navigation, étoit à peu près la même que celle de la terre de Davis. Nos Navigateurs n'ont pu découvrir cette île que les Eſpagnols ont enfin trouvée, comme on n'en peut douter par l'extrait ſuivant, tiré des papiers publics d'Eſpagne.

» On mande de Chiloé que le vaiſ-
» ſeau le *Saint-Laurent*, commandé par
» le Capitaine Don Felipe Gonzalez,
» eſt arrivé à ce port le 15 décembre

* La Navigation de M. de Surville, qui, cette même année 1769, parcourut cette eſpace du quarantiéme parallele, faiſant voile à l'Eſt, & la derniere navigation de M. Cook entre le cinquante-cinq & le ſoixantiéme parallele auſtral, ruinent abſolument l'opinion d'un continent méridional entre l'Amérique & la Nouvelle Zélande.

» 1770, de retour de l'île Davis. Il
» étoit parti du Callao avec la frégate
» *la Rosalie*, le 10 octobre : ils attérirent
» à l'île de Davis le 16 de novembre.
» Cette île est de douze à quinze
» lieues de circuit : ses terres ne sont
» pas fort élevées. Le nombre de ses
» habitans de l'un & de l'autre sexe est
» de trois mille environ. Ces Indiens
» d'un caractère souple & docile mon-
» trerent un penchant irrésistible pour
» le vol. Leur teint est communément
» de couleur bronzée ; dans quelques-
» uns ce teint est plus clair, dans
» d'autres il est rougeâtre, comme s'ils
» étoient brûlés du soleil. Ils sont de
» la plus grande taille : on n'en voit
» nulle part de mieux faits ni de mieux
» proportionnés. Les hommes laissent
» croître leur barbe qu'ils ont très-
» épaisse ; & les femmes y sont fardées
» d'un rouge très-vif : ils conservent le
» feu sous terre & ne le prennent qu'avec

» des cérémonies qui annoncent quelque superstition.

» Ces Insulaires n'ont d'autres armes que des bâtons & des pierres. » Le bruit de l'artillerie leur causoit » une extrême frayeur. Tout ce qui » est rouge a droit de leur plaire : ils » font très-peu de cas de toute autre » couleur. Leur vêtement consiste en » une légere draperie qui leur couvre » les parties naturelles. Ces ceintures » paroissent être tissues de fil de coton : » elles sont artistement travaillées. On » voit dans leurs maisons des couvertures de la même étoffe.

» Le sol est généralement pierreux. » Le figuier & le cotonnier y croissent en abondance. Les côtes de » cette île ne sont pas fort poissonneuses. La terre fournit presque seule » à la subsistance de ses habitans : des » courges, des bananes, des patates » douces, des iniams & d'autres ra-

» cines de même eſpéce font leur prin-
» cipale nourriture. On n'y a vu d'oi-
» ſeaux que des poules, ſemblables à
» celles d'Europe. La maniere de les
» faire rotir eſt particuliere : après les
» avoir vuidées, on les remplit de
» pierres ardentes, qu'on retire lorſ-
» qu'on juge que la volaille a le dégré
» de cuiſſon convenable.

» On voit ſur les côtes de cette ile
» un grand nombre de ſtatues, faites
» d'une ſeule pierre : il y en a d'une
» taille vraiment giganteſque ; & les
» moindres ont neuf pieds de haut.

» On ne trouve aucun port où les
» vaiſſeaux puiſſent ſe mettre à l'ancre.
» Il n'y a qu'une très-petite anſe, qui
» ne laiſſe de paſſage que pour une
» chaloupe. Cette île, qui dans ſa
» plus grande longueur n'a pas plus
» de ſix lieues, gît Eſt & Oueſt : à
» l'extrémité occidentale, on erigea
» trois croix ſur trois mondrains. Le
» Capitaine ayant pris poſſeſſion de

» cette île au nom du Roi d'Eſpagne, » lui donna le nom de *Saint-Charles*. Elle » eſt ſituée par les vingt-ſept dégrés ſix » minutes de latitude auſtrale, & par » les deux cent ſoixante-huit dégrés » dix-neuf minutes à compter du mé- » ridien de Teneriffe : ce qui la place » à cent huit dégrés huit minutes à » l'Oueſt de Londres.

» Les côtes n'offrent aucun bon » mouillage : le fond y eſt par-tout ſi » mauvais, qu'en moins de vingt-qua- » tre heures, on a eu deux cables » coupés. Les Eſpagnols, ayant em- » ployé cinq jours à reconnoître la » Terre de Davis, allerent à la re- » cherche de *Debujan*, ſous le trente- » huitiéme parallele auſtral ; mais il » ne réuſſirent point à découvrir cette » Terre, & firent alors voile pour ſe » rendre à Chiloé.

» La Terre de Davis eſt environ à » ſix cent lieues de Callao, & à peu » près à la même diſtance de la côte » du Chili. »

Dans la relation du voyage de M. Byron, après avoir rapporté qu'il trouva dans une des *îles du Roi George* la manivelle d'un gouvernail de chaloupe Hollandoiſe, vous ajoutez, » il » ſeroit difficile de ſavoir ſi les In- » diens parvinrent à ſe défaire des » Hollandois, où ſi leur vaiſſeau vint » ſe briſer ſur leurs côtes; mais il y a » lieu de croire que ce vaiſſeau ne re- » tourna jamais en Europe, puiſqu'il » n'exiſte aucune relation de ſon voya- » ge, ni d'aucune découverte qu'il ait » faite. « Il doit paroître fort extraordinaire que vous prétendiez m'accuſer d'erreur ſur la route que j'ai tracée du voyage de Roggewein, & que vous ignoriez qu'il ait perdu un de ſes vaiſſeaux aux îles Pernicieuſes. Ce fait, qui prouve inconteſtablement que les îles du Roi Georges ne different pas des îles Pernicieuſes, eſt un nouveau témoignage que la route de Roggewein, telle que je l'ai copiée

ſur la carte de ſon voyage, eſt exacte. *

Dans votre introduction page 6. on lit: » Je ne doute pas qu'un grand » nombre de lecteurs ne me reprochent » d'avoir rapporté trop minutieuſement » les détails nautiques; mais il faut » faire attention que ces détails mêmes » ſont l'objet principal de l'ouvrage. » Il étoit particulierement néceſſaire » de décrire la ſituation des vaiſſeaux » dans les différentes heures du jour, » ainſi que les relevemens des différen- » tes parties de la terre, tandis qu'ils » parcouroient des mers & éxami- » noient des côtes juſqu'alors incon- » nues; parce qu'il faloit déterminer leur » route avec plus de préciſion qu'on

* M. Dalrymple entre ici dans une longue diſcuſſion pour prouver l'exiſtence d'un continent à l'Oueſt de l'Amérique. Mais comme il eſt aujourd'hui démontré que ce continent n'exiſte pas, on a cru devoir ſupprimer ces preuves, qui dès-lors ceſſent d'intéreſſer les Navigateurs.

» ne pouvoit le faire dans une carte,
» quelque grande que fût l'échelle; il
» failoit de plus décrire avec une éxacti-
» tude ſcrupuleuſe les baies, les caps
» & les autres irrégularités de la côte,
» l'aſpect du pays, les collines, les
» vallées, les montagnes & les bois,
» ainſi que la profondeur de l'eau, &
» toutes les autres particularités qui
» peuvent dans la ſuite mettre les na-
» vigateurs en état de trouver aiſé-
» ment & de reconnoître avec ſureté
» chaque partie indiquée.

Sans faire enſuite attention à ce qui précéde, vous ajoutez page 8. » On » s'eſt particulierement appliqué à faire » accorder éxactement les cartes avec » la partie nautique de la narration; » mais s'il s'y trouvoit quelque diffé- » rence, ce que nous ne croyons pas, » il faudroit s'en rapporter de préfé- » rence aux cartes dont l'autorité eſt » inconteſtable. « Vous ne vous êtes ſans doute pas apperçu que vous dé-

truiſiez par ces paroles ce que vous aviez avancé deux pages plus haut.

Je citerai quelques exemples où les cartes different eſſentiellement de la narration. Dans le premier vol. page 577, ligne 11, il eſt parlé de la *Pointe How;* elle ne ſe trouve pas ſur la carte, & il paroît que c'eſt celle que vous appellez la *Pointe Howard*; page 582, ligne 4 à commencer du bas de la page, vous nommez l'*île Keppel*, qui eſt appellée ſur la carte l'*île du Swalow*; page 587, ligne 21, l'île *Winchelſea* reçoit ſur la carte le nom d'*île du Lord Anſon*. Je dois auſſi faire remarquer que ſur la carte elle eſt au Sud, au lieu du Sud quart Sud-Eſt de l'île Sir Charles Hardy: cette île paroît être celle que M. de Bougainville a nommée *Bouka*; page 595, ligne derniere, *île du Duc d'York*: dans la carte elle eſt appellée l'*Homme*; page 596, ligne 18, l'*île de l'Homme*, qui eſt une petite terre ſituée par le travers du *Cap Etienne*,

n'a point de nom ſur la carte.

Ces exemples de diſcordance entre la carte & la narration ſont des fautes d'autant plus inexcuſables, que pour les éviter, il n'étoit pas néceſſaire d'avoir des connoiſſances nautiques. Vous n'avez ſans doute aucune prétention ſur cette ſcience; mais un auteur, qui, connoiſſant à peine la différence qu'il y a entre un piedeſtal & un chapiteau, entreprendroit d'écrire ſur l'architecture, ſeroit-il fondé à s'excuſer ſur ſon ignorance?

Vous ſçaviez que M. Banks étoit en poſſeſſion de pluſieurs *vues de terre*, découvertes dans le voyage de l'*Endeavour :* vous auriez dû ſentir que ces deſſeins auroient donné une idée bien plus éxacte de l'aſpect des contrées, que ne peuvent le faire des deſcriptions; & je prendrai la liberté de vous dire qu'il eſt impoſſible de tracer une carte ſupportable, même de la route du vaiſſeau, d'après les

obſervations nautiques que vous avez inſerées. Vous euſſiez fait un ouvrage incomparablement plus utile, en rapportant ſans y rien changer, le journal de navigation. Il n'y a point de navigateurs qui n'euſſent préferé à vos deſcriptions, une table éxacte des jours de l'année & du mois, des latitudes obſervées & eſtimées, des progrès en longitudes ſelon l'eſtime des pilotes, des routes eſtimées & réduites à une ſeule, des lieues eſtimées & réduites à une route directe, de la direction des vents & de leur force, de la déclinaiſon de l'aiguille aimantée eſtimée & obſervée, des relevemens & diſtances des terres.

On lit dans votre introduction page 7. » Cet ouvrage eſt enrichi d'un » grand nombre de planches où les » différentes claſſes de lecteurs, tant » ceux qui cherchent à s'inſtruire que » ceux qui ne veulent que s'amuſer, » trouveront un égal avantage; elles conſiſtent

» consistent non seulement en cartes
» & plans dressés avec beaucoup d'é-
» xactitude & de soin, mais encore
» en differentes vues & figures, des-
» sinées & éxécutées par les meilleurs
» artistes de ce pays.

Je ne sais si vos cartes & plans sont dessinés avec beaucoup de soin & d'éxactitude; pour en juger il faudroit avoir été sur les lieux, ou du moins avoir éxaminé les matériaux d'après lesquels ils sont tirés; mais j'apperçois bien peu d'accord entre la carte générale & celles des îles découvertes aux environs d'Otahiti, & surtout dans la position de celles qui ont été apperçues par M. Byron. Je ne déciderai point qui a tort ou raison; j'ai entendu dire qu'on avoit rédigé la position de ces îles d'après différens journaux du même vaisseau: on ne se persuaderoit jamais que dans des voyages dont l'objet étoit de découvrir de nouvelles terres, on eût fait aucune

obſervation aſtronomique ; c'eſt là cependant ce qui eſt arrivé dans le Dauphin & le Swalow, qui ne nous ont rapporté que des longitudes eſtimées des terres qu'ils ont découvertes.

C'eſt encore une affectation bien ridicule que celle de donner de nouveaux noms aux terres qu'on avoit déja reconnues : cette methode n'eſt propre qu'à répandre de la confuſion dans la géographie. La coutume de ne point changer les noms impoſés par les naturels eſt très-recommandable.

Je ne puis me défendre de faire remarquer ici une grande négligence à bord de l'*Endéavour*, de n'avoir point profité des connoiſſances & des éclairciſſemens que pouvoit donner Tupia pour dreſſer une carte de pluſieurs îles dont il faiſoit la deſcription. La carte qui eſt entre les mains de M. Banks, dans laquelle Tupia a deſſiné

74 îles, n'eſt propre qu'à faire connoître les noms de ces îles; il y auroit peu de ſureté à compter ſur leurs poſitions reſpectives: par éxemple, *Manna* où *l'île de l'Oiſeau*, eſt placée au Sud d'*Oheteroa*, quoiqu'elle dût être au Nord de cette île; puiſque Tupia s'attendoit à voir cette terre avant d'arriver à Ohétéroa. S'il eſt vrai que Tupia ait fait la deſcription d'environ cent trente îles, & ſi, comme je l'ai entendu aſſurer au Capitaine Cook, il étoit capable durant le voyage, de montrer ſur le compas à une demie pointe près la direction où ſe trouve Otahiti, il eſt certain qu'il n'eût pas été fort difficile d'obtenir de cet Indien tous les éclairciſſemens néceſſaires pour dreſſer une carte paſſable de ces îles; ce qui auroit été d'une grande utilité pour les expéditions qu'on jugera à propos de faire dans la Mer du Sud, & pour expliquer les anciens voyages faits par les Eſpagnols & les Hollandois.

La carte de Tupia nous apprend qu'il y a plusieurs grandes îles à différentes distances d'Otahiti, & que cette derniere est même bien moins considerables que plusieurs d'entr'elles; mais il me semble en même tems que leurs pirogues sont peu propres à faire de longues navigations, & passer au delà des tropiques. Néanmoins il est assez vraisemblable que ces Indiens qui dans leurs pirogues se hasardent souvent à perdre toute terre de vue, furent autrefois portés jusques sur les côtes de l'Amérique; car on voit dans la carte de Tupia une île appellée Oheeva-tow-tow-Wai, avec cette note. » Les habitans de cette terre » sont antropophages, & les vaisseaux » dont ils se servent sont incompara- » blement plus grands que l'*Endea-* » *vour*. « Cette anecdote est une ancienne tradition, & il est très-apparent que les voyageurs Otahitiens avoient pour le merveilleux, le même gout

qu'on a toujours reproché aux autres voyageurs. Toutes les découvertes à une grande distance d'Otahiti, rapportées par Tupia, furent faites dans les anciens tems: Oheteroa étoit le terme le plus éloigné de ses voyages, du moins dans cette direction. M. Banks m'a encore assuré que cet Indien lui avoit souvent parlé de grandes îles, situées au Sud-Est d'Otahiti.

Avant de finir cette lettre, je crois, Monsieur, devoir vous faire observer que quelques unes de ces importantes découvertes, si propres, dites vous, à immortaliser le regne de Sa Majesté George III, étoient connues depuis longtems, sçavoir:

Le Détroit de l'Endeavour qui sépare la Nouvelle Guinée de la Nouvelle Zélande.
Les îles de la Reine Charlotte.
Le Canal qui traverse la Nouvelle Bretagne, que le Capitaine Car-

teret à nommé *Canal de Saint George*.

Lorſque le Capitaine Carteret arriva à Batavia, un de mes amis qui s'y trouvoit alors, lui montra une copie de ma relation des découvertes faites dans la Mer du Sud; ſa ſurpriſe fut extrême de trouver ſur ma carte, la même route qu'il avoit regardée comme une nouvelle découverte.

Il n'eſt pas moins vrai, que la route de Torrez que j'avois deſſinée ſur ma carte d'après le mémoire d'Arias, détermina l'*Endeavour* à paſſer entre la Nouvelle Hollande & la Nouvelle Guinée. Les opinions avoient d'abord été partagées; le Capitaine Cook, s'appuyant ſur l'autorité de M. Pingré, prétendoit que Torrés avoit fait voile au Nord de la Nouvelle Guinée; M. Banks ſoutenoit au contraire qu'il avoit laiſſé la Nouvelle Guinée à droite. La route deſſinée ſur ma carte réunit

enfin les ſuffrages. Je ſuis loin de tirer vanité de ces circonſtances; dans la compoſition de ma carte, ce n'étoit pas ſur des conjectures, mais ſur des faits que je m'étois fondé; & comme je n'ai jamais écrit ſur une matiere que je n'entendiſſe pas, il ne doit point paroître ſurprenant qu'en rapprochant différentes relations imparfaites, je ſois parvenu à des réſultats vrais, en ſaiſiſſant ce qu'elles avoient de commun.

Mais de votre aveu même, une partie de vos nouvelles découvertes, étoit déja très bien connue, ſçavoir, la côte Occidentale de la Nouvelle Guinée: » Toute cette côte, dites-» vous, vol. 3, page 655, paroit avoir » été éxaminée dans le plus grand » détail par les Hollandois: « vous ajoutez encore page 660: » Les Eſ-» pagnols ainſi que les Hollandois, » ſemblent avoir navigué tout autour » des îles de la Nouvelle Guinée,

» puiſque preſque toutes les pointes » & les caps deſſinés dans la carte, » ont un nom dans l'une & l'autre » langues. «

Rien n'eſt plus extraordinaire de vous voir affirmer dans votre dédicace, » qu'il s'eſt fait en moins de ſept » ans, ſous les auſpices du Roi Georges » III, des découvertes plus importan- » tes que celles de tous les navigateurs » enſemble depuis l'expédition de » Colomb. « une aſſertion ſi peu ſenſée, feroit volontiers ſuppoſer que vous avez lu dans *le guide des enfans en géographie*, que » Colomb découvrit » l'Amérique, & Vaſco de Gama les » Indes Orientales, » & que vous avez imaginez qu'il ne s'étoit jamais fait d'autres découvertes. Colomb fit quatre expéditions, la premiere en 1592, où il découvrit les îles de Bahama; en 1496 Jean Cabot, au ſervice d'Angleterre, reconnut le continent de l'Amérique; en 1497, Colomb fit ſa

troiſiéme expédition, dans laquelle il eut connoiſſance de ce continent; en 1497, Vaſco de Gama fit voile de Liſbonne; en 1500, Vincent de Yannez Pinzon découvrit le Bréſil & la Riviere des Amazones; & la même année, Cabrall toucha à la côte du Bréſil dans ſon paſſage aux Indes, vers le dix-ſeptiéme dégré de latitude auſtrale: le quatriéme voyage de Colomb eut lieu en 1502, & il mourut en Mai 1506. Ce fut en 1509, que les Portugais allerent pour la premiere fois à Sumatra & à Malacca. en 1511, Albuquerque envoya Duarte Fernandez de Malacca à Siam; & à ſon retour à Malacca, il fit partir pour le Pegu Ruy Nunnez de Acunha. Sur la fin de l'année 1511, Albuquerque expédia trois vaiſſeaux aux ordres d'Antonio d'Abreu & de François Serrano, pour reconnoître Banda & les Moluques: ces deux navigateurs prolongerent la côte orientale de Suma-

tra juſqu'à Java, de là ils reconnurent Mudura, Bali, Sambaba, Solor, &c. viſiterent enſuite Arus & Papua ou la Nouvelle Guinée: de la gouvernant ſur les Moluques, ils toucherent à Burro & à Amboine. En 1512, ils firent voile de Banda pour Malacca, & l'un des vaiſſeaux fit naufrage ſur les côtes de Mindanao. En 1512, Jean de Solis, Portugais, au ſervice d'Eſpagne, découvrit la Riviere de la Plata & la côte des Patagons, dont la partie méridionale fut enſuite découverte par Magellan, lorſqu'il traverſa le détroit qui porte ſon nom. En 1529, Saevedra reconnut la côte ſeptentrionale de Papua, qui reçut dans la ſuite le nom de Nouvelle Guinée. La ſuite de ces différentes découvertes, fait connoître qu'une partie des côtes de l'Inde; les îles Orientales, les Philippines, les côtes de la Chine, du Japon, &c. &c. ne

furent point connues du tems de Chriſtophe Colomb. Baſco Nunez de Balboa eut le premier connoiſſance de la mer Pacifique qu'il apperçut du haut des montagnes de Pancas dans la province de Panama; de ſorte que toute la côte occidentale depuis la Californie juſqu'au cap de Horn, & la côte orientale depuis ce cap juſqu'à la riviere de la Plata, ne furent découvertes qu'après la mort de Colomb. Vous conviendrez ſans doute que la reconnoiſſance de la côte occidentale de l'Amérique, ne doit pas moins être conſiderée comme une nouvelle découverte, que la reconnoiſſance des côtes orientales de la Nouvelle Zélande & de la Nouvelle Hollande. Nos derniers navigateurs n'ont fait aucune découverte de terres nouvelles, à l'éxception de quelques îles dans la mer du Sud; & les côtes de la Nouvelle Zélande & de la Nouvelle Hollande qu'on connoiſſoit déja, ſont

d'une bien plus grande étendue que celles qu'ils ont visitées.

Néanmoins les observations répandues dans la collection des voyages que vous avez publiée, peuvent jetter de grandes lumieres sur les anciennes découvertes, & je me propose, aussitôt que mon tems pourra me le permettre, de dresser une nouvelle carte de l'Océan Pacifique, & peut-être alors ferai-je un éxamen plus détaillé de votre ouvrage. Je suis, &c.

FIN.

Fautes à corriger.

Page	102,	ligne	22,	qu'on ait, *lisez*	qu'on eût.
——	126	——	13	civiles ——	civils
——	144	——	15	retournent ——	retournerent
——	177	——	14	dans leur ——	dans la
——	273	——	8	australe ——	austral
——	292	——	5	616 ——	1616
——	316	——	18	de ——	dans
——	321	——	5	défendu ——	défendue
——	330	——	23	latitudes ——	latitude
——	421	——	21	1487 ——	1587

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaire de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre-amé le Sieur FREVILLE Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public une *Histoire des Découvertes faites par les Navigateurs Espagnols & Hollandois, dans la mer du Sud, de sa composition :* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *trois* années consécutives, à compter du jour de la datte des présentes; faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères; que l'Impétrant se conformera en tout au Réglement de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance de la présente Permission; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur de Maupeou : le tout à peine de nullité des présentes : du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons qu'à la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original : Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires : CAR tel est

notre plaisir, Donné à Paris le sixiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cent soixante-quatorze, & de notre régne le cinquante-neuviéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LE BEGUE.

Registré sur le Registre XIX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 2933. *Fol.* 243. *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenses, article IV. à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires, prescrits par l'article* 188 *du même Réglement. A Paris le* 26 *Avril* 1774.

Signé, C. A. JOMBERT pere, Syndic.

CARTE
DE LA PARTIE MÉRIDIONALE
DE LA MER DU SUD

qui représente les Découvertes faites avant 1764.
Gravée d'après la Carte de M^r le Chevalier Dalrymple
sous la direction de M^r De Vaugondy Géog^r ord^r du Roi
et Censeur royal.

1774.

Gravé par F. Dussy

RPJCB

2e. Carte

Septentrion

Occident

Orient

Midi

Longitude de l'Isle de Fer 155 160 165 170

0 Equateur 0

Isles de la Providence

Route

C. de B. Espérance

I. de Scouten

Retour

NOUVELLE GUINÉE

Volcan

St. Rob. Rich I.

I. de la Couronne

Volcan

I. Longue

Rocky

St. Geo. Rooks I.

C. du Roi Guillaume

Passage de Dampier

Squally I. ou I. Orageuse

S. Mathias

C. Salomaswer

Wishar

Garret Denys

Ant. Carves

Slingers Bay ou B. du Frondeur

I. S. Jean

NOUVELLE BRETAGNE

C. S.e Marie

B. de S. George

C. Orford

Port Montagne

C. Gloucester

Anne

5 5

COPIE
d'une partie de la Carte
DE DAMPIER
depuis
le Cap de Bonne Espérance
Jusqu'à
la Nouvelle Bretagne.

10 Long.e orientale de Londres 10

137d 25′ 142d 25′ 147d 25′ 152d 25′

Gravé par E. Dussy.

RPJCB

Septentrion

CARTE DE LA TERRE DES PAPOUS, DE LA NOUVELLE GUINÉE, ET DES ISLES DE SALOMON selon le Système de M.r le Chev.r Dalrymple par le S.r De Vaugondy 1774.

. 35399 .
before 1874

D774
D151V